

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
MONTESQUIEU

LETTRES PERSANES

TOME SECOND



844.52
M779c
V. II

844.52
M779c
V. II

DEO ADJUVANTE
NON
TIMENDUM

K

CM



XAVIER UNIVERSITY
LIBRARY

NEW ORLEANS, LA.

SEC. 844.52.....

LIB. M779c - 1929

ACCES. 25241 - v.2

DONATED BY

French Government

LETTRES PERSANES

TOME SECOND

Il a été tiré de cet ouvrage : 200 exemplaires sur papier de chiffé d'Auvergne, au filigrane



numérotés de 1 à 200 ; 300 exemplaires sur papier Biblio-Pelure India, numérotés de 201 à 500.

Il a été tiré, en outre, sur papier de chiffé d'Auvergne 16 exemplaires hors commerce numérotés de A à P.

Le dépôt général de la Collection
LES TEXTES FRANÇAIS, *est confié à la*
SOCIÉTÉ LES BELLES LETTRES,
95, *Boulevard Raspail, Paris, VI^e,*
qui en assure le service aux libraires.

LES TEXTES FRANÇAIS
COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DE L'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

MONTESQUIEU

LETTRES PERSANES

TEXTE ÉTABLI ET PRÉSENTÉ PAR

ÉLIE CARCASSONNE

Professeur à la Faculté des Lettres de Caen

TOME SECOND



ÉDITIONS FERNAND ROCHES

150, *Boulevard Saint-Germain*, 150

PARIS

1929

*Conformément aux principes de la Collection
LES TEXTES FRANÇAIS, ce volume a été soumis à
l'approbation du Comité de Publication, qui a chargé
M. Auguste Dupouy d'en faire la révision en colla-
boration avec M. Élie Carcassonne.*

Tous droits réservés pour tous pays.
Copyright by Éditions Fernand Roches, Paris, 1929.

LETTRES PERSANES

TOME II

LETTRE 68

*RICA A USBEK, A ***.*

J'allai l'autre jour dîner chez un homme de robe, qui m'en avoit prié plusieurs fois. Après avoir parlé de bien des choses, je lui dis : « Monsieur, il me paroît que votre métier est bien pénible. — Pas tant que vous vous l'imaginez, répondit-il : de la maniere dont nous le faisons, ce n'est qu'un amusement. — Mais quoi ? n'avez-vous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui ? N'êtes-vous pas toujours occupé de choses qui ne sont point intéressantes ? — Vous avez raison ; ces choses ne sont point intéressantes : car nous nous y intéressons si peu que rien, et cela même fait que le métier n'est pas si fatigant que vous dites. » Quand je vis qu'il prenoit la chose d'une maniere si dégagée, je continuai et lui dis : « Monsieur, je n'ai point vû votre cabinet. — Je le crois : car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus besoin d'argent pour la payer ; je vendis ma bibliothèque, et le libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de volumes, ne me laissa que mon livre de raison. Ce n'est pas que je

les regrette : nous autres juges ne nous enflons point d'une vaine science. Qu'avons-nous à faire de tous ces volumes de loix ? Presque tous les cas sont hypothétiques et sortent de la règle générale. — Mais ne seroit-ce pas, Monsieur, lui dis-je, parce que vous les en faites sortir ? Car, enfin, pourquoi chez tous les peuples du Monde y auroit-il des loix si elles n'avoient pas leur application ? et comment peut-on les appliquer si on ne les sçait pas ? — Si vous connoissiez le Palais, reprit le magistrat, vous ne parleriez pas comme vous faites : nous avons des livres vivans, qui sont les avocats ; ils travaillent pour nous et se chargent de nous instruire. — Et ne se chargent-ils pas aussi quelquefois de vous tromper ? lui répartis-je. Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embuches : ils ont des armes avec lesquelles ils attaquent votre équité ; il seroit bon que vous en eussiez aussi pour la défendre, et que vous n'allassiez pas vous mettre dans la mêlée, habillés à la légère, parmi des gens cuirassés jusques aux dents. »

A Paris, le 13 de la lune de Chahban, 1714.

LETTRE 69

USBEC A RHEDI, A VENISE.

Tu ne te serois jamais imaginé que je fusse devenu plus métaphysicien que je ne l'étois : cela est pourtant, et tu en seras convaincu quand tu auras essuyé ce débordement de ma philosophie.

Les philosophes les plus sensés qui ont réfléchi sur la nature de Dieu ont dit qu'il étoit un être souverainement parfait ; mais ils ont extrêmement abusé de cette idée : ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme est capable d'avoir et d'imaginer, et en ont chargé l'idée de la Divinité, sans songer que souvent ces attributs s'entr'empêchent, et qu'ils ne peuvent subsister dans un même sujet sans se détruire.

Les poètes d'Occident disent qu'un peintre, ayant voulu faire le portrait de la Déesse de la Beauté, assembla les plus belles Grecques et prit de chacune ce qu'elle avoit de plus agréable, dont il fit un tout qu'il crut ressembler à la plus belle de toutes les Déeses. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde et brune, qu'elle avoit les yeux noirs et bleus, qu'elle étoit douce et fière, il auroit passé pour ridicule.

Souvent Dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection ; mais il n'est jamais limité que par lui-même : il est lui-même sa nécessité. Ainsi, quoique Dieu soit tout-puissant, il ne peut pas violer ses promesses, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuissance ne seroit pas dans lui, mais dans les choses relatives, et c'est la raison pourquoi il ne peut pas changer l'essence des choses.

C'est ce qui a fait que quelques-uns de nos docteurs ont osé nier la prescience infinie de Dieu, sur ce fondement qu'elle est incompatible avec sa justice.

Selon eux¹, il n'est pas possible que Dieu prévoie les choses qui dépendent de la détermination des causes libres, parce que ce qui n'est point arrivé n'est point

et, par conséquent, ne peut être connu : car le rien, qui n'a point de propriétés, ne peut être apperçu. Ils croient que¹ Dieu ne peut pas lire dans une volonté qui n'est point, et voir dans l'ame une chose qui n'existe point en elle : car, jusques à ce qu'elle soit déterminée, cette action qui la détermine n'est point en elle.

L'ame est l'ouvriere de sa détermination ; mais il y a des occasions où elle est tellement indéterminée qu'elle ne sçait pas même de quel côté se déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire usage de sa liberté ; de maniere que Dieu ne peut voir cette détermination par avance, ni dans l'action de l'âme, ni dans l'action que les objets font sur elle.

Comment Dieu pourroit-il prévoir les choses qui dépendent de la détermination des causes libres ? Il ne pourroit les voir que de deux manieres : par conjecture ; ce qui est contradictoire avec la prescience infinie ; ou bien il les verroit comme des effets nécessaires qui suivroient infailliblement d'une cause qui les produiroit de même ; ce qui est encore plus contradictoire : car l'ame seroit libre par la supposition, et, dans le fait, elle ne le seroit pas plus qu'une boule de billard n'est libre de se remuer, lorsqu'elle est poussée par une autre.

Ne crois pas pourtant que ces docteurs veuillent borner la science de Dieu. Comme il fait agir les créatures à sa fantaisie, il connoît tout ce qu'il veut connoître. Mais, quoiqu'il puisse voir tout, il ne se sert pas toujours de cette faculté : il laisse ordinairement à la créature la faculté d'agir ou de ne pas agir, pour lui laisser celle de mériter ou de démériter ; c'est

pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir sur elle et de la déterminer. Mais, quand il veut sçavoir quelque chose, il le sçait toujours, parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, et déterminer les créatures conformément à sa volonté. C'est ainsi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choses purement possibles¹, en fixant par ses décrets les déterminations futures des esprits, et les privant de la puissance qu'il leur a donnée, d'agir ou de ne pas agir.

Si l'on peut se servir d'une comparaison dans une chose qui est au-dessus des comparaisons : un monarque ignore ce que son ambassadeur fera dans une affaire importante ; s'il le veut sçavoir, il n'a qu'à lui ordonner de se comporter d'une telle manière, et il pourra assurer que la chose arrivera comme il la projette.

Il semble que² l'Alcoran et les livres des Juifs s'élèvent sans cesse contre le dogme de la prescience absolue : Dieu y paroît par-tout vouloir ignorer³ la détermination future des esprits ; et il semble que ce soit la première vérité que Moïse ait enseignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le Paradis terrestre, à condition qu'il ne mangera point d'un certain fruit. Mais un être qui connoîtroit les déterminations futures des âmes pourroit-il mettre des conditions à ses grâces⁴ ? C'est comme si un homme qui auroit su la prise de Bagdat disoit à un autre : « Je vous donne cent tomans⁵ si Bagdat n'est pas pris. » Ne feroit-il pas là une mauvaise plaisanterie ?

Mon cher Rhedi, pourquoi tant de philosophie ? Dieu est si haut que nous n'apercevons pas même

ses nuages. Nous ne le connoissons bien que dans ses préceptes. Il est immense, spirituel, infini. Que sa grandeur nous ramène à notre foiblesse. S'humilier toujours, c'est l'adorer toujours¹.

De Paris, le dernier de la lune de Chahban, 1714.

LETTRE 70

ZELIS A USBEK, A PARIS.

Soliman, que tu aimes, est désespéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi, nommé *Suphis*, recherchoit depuis trois mois sa fille en mariage ; il paroissoit content de la figure de la fille, sur le rapport et la peinture que lui en avoient faits les femmes qui l'avoient vûe dans son enfance ; on étoit convenu de la dot, et tout s'étoit passé sans aucun incident. Hier, après les premières cérémonies, la fille sortit à cheval, accompagnée de son eunuque et couverte, selon la coutume, depuis la tête jusques aux pieds. Mais, dès qu'elle fut arrivée devant la maison de son mari prétendu, il lui fit fermer la porte, et il jura qu'il ne la recevrait jamais si on n'augmentoît la dot. Les parens accoururent, de côté et d'autre, pour accommoder l'affaire, et, après bien de la résistance, Soliman convint de faire un petit présent à son gendre. Les cérémonies du mariage s'accomplirent, et l'on conduisit la fillette dans le lit avec assez de violence ; mais, une heure après, cet étourdi se leva furieux, lui coupa

le visage en plusieurs endroits, soutenant qu'elle n'étoit pas vierge, et la renvoya à son pere. On ne peut pas être plus frappé qu'il l'est de cette injure. Il y a des personnes qui soutiennent que cette fille est innocente. Les peres sont bien malheureux d'être exposés à de tels affronts¹. Si ma fille recevoit un pareil traitement, je crois que j'en mourrois de douleur.

Adieu.

*Du serrail de Fatmé,
le 9 de la lune de Gemmadi 1, 1714.*

LETTRE 71

USBEEK A ZELIS.

Je plains Soliman, d'autant plus que le mal est sans remede, et que son gendre n'a fait que se servir de la liberté de la Loi. Je trouve cette loi bien dure, d'exposer ainsi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou. On a beau dire que l'on a des indices certains pour connoître la vérité : nos médecins donnent des raisons invincibles de l'incertitude de ces preuves. Il n'y a pas jusqu'aux Chrétiens qui ne les regardent comme chimériques, quoiqu'elles soient clairement établies dans les livres de leur ancien législateur².

J'apprens avec plaisir le soin que tu te donnes de l'éducation de la tienne. Dieu veuille que son mari la trouve aussi belle et aussi pure que Fatima. Qu'elle ait dix eunuques pour la garder ; qu'elle soit l'honneur et

l'ornement du serrail où elle est destinée ; qu'elle n'ait sur sa tête que des lambris dorés et ne marche que sur des tapis superbes ; et, pour comble de souhaits, puissent mes yeux la voir dans toute sa gloire !

A Paris, le 5 de la lune de Chalval, 1714.

1

LETTRE 72

*RICA A USBEK, A ***.*

Je me trouvai l'autre jour dans une compagnie où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart-d'heure, il décida trois questions de morale, quatre problèmes historiques et cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire si universel : son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute¹. On laissa les sciences ; on parla des nouvelles du tems : il décida sur les nouvelles du tems. Je voulus l'attraper, et je dis en moi-même : « Il faut que je me mette dans mon fort ; je vais me réfugier dans mon pays. » Je lui parlai de la Perse. Mais, à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondés sur l'autorité de MM. Tavernier et Chardin. « Ah ! bon Dieu ! dis-je en moi-même, quel homme est-ce là ? Il connoîtra tout à l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi ! » Mon parti fut bientôt pris : je me tus, je le laissai parler, et il décide encore.

A Paris, le 8 de la lune de Zilcadé, 1715.

LETTRE 73

RICA A ***.

J'ai ouï parler d'une espèce de tribunal qu'on appelle l'*Académie française*. Il n'y en a point de moins respecté dans le Monde : car on dit qu'aussi-tôt qu'il a décidé le Peuple casse ses arrêts et lui impose des loix qu'il est obligé de suivre.

Il y a quelque tems que, pour fixer son autorité, il donna un code de ses jugemens¹. Cet enfant de tant de peres étoit presque vieux quand il nâquit, et, quoiqu'il fût légitime, un bâtard, qui avoit déjà paru², l'avoit presque étouffé dans sa naissance.

Ceux qui le composent n'ont d'autre fonction que de jaser sans cesse ; l'éloge va se placer comme de lui-même dans leur babil éternel, et, sitôt qu'ils sont initiés dans ses mystères, la fureur du panégyrique vient les saisir et ne les quitte plus.

Ce corps a quarante têtes toutes remplies de figures, de métaphores et d'antithèses ; tant de bouches ne parlent que par exclamation ; ses oreilles veulent toujours être frappées par la cadence et l'harmonie. Pour les yeux, il n'en est pas question : il semble qu'il soit fait pour parler, et non pas pour voir. Il n'est point ferme sur ses pieds : car le tems, qui est son fléau, l'ébranle à tous les instans et détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ses mains étoient avides. Je ne t'en dirai rien, et je laisse décider cela à ceux qui le sçavent mieux que moi.

Voilà des choses, *** , que l'on ne voit point dans notre Perse. Nous n'avons point l'esprit porté à ces établissemens singuliers et bizarres ; nous cherchons toujours la nature dans nos coutumes simples et nos manieres naïves.

De Paris, le 27 de la lune de Zilhagé, 1715.

LETTRE 74

*USBEC A RICA, A ***.*

Il y a quelques jours qu'un homme de ma connoissance me dit : « Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris ; je vous mène à présent chez un grand seigneur qui est un des hommes du Royaume qui représente le mieux. »

« Que veut dire cela, Monsieur ? Est-ce qu'il est plus poli, plus affable que les autres ? — Non, me dit-il. — Ah ! j'entens : il fait sentir à tous les instans la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent. Si cela est, je n'ai que faire d'y aller : je la lui passe tout entiere, et je prens condamnation. »

Il fallut pourtant marcher, et je vis un petit homme si fier, il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une maniere si offensante pour les hommes, que je ne pouvois me lasser de l'admirer. « Ah ! bon Dieu ! dis-je en moi-même, si, lorsque j'étois à la cour de Perse, je représentois ainsi,

je représentois un grand sot ! » Il auroit fallu, Rica, que nous eussions eu un bien mauvais naturel pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venoient tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance : ils sçavoient bien que nous étions au-dessus d'eux, et, s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisons tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquons aux plus petits ; au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvoient sensibles ; ils ne voyoient que notre cœur au-dessus d'eux : nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais, lorsqu'il falloit soutenir la majesté du Prince dans les cérémonies publiques ; lorsqu'il falloit faire respecter la Nation aux étrangers ; lorsque, enfin, dans les occasions périlleuses, il falloit animer les soldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions descendus : nous ramenions la fierté sur notre visage, et l'on trouvoit quelquefois que nous représentions assez bien.

De Paris, le 10 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE 75

USBK A RHEDI, A VENISE.

Il faut que je te l'avoue : je n'ai point remarqué chez les Chrétiens cette persuasion vive de leur religion qui se trouve parmi les Musulmans. Il y a bien

loin chez eux de la profession à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique. La Religion est moins un sujet de sanctification qu'un sujet de disputes qui appartient à tout le monde : les gens de cour, les gens de guerre, les femmes mêmes, s'élèvent contre les ecclésiastiques et leur demandent de leur prouver ce qu'ils sont résolus de ne pas croire. Ce n'est pas qu'ils se soient déterminés par raison et qu'ils aient pris la peine d'examiner la vérité ou la fausseté de cette religion qu'ils rejettent : ce sont des rebelles qui ont senti le joug et l'ont secoué avant de l'avoir connu. Aussi ne sont-ils pas plus fermes dans leur incrédulité que dans leur foi ; ils vivent dans un flux et reflux qui les porte sans cesse de l'un à l'autre. Un d'eux me disoit un jour : « Je crois l'immortalité de l'ame par semestre ; mes opinions dépendent absolument de la constitution de mon corps : selon que j'ai plus ou moins d'esprits animaux, que mon estomac digère bien ou mal, que l'air que je respire est subtil ou grossier, que les viandes dont je me nourris sont légères ou solides, je suis spinosiste, socinien, catholique, impie ou dévot. Quand le médecin est auprès de mon lit, le confesseur me trouve à son avantage. Je sçais bien empêcher la Religion de m'affliger quand je me porte bien ; mais je lui permets de me consoler quand je suis malade : lorsque je n'ai plus rien à espérer d'un côté, la Religion se présente et me gagne par ses promesses ; je veux bien m'y livrer et mourir du côté de l'espérance. »

Il y a long-tems que les princes chrétiens affranchirent tous les esclaves de leurs états, parce que,

disoient-ils, le Christianisme rend tous les hommes égaux. Il est vrai que cet acte de religion leur étoit très-utile : ils abaissoient par là les seigneurs, de la puissance desquels ils retiroient le bas peuple. Ils ont ensuite fait des conquêtes dans des pays où ils ont vû qu'il leur étoit avantageux d'avoir des esclaves ; ils ont permis d'en acheter et d'en vendre, oubliant ce principe de religion qui les touchoit tant. Que veux-tu que je te dise ? Vérité dans un tems, erreur dans un autre. Que ne faisons-nous comme les Chrétiens ? Nous sommes bien simples de refuser des établissemens et des conquêtes faciles dans des climats heureux¹, parce que l'eau n'y est pas assez pure pour nous laver selon les principes du saint Alcoran !

Je rends grâces au Dieu tout-puissant, qui a envoyé Hali, son grand prophète, de ce que je professe une religion qui se fait préférer à tous les intérêts humains, et qui est pure comme le Ciel, dont elle est descendue.

A Paris, le 13 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE 76

USBK A SON AMI IBBEN, A SMIRNE.

Les loix sont furieuses en Europe contre ceux qui se tuent eux-mêmes : on les fait mourir, pour ainsi dire, une seconde fois ; ils sont traînés indignement par les rues ; on les note d'infamie ; on confisque leurs biens.

Il me paroît, Ibben, que ces loix sont bien injustes.

Quand je suis accablé de douleur, de misere, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines, et me priver cruellement d'un remede qui est en mes mains ?

Pourquoi veut-on que je travaille pour une société, dont je consens de n'être plus ? que je tienne, malgré moi, une convention qui s'est faite sans moi ? La société est fondée sur un avantage mutuel. Mais lorsqu'elle me devient onéreuse, qui m'empêche d'y renoncer ? La vie m'a été donnée comme une faveur ; je puis donc la rendre lorsqu'elle ne l'est plus : la cause cesse ; l'effet doit donc cesser aussi.

Le Prince veut-il que je sois son sujet quand je ne retire point les avantages de la sujettion ? Mes concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité et de mon désespoir ? Dieu, différent de tous les bienfaiteurs, veut-il me condamner à recevoir des graces qui m'accablent ?

Je suis obligé de suivre les loix, quand je vis sous les loix. Mais, quand je n'y vis plus, peuvent-elles me lier encore ?

Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la Providence. Dieu a uni votre ame avec votre corps, et vous l'en séparez. Vous vous opposez donc à ses desseins, et vous lui résistez.

Que veut dire cela ? Trouble-je l'ordre de la Providence, lorsque je change les modifications de la matiere et que je rends quarrée une boule que les premieres loix du mouvement, c'est-à-dire les loix de la création et de la conservation, avoient faite ronde ? Non, sans doute : je ne fais qu'user du droit qui m'a

été donné, et, en ce sens, je puis troubler à ma fantaisie toute la nature, sans que l'on puisse dire que je m'oppose à la Providence.

Lorsque mon ame sera séparée de mon corps, y aura-t-il moins d'ordre et moins d'arrangement dans l'Univers ? Croyez-vous que cette nouvelle combinaison soit moins parfaite et moins dépendante des loix générales ? que le Monde y ait perdu quelque chose ? et que les ouvrages de Dieu soient moins grands, ou plutôt moins immenses ?

Pensez-vous que mon corps, devenu un épi de bled, un ver, un gazon, soit changé en un ouvrage de la Nature moins digne d'elle ? et que mon ame, dégagée de tout ce qu'elle avoit de terrestre, soit devenue moins sublime ?

Toutes ces idées, mon cher Ibben, n'ont d'autre source que notre orgueil : nous ne sentons point notre petitesse, et, malgré qu'on en ait, nous voulons être comptés dans l'Univers, y figurer et y être un objet important. Nous nous imaginons que l'anéantissement d'un être aussi parfait que nous dégraderait toute la nature, et nous ne convenons pas qu'un homme de plus ou de moins dans le Monde — que dis-je ? — tous les hommes ensemble, cent millions de terres comme la nôtre, ne sont qu'un atome subtil et délié, que Dieu n'aperçoit qu'à cause de l'immensité de ses connoissances.

De Paris, le 15 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE 77¹*IBBEN A USBEK, A PARIS.*

Mon cher Usbek, il me semble que, pour un vrai Musulman, les malheurs sont moins des châtimens que des menaces. Ce sont des jours bien précieux que ceux qui nous portent à expier les offenses. C'est le tems des prospérités qu'il faudroit abréger. Que servent toutes ces impatiences, qu'à faire voir que nous voudrions être heureux indépendamment de Celui qui donne les félicités, parce qu'il est la félicité même ?

Si un être est composé de deux êtres, et que la nécessité de conserver l'union marque plus la soumission aux ordres du Créateur, on en a pu faire une loi religieuse. Si cette nécessité de conserver l'union est un meilleur garant des actions des hommes, on en a pu faire une loi civile.

De Venise, le dernier jour de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE 78

*RICA A USBEK, A ***.*

Je t'envoie la copie d'une lettre qu'un Français qui est en Espagne a écrite ici : je crois que tu seras bien aise de la voir.

« Je parcours depuis six mois l'Espagne et le Portugal et je vis parmi des peuples qui, méprisant tous

« les autres, font aux seuls Français l'honneur de les
« haïr.

« La gravité est le caractère brillant des deux
« nations¹ ; elle se manifeste principalement de deux
« manières : par les lunettes et par la moustache.

« Les lunettes font voir démonstrativement que
« celui qui les porte est un homme consommé dans
« les sciences et enseveli dans de profondes lectures,
« à un tel point que sa vûe en est affoiblie ; et tout nez
« qui en est orné ou chargé peut passer, sans contredit,
« pour le nez d'un sçavant².

« Quant à la moustache, elle est respectable par
« elle-même, et indépendamment des conséquences ;
« quoiqu'on ne laisse pas quelquefois d'en tirer de
« grandes utilités pour le service du Prince et l'hon-
« neur de la Nation, comme le fit bien voir un fameux
« général portugais dans les Indes³ : car, se trouvant
« avoir besoin d'argent, il coupa une de ses mous-
« taches et envoya demander aux habitans de Goa
« vingt mille pistoles sur ce gage ; elles lui furent
« prêtées d'abord, et, dans la suite, il retira sa mous-
« tache avec honneur⁴.

« On conçoit aisément que des peuples graves et
« flegmatiques comme ceux-là peuvent avoir de l'or-
« gueil : aussi en ont-ils. Ils le fondent ordinairement
« sur deux choses bien considérables. Ceux qui vivent
« dans le continent de l'Espagne et du Portugal se
« sentent le cœur extrêmement élevé, lorsqu'ils sont
« ce qu'ils appellent *des vieux Chrétiens*, c'est-à-dire
« qu'ils ne sont pas originaires de ceux à qui l'Inquisi-
« tion a persuadé dans ces derniers siècles d'embras-

« ser la religion chrétienne¹. Ceux qui sont dans les
« Indes ne sont pas moins flattés lorsqu'ils considèrent
« qu'ils ont le sublime mérite d'être, comme ils disent,
« *hommes de chair blanche*. Il n'y a jamais eu, dans le
« serral du Grand Seigneur, de sultane si orgueilleuse
« de sa beauté que le plus vieux et le plus vilain matin
« ne l'est de la blancheur olivâtre de son teint lorsqu'il
« est dans une ville du Mexique, assis sur sa porte, les
« bras croisés. Un homme de cette conséquence, une
« créature si parfaite, ne travailleroit pas pour tous
« les trésors du Monde et ne se résoudroit jamais, par
« une vile et mécanique industrie, de compromettre
« l'honneur et la dignité de sa peau.

« Car il faut sçavoir que, lorsqu'un homme a un
« certain mérite en Espagne, comme, par exemple,
« quand il peut ajouter aux qualités dont je viens de
« parler celle d'être le propriétaire d'une grande épée,
« ou d'avoir appris de son pere l'art de faire jouer une
« discordante guittarre, il ne travaille plus : son hon-
« heur s'intéresse au repos de ses membres. Celui qui
« reste assis dix heures par jour obtient précisément
« la moitié plus de considération qu'un autre qui
« n'en reste que cinq, parce que c'est sur les chaises
« que la noblesse s'acquiert².

« Mais, quoique ces invincibles ennemis du travail
« fassent parade d'une tranquillité philosophique, ils
« ne l'ont pourtant pas dans le cœur : car ils sont tou-
« jours amoureux. Ils sont les premiers hommes du
« monde pour mourir de langueur sous la fenêtre de
« leurs maîtresses, et tout Espagnol qui n'est pas
« enrhumé ne sçauroit passer pour galant³.

« Ils sont premièrement dévots, et secondement
« jaloux. Ils se garderont bien d'exposer leurs femmes
« aux entreprises d'un soldat criblé de coups ou d'un
« magistrat décrépité ; mais ils les enfermeront avec un
« novice fervent, qui baisse les yeux, ou un robuste
« Franciscain, qui les élève.

« Ils permettent à leurs femmes de paroître avec le
« sein découvert ; mais ils ne veulent pas qu'on leur
« voye le talon, et qu'on les surprenne par le bout des
« pieds¹.

« On dit par-tout que les rigueurs de l'amour sont
« cruelles. Elles le sont encore plus pour les Espa-
« gnols : les femmes les guérissent de leurs peines ;
« mais elles ne font que leur en faire changer, et il
« leur reste souvent un long et fâcheux souvenir d'une
« passion éteinte².

« Ils ont de petites politesses qui, en France, paroî-
« troient mal placées : par exemple, un capitaine ne
« bat jamais son soldat sans lui en demander la per-
« mission, et l'Inquisition ne fait jamais bruler un
« Juif sans lui faire ses excuses.

« Les Espagnols qu'on ne brule pas paroissent si
« attachés à l'Inquisition, qu'il y auroit de la mauvaise
« humeur de la leur ôter. Je voudrois seulement qu'on
« en établît une autre, non pas contre les hérétiques,
« mais contre les hérésiarques qui attribuent à de
« petites pratiques monachales la même efficacité
« qu'aux sept sacremens, qui adorent tout ce qu'ils
« vénèrent, et qui sont si dévots qu'ils sont à peine
« Chrétiens.

« Vous pourrez trouver de l'esprit et du bon sens

« chez les Espagnols ; mais n'en cherchez point dans
« leurs livres. Voyez une de leurs bibliothèques : les
« romans, d'un côté, et les scholastiques, de l'autre.
« Vous diriez que les parties en ont été faites, et le
« tout rassemblé, par quelque ennemi secret de la
« raison humaine.

« Le seul de leurs livres qui soit bon est celui qui
« a fait voir le ridicule de tous les autres¹.

« Ils ont fait des découvertes immenses dans le
« nouveau Monde, et ils ne connoissent pas encore
« leur propre continent : il y a sur leurs rivières tel
« port qui n'a pas encore été découvert, et dans leurs
« montagnes des nations qui leur sont inconnues².

« Ils disent que le Soleil se lève et se couche dans
« leur pays ; mais il faut dire aussi qu'en faisant sa
« course il ne rencontre que des campagnes ruinées
« et des contrées désertes. »

Je ne serois pas fâché, Usbek, de voir une lettre écrite à Madrid par un Espagnol qui voyageroit en France : je crois qu'il vengeroit bien sa nation. Quel vaste champ pour un homme flegmatique et pensif ! Je m'imaginais qu'il commenceroit ainsi la description de Paris :

« Il y a ici une maison où l'on met les fous. On croi-
« roit d'abord qu'elle est la plus grande de la Ville. Non !
« Le remède est bien petit pour le mal. Sans doute
« que les Français, extrêmement décriés chez leurs voi-
« sins, enferment quelques fous dans une maison, pour
« persuader que ceux qui sont dehors ne le sont pas. »

Je laisse là mon Espagnol.

Adieu, mon cher Usbek.

De Paris, le 17 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE 79

LE GRAND EUNUQUE A USBEK, A PARIS.

Hier des Arméniens menèrent au serrail une jeune esclave de Circassie, qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les apartemens secrets, je la déshabillai, je l'examinai avec les regards d'un juge, et plus je l'examinai, plus je lui trouvai de graces. Une pudeur virginale sembloit vouloir les dérober à ma vûe : je vis tout ce qu'il lui en coûtoit pour obéir : elle rougissoit de se voir nue, même devant moi, qui, exempt des passions qui peuvent allarmer la pudeur, suis inanimé sous l'empire de ce sexe, et, qui ministre de la modestie, dans les actions les plus libres, ne porte que de chastes regards et ne puis inspirer que l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi, je baissai les yeux ; je lui jetai un manteau d'écarlate ; je lui mis au doigt un anneau d'or ; je me prosternai à ses pieds ; je l'adorai comme la reine de ton cœur ; je payai les Arméniens ; je la dérobai à tous les yeux. Heureux Usbek ! tu possèdes plus de beautés que n'en enferment tous les palais d'Orient. Quel plaisir pour toi de trouver, à ton retour, tout ce que la Perse a de plus ravissant, et de voir dans ton serrail renaître les graces, à mesure que le tems et la possession travaillent à les détruire !

*Du serrail de Fatmé,
le premier de la lune de Rebiab I, 1715.*

LETTRE 80

USBEC A RHEDI, A VENISE.

Depuis que je suis en Europe, mon cher Rhedi, j'ai vû bien des gouvernemens : ce n'est pas comme en Asie, où les règles de la politique se trouvent par-tout les mêmes.

J'ai souvent recherché quel étoit le gouvernement le plus conforme à la raison. Il m'a semblé que le plus parfait est celui qui va à son but à moins de frais ; de sorte que celui qui conduit les hommes de la maniere qui convient le plus à leur penchant et à leur inclination est le plus parfait.

Si, dans un gouvernement doux, le Peuple est aussi soumis que dans un gouvernement sévère, le premier est préférable, puisqu'il est plus conforme à la raison, et que la sévérité est un motif étranger.

Compte, mon cher Rhedi, que dans un état, les peines plus ou moins cruelles ne font pas que l'on obéisse plus aux loix. Dans les pays où les châtimens sont modérés, on les craint comme dans ceux où ils sont tyranniques et affreux.

Soit que le gouvernement soit doux, soit qu'il soit cruel, on punit toujours par degrés : on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou moins grand. L'imagination se plie d'elle-même aux mœurs du pays où l'on est : huit jours de prison ou une légère amende frappent autant l'esprit d'un Européen, nourri dans un pays de douceur, que la perte d'un

bras intimide un Asiatique. Ils attachent un certain degré de crainte à un certain degré de peine, et chacun la partage à sa façon : le désespoir de l'infamie vient désoler un Français condamné à une peine qui n'ôte-roit pas un quart-d'heure de sommeil à un Turc¹.

D'ailleurs je ne vois pas que la police, la justice et l'équité soient mieux observées en Turquie, en Perse, chez le Mogol, que dans les républiques de Hollande, de Venise, et dans l'Angleterre même ; je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes, et que les hommes, intimidés par la grandeur des châtimens, y soient plus soumis aux loix².

Je remarque, au contraire, une source d'injustice et de vexations au milieu de ces mêmes états.

Je trouve même le Prince, qui est la loi même, moins maître que par-tout ailleurs.

Je vois que, dans ces momens rigoureux, il y a toujours des mouvemens tumultueux, où personne n'est le Chef, et que, quand une fois l'autorité violente est méprisée, il n'en reste plus assez à personne pour la faire revenir ;

Que le désespoir même de l'impunité confirme le désordre et le rend plus grand ;

Que, dans ces états, il ne se forme point de petite révolte, et qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure et la sédition ;

Qu'il ne faut point que les grands événemens y soient préparés par de grandes causes ; au contraire, le moindre accident produit une grande révolution, souvent aussi peu prévue de ceux qui la font, que de ceux qui la souffrent³.

Lorsqu'Osman, empereur des Turcs¹, fut déposé, aucun de ceux qui commirent cet attentat ne songeoit à le commettre : ils demandoient seulement en supplians qu'on leur fît justice sur quelque grief ; une voix, qu'on n'a jamais connue, sortit de la foule par hazard, le nom de Mustapha fut prononcé, et soudain Mustapha fut empereur.

De Paris, le 2 de la lune de Rebiab 1, 1715.

LETTRE 81

*NARGUM, ENVOYÉ DE PERSE
EN MOSCOVIE, A USBEK, A PARIS*

De toutes les Nations du monde, mon cher Usbek, il n'y en a pas qui ait surpassé celle des Tartares par la gloire ou par la grandeur des conquêtes. Ce peuple est le vrai dominateur de l'Univers : tous les autres semblent être faits pour le servir ; il est également le fondateur et le destructeur des empires ; dans tous les tems, il a donné sur la Terre des marques de sa puissance ; dans tous les âges, il a été le fléau des nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine², et ils la tiennent encore sous leur obéissance.

Ils dominent sur les vastes pays qui forment l'empire du Mogol.

Maîtres de la Perse, ils sont assis sur le trône de Cyrus et de Gustaspe. Ils ont soumis la Moscovie. Sous le nom de Turcs, ils ont fait des conquêtes im-

menses dans l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et ils dominent sur ces trois parties de l'Univers.

Et, pour parler de tems plus reculés, c'est d'eux que sont sortis quelques-uns des peuples qui ont renversé l'Empire romain.

Qu'est-ce que les conquêtes d'Alexandre, en comparaison de celles de Genghiscaan ?

Il n'a manqué à cette victorieuse nation que des historiens, pour célébrer la mémoire de ses merveilles¹.

Que d'actions immortelles ont été ensevelies dans l'oubli ! Que d'empires par eux fondés, dont nous ignorons l'origine ! Cette belliqueuse nation, uniquement occupée de sa gloire présente, sûre de vaincre dans tous les tems, ne songeoit point à se signaler dans l'avenir par la mémoire de ses conquêtes passées.

De Moscou, le 4 de la lune de Rebiab 1, 1715.

LETTRE 82

RICA A IBBEN, A SMIRNE.

Quoique les Français parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une espèce de dervis taciturnes qu'on appelle *Chartreux*. On dit qu'ils se coupent la langue en entrant dans le couvent, et on souhaiteroit fort que tous les autres dervis se retranchassent de même tout ce que leur profession leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de bien plus singuliers que ceux-là, et qui ont un talent bien extra-

ordinaire. Ce sont ceux qui savent parler sans rien dire, et qui amusent une conversation, pendant deux heures de tems, sans qu'il soit possible de les déceler, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces sortes de gens sont adorés des femmes ; mais ils ne le sont pas tant que d'autres, qui ont reçu de la Nature l'aimable talent de sourire à propos, c'est-à-dire à chaque instant, et qui portent la grace d'une joyeuse approbation sur tout ce qu'elles disent.

Mais ils sont au comble de l'esprit lorsqu'ils savent entendre finesse à tout et trouver mille petits traits ingénieux dans les choses les plus communes.

J'en connois d'autres, qui se sont bien trouvés d'introduire dans les conversations les choses inanimées et d'y faire parler leur habit brodé, leur perruque blonde, leur tabatiere, leur canne et leurs gands. Il est bon de commencer de la rue à se faire écouter par le bruit du carrosse et du marteau, qui frappe rudement la porte : cet avant-propos prévient pour le reste du discours, et, quand l'exorde est beau, il rend supportables toutes les sottises qui viennent ensuite, mais qui, par bonheur, arrivent trop tard.

Je te promets que ces petits talens, dont on ne fait aucun cas chez nous, servent bien ici ceux qui sont assez heureux pour les avoir, et qu'un homme de bon sens ne brille guères devant eux.

De Paris, le 6 de la lune de Rebiab 2, 1715.

LETTRE 83

USBEC A RHEDI, A VENISE.

S'il y a un Dieu, mon cher Rhedi, il faut nécessairement qu'il soit juste : car, s'il ne l'étoit pas, il seroit le plus mauvais et le plus imparfait de tous les êtres.

La Justice est un rapport de convenance, qui se trouve réellement entre deux choses ; ce rapport est toujours le même, quelque être qui le considère, soit que ce soit Dieu, soit que ce soit un ange, ou enfin que ce soit un homme.

Il est vrai que les hommes ne voyent pas toujours ces rapports ; souvent même, lorsqu'ils les voyent, ils s'en éloignent ; et leur intérêt est toujours ce qu'ils voyent le mieux. La Justice élève sa voix ; mais elle a peine à se faire entendre dans le tumulte des passions.

Les hommes peuvent faire des injustices, parce qu'ils ont intérêt de les commettre, et qu'ils préfèrent leur propre satisfaction à celle des autres. C'est toujours par un retour sur eux-mêmes qu'ils agissent : nul n'est mauvais gratuitement. Il faut qu'il y ait une raison qui détermine, et cette raison est toujours une raison d'intérêt.

Mais il n'est pas possible que Dieu fasse jamais rien d'injuste ; dès qu'on suppose qu'il voit la Justice, il faut nécessairement qu'il la suive, car, comme il n'a besoin de rien, et qu'il se suffit à lui-même, il seroit le plus méchant de tous les êtres, puisqu'il le seroit sans intérêt.

Ainsi, quand il n'y auroit pas de Dieu, nous devrions toujours aimer la Justice ; c'est-à-dire faire nos efforts pour ressembler à cet être dont nous avons une si belle idée, et qui, s'il existoit, seroit nécessairement juste. Libres que nous serions du joug de la Religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'Équité.

Voilà, Rhedi, ce qui m'a fait penser que la Justice est éternelle et ne dépend point des conventions humaines ; et, quand elle en dépendroit, ce seroit une vérité terrible, qu'il faudroit se dérober à soi-même.

Nous sommes entourés d'hommes plus forts que nous ; ils peuvent nous nuire de mille manières différentes ; les trois quarts du tems ils peuvent le faire impunément. Quel repos pour nous de sçavoir qu'il y a dans le cœur de tous ces hommes un principe intérieur qui combat en notre faveur et nous met à couvert de leurs entreprises !

Sans cela nous devrions être dans une frayeur continuelle ; nous passerions devant les hommes comme devant les lions, et nous ne serions jamais assurés un moment de notre bien, de notre honneur et de notre vie.

Toutes ces pensées m'animent contre ces docteurs qui représentent Dieu comme un être qui fait un exercice tyrannique de sa puissance ; qui le font agir d'une manière dont nous ne voudrions pas agir nous-mêmes, de peur de l'offenser ; qui le chargent de toutes les imperfections qu'il punit en nous, et, dans leurs opinions contradictoires, le représentent tantôt comme un être mauvais, tantôt comme un être qui hait le mal et le punit.

Quand un homme s'examine, quelle satisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juste ! Ce plaisir, tout sévère qu'il est, doit le ravir : il voit son être autant au-dessus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il se voit au-dessus des tigres et des ours. Oui, Rhedi, si j'étois sûr de suivre toujours inviolablement cette Équité que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

De Paris, le premier de la lune de Gemmadi 1, 1715.

LETTRE 84

*RICA A ***.*

Je fus hier aux Invalides. J'aimerois autant avoir fait cet établissement, si j'étois prince, que d'avoir gagné trois batailles : on y trouve par-tout la main d'un grand monarque. Je crois que c'est le lieu le plus respectable de la Terre.

Quel spectacle de voir rassemblées dans un même lieu toutes ces victimes de la Patrie, qui ne respirent que pour la défendre, et qui, se sentant le même cœur, et non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont de se sacrifier encore pour elle !

Quoi de plus admirable que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite, observer une discipline aussi exacte que s'ils y étoient contraints par la présence d'un ennemi, chercher leur dernière satisfaction

dans cette image de la guerre, et partager leur cœur et leur esprit entre les devoirs de la Religion et ceux de l'art militaire !

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la Patrie fussent conservés dans les temples, et écrits dans des registres qui fussent comme la source de la gloire et de la noblesse.

A Paris, le 15 de la lune de Gemmadi 1, 1715.

LETTRE 85

USBEEK A MIRZA, A ISPAHAN.

Tu sçais, Mirza, que quelques ministres de Chasoliman avoient formé le dessein d'obliger tous les Arméniens de Perse de quitter le royaume ou de se faire Mahométans, dans la pensée que notre empire seroit toujours pollué tandis qu'il garderoit dans son sein ces infidèles¹.

C'étoit fait de la grandeur persane, si, dans cette occasion, l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne sçait comment la chose manqua² : ni ceux qui firent la proposition, ni ceux qui la rejetterent, n'en connurent les conséquences ; le hazard fit l'office de la raison et de la politique et sauva l'Empire d'un péril plus grand que celui qu'il auroit pu courir de la perte d'une bataille et de la prise de deux villes.

En proscrivant les Arméniens, on pensa détruire en un seul jour tous les négocians et presque tous les

artisans du Royaume. Je suis sûr que le grand Chabab auroit mieux aimé se faire couper les deux bras que de signer un ordre pareil, et qu'en envoyant au Mogol et aux autres rois des Indes ses sujets les plus industrieux il auroit cru leur donner la moitié de ses états.

Les persécutions que nos Mahométans zélés ont faites aux Guebres les ont obligés de passer en foule dans les Indes et ont privé la Perse de cette nation si appliquée au labourage, et qui seule, par son travail, étoit en état de vaincre la stérilité de nos terres.

Il ne restoit à la dévotion qu'un second coup à faire ; c'étoit de ruiner l'industrie : moyennant quoi l'Empire tomboit de lui-même, et, avec lui, par une suite nécessaire, cette même religion qu'on vouloit rendre si florissante¹.

S'il faut raisonner sans prévention, je ne sçais, Mirza, s'il n'est pas bon que dans un état il y ait plusieurs religions.

On remarque que ceux qui vivent dans des religions tolérées se rendent ordinairement plus utiles à leur patrie que ceux qui vivent dans la religion dominante ; parce que, éloignés des honneurs, ne pouvant se distinguer que par leur opulence et leurs richesses, ils sont portés à acquérir par leur travail et à embrasser les emplois de la Société les plus pénibles.

D'ailleurs, comme toutes les religions contiennent des préceptes utiles à la Société, il est bon qu'elles soient observées avec zèle. Or qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zèle que leur multiplicité ?

Ce sont des rivales qui ne se pardonnent rien. La

jalousie descend jusqu'aux particuliers : chacun se tient sur ses gardes et craint de faire des choses qui deshonoreroient son parti et l'exposeroient aux mépris et aux censures impardonnables du parti contraire.

Aussi a-t-on toujours remarqué qu'une secte nouvelle introduite dans un état étoit le moyen le plus sûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'est pas de l'intérêt du Prince de souffrir plusieurs religions dans son état. Quand toutes les sectes du Monde viendroient s'y rassembler, cela ne lui porteroit aucun préjudice, parce qu'il n'y en a aucune qui ne prescrive l'obéissance et ne prêche la soumission.

J'avoue que les histoires sont remplies de guerres de religion. Mais, qu'on y prenne bien garde : ce n'est point la multiplicité des religions qui a produit ces guerres, c'est l'esprit d'intolérance, qui animoit celle qui se croyoit la dominante ; c'est cet esprit de prosélytisme que les Juifs ont pris des Egyptiens, et qui, d'eux, est passé, comme une maladie épidémique et populaire, aux Mahométans et aux Chrétiens ; c'est, enfin, cet esprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardés que comme une éclipse entière de la raison humaine.

Car, enfin, quand il n'y auroit pas de l'inhumanité à affliger la conscience des autres ; quand il n'en résulteroit aucun des mauvais effets qui en germent à milliers : il faudroit être fou pour s'en aviser. Celui qui veut me faire changer de religion ne le fait sans doute que parce qu'il ne changeroit pas la sienne, quand on voudroit l'y forcer : il trouve donc étrange que je ne

fasse pas une chose qu'il ne feroit pas lui-même, peut-être pour l'empire du Monde¹.

A Paris, le 25 de la lune de Gemmadi 1, 1715.

LETTRE 86

*RICA A ***.*

Il semble ici que les familles se gouvernent toutes seules. Le mari n'a qu'une ombre d'autorité sur sa femme ; le pere, sur ses enfans ; le maître sur ses esclaves. La justice se mêle de tous leurs différends², et sois sûr qu'elle est toujours contre le mari jaloux, le pere chagrin, le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu où se rend la justice. Avant d'y arriver, il faut passer sous les armes d'un nombre infini de jeunes marchandes, qui vous appellent d'une voix trompeuse³. Ce spectacle, d'abord, est assez riant ; mais il devient lugubre lorsqu'on entre dans les grandes salles, où l'on ne voit que des gens dont l'habit est encore plus grave que la figure. Enfin, on entre dans le lieu sacré où se révèlent tous les secrets des familles, et où les actions les plus cachées sont mises au grand jour.

Là, une fille modeste vient avouer les tourmens d'une virginité trop long-tems gardée, ses combats et sa douloureuse résistance. Elle est si peu fière de sa victoire, qu'elle menace toujours d'une défaite prochaine, et, pour que son pere n'ignore plus ses besoins, elle les expose à tout le peuple.

Une femme effrontée vient, ensuite, exposer les outrages qu'elle a faits à son époux comme une raison d'en être séparée.

Avec une modestie pareille, une autre vient dire qu'elle est lasse de porter le titre de femme sans en jouir : elle vient révéler les mystères cachés dans la nuit du mariage ; elle veut qu'on la livre aux regards des experts les plus habiles, et qu'une sentence la rétablisse dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui osent défier leurs maris et leur demander en public un combat que les témoins rendent si difficile : épreuve aussi flétrissante pour la femme qui la soutient, que pour le mari qui y succombe¹.

Un nombre infini de filles ravies ou séduites font les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne sont. L'amour fait retentir ce tribunal. On n'y entend parler que de peres irrités, de filles abusées, d'amans infidèles et de maris chagrins.

Par la loi qui y est observée, tout enfant né pendant le mariage est censé d'être au mari. Il a beau avoir de bonnes raisons pour ne le pas croire : la Loi le croit pour lui et le soulage de l'examen et des scrupules.

Dans ce tribunal, on prend les voix à la majeure ; mais on dit qu'on a reconnu, par expérience, qu'il vaudroit mieux les recueillir à la mineure. Et cela est assez naturel : car il y a très-peu d'esprits justes, et tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

A Paris, le premier de la lune de Gemmadi 2, 1715.

LETTRE 87

*RICA A ***.*

On dit que l'homme est un animal sociable. Sur ce pied-là, il me paroît qu'un Français est plus homme qu'un autre ; c'est l'homme par excellence, car il semble être fait uniquement pour la société.

Mais j'ai remarqué parmi eux des gens qui non seulement sont sociables, mais sont eux-mêmes la Société universelle. Ils se multiplient dans tous les coins ; ils peuplent en un moment les quatre quartiers d'une ville. Cent hommes de cette espèce abondent plus que deux mille citoyens ; ils pourroient réparer aux yeux des étrangers les ravages de la peste ou de la famine. On demande dans les Ecoles si un corps peut être en un instant en plusieurs lieux ; ils sont une preuve de ce que les philosophes mettent en question.

Ils sont toujours empressés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voyent, où ils vont, et d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il est de la bienséance de visiter chaque jour le public en détail, sans compter les visites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'assemble. Mais, comme la voye est trop abrégée, elles sont comptées pour rien dans les règles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maisons à coups de marteau, que les vents et les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liste de tous les portiers, on y trouveroit

chaque jour leur nom estropié de mille manieres en caractères suisses. Ils passent leur vie à la suite d'un enterrement, dans des complimens de condoléances ou dans des félicitations de mariage. Le Roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ses sujets qu'il ne leur en coute une voiture, pour lui en aller témoigner leur joie. Enfin, ils reviennent chez eux, bien fatigués, se reposer pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de lassitude, et on mit cette épitaphe sur son tombeau : « C'est ici que repose celui qui ne s'est jamais reposé. Il s'est promené à cinq cens trente enterremens. Il s'est réjoui de la naissance de deux mille six cens quatre-vingt enfans. Les pensions dont il a félicité ses amis, toujours en des termes différens, montent à deux millions six cens mille livres; le chemin qu'il a fait sur le pavé à neuf mille six cens stades; celui qu'il a fait dans la campagne à trente-six. Sa conversation étoit amusante : il avoit un fonds tout fait de trois cens soixante-cinq contes; il possédoit, d'ailleurs, depuis son jeune âge, cent dix-huit apophtegmes tirés des Anciens, qu'il employoit dans les occasions brillantes. Il est mort enfin à la soixantième année de son âge. Je me tais, Voyageur. Car comment pourrois-je achever de te dire ce qu'il a fait et ce qu'il a vû ? »

De Paris, le 3 de la lune de Gemmadi 2, 1715.

LETTRE 88

USBK A RHEDI, A VENISE.

A Paris regne la liberté et l'égalité. La naissance, la vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il soit, ne sauve pas un homme de la foule dans laquelle il est confondu. La jalousie des rangs y est inconnue. On dit que le premier de Paris est celui qui a les meilleurs chevaux à son carrosse.

Un grand seigneur est un homme qui voit le Roi, qui parle aux ministres, qui a des ancêtres, des dettes et des pensions. S'il peut, avec cela, cacher son oisiveté par un air empressé ou par un feint attachement pour les plaisirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perse, il n'y a de grands que ceux à qui le Monarque donne quelque part au gouvernement. Ici, il y a des gens qui sont grands par leur naissance ; mais ils sont sans crédit. Les rois font comme ces ouvriers habiles qui, pour exécuter leurs ouvrages, se servent toujours des machines les plus simples¹.

La Faveur est la grande Divinité des Français. Le Ministre est le grand-prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne sont point habillés de blanc ; tantôt sacrificateurs et tantôt sacrifiés, ils se dévouent eux-mêmes à leur idole avec tout le Peuple.

A Paris, le 9 de la lune de Gemmadi 2, 1715.

LETTRE 89

USBEK A IBBEN, A SMIRNE.

Le desir de la gloire n'est point différent de cet instinct que toutes les créatures ont pour leur conservation. Il semble que nous augmentons notre être lorsque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres : c'est une nouvelle vie que nous acquérons, et qui nous devient aussi précieuse que celle que nous avons reçue du Ciel.

Mais, comme tous les hommes ne sont pas également attachés à la vie, ils ne sont pas aussi également sensibles à la gloire. Cette noble passion est bien toujours gravée dans leur cœur ; mais l'imagination et l'éducation la modifient de mille manières.

Cette différence, qui se trouve d'homme à homme, se fait encore plus sentir de peuple à peuple.

On peut poser pour maxime que, dans chaque état, le desir de la gloire croît avec la liberté des sujets et diminue avec elle : la gloire n'est jamais compagne de la servitude.

Un homme de bon sens me disoit l'autre jour :

« On est, en France, à bien des égards, plus libre qu'en Perse ; aussi y aime-t-on plus la gloire. Cette heureuse fantaisie fait faire à un Français avec plaisir et avec goût ce que votre sultan n'obtient de ses sujets qu'en leur mettant sans cesse devant les yeux les supplices et les récompenses.

« Aussi, parmi nous, le Prince est-il jaloux de l'honneur du dernier de ses sujets. Il y a pour le maintenir des tribunaux respectables : c'est le trésor sacré de la Nation, et le seul dont le Souverain n'est pas le maître, parce qu'il ne peut l'être sans choquer ses intérêts. Ainsi, si un sujet se trouve blessé dans son honneur par son prince, soit par quelque préférence, soit par la moindre marque de mépris, il quitte sur le champ sa cour, son emploi, son service, et se retire chez lui.

« La différence qu'il y a des troupes françaises aux vôtres, c'est que les unes, composées d'esclaves, naturellement lâches, ne surmontent la crainte de la mort que par celle du châtiment : ce qui produit dans l'ame un nouveau genre de terreur qui la rend comme stupide ; au lieu que les autres se présentent aux coups avec délice et banissent la crainte par une satisfaction qui lui est supérieure¹.

« Mais le sanctuaire de l'honneur, de la réputation et de la vertu², semble être établi dans les républiques et dans les pays où l'on peut prononcer le mot de *Patrie*. A Rome, à Athènes, à Lacédémone, l'honneur payoit seul les services les plus signalés. Une couronne de chêne ou de laurier, une statue, un éloge, étoit une récompense immense pour une bataille gagnée ou une ville prise.

« Là, un homme qui avoit fait une belle action se trouvoit suffisamment récompensé par cette action même. Il ne pouvoit voir un de ses compatriotes qu'il ne sentît le plaisir d'être son bienfaiteur ; il comptoit le nombre de ses services par celui de ses concitoyens.

Tout homme est capable de faire du bien à un homme ; mais c'est ressembler aux Dieux que de contribuer au bonheur d'une société entière.

« Or cette noble émulation ne doit-elle point être entièrement éteinte dans le cœur de vos Persans, chez qui les emplois et les dignités ne sont que des attributs de la fantaisie du Souverain ? La réputation et la vertu y sont regardées comme imaginaires si elles ne sont accompagnées de la faveur du Prince, avec laquelle elles naissent et meurent de même. Un homme qui a pour lui l'estime publique n'est jamais sûr de ne pas être deshonoré demain : le voilà aujourd'hui général d'armée ; peut-être que le Prince le va faire son cuisinier, et qu'il ne lui laissera plus espérer d'autre éloge que celui d'avoir fait un bon ragoût. »

De Paris, le 15 de la lune de Gemmadi 2, 1715.

LETTRE 90

USBEC AU MÊME, A SMIRNE.

De cette passion générale que la nation française a pour la gloire, il s'est formé dans l'esprit des particuliers un certain je ne sçais quoi, qu'on appelle *point d'honneur*. C'est proprement le caractère de chaque profession¹ ; mais il est plus marqué chez les gens de guerre, et c'est le point d'honneur par excellence. Il me seroit bien difficile de te faire sentir ce que c'est ; car nous n'en avons point précisément d'idée.

Autrefois, les Français, sur-tout les nobles, ne suivoient guères d'autres loix que celles de ce point d'honneur : elles régloient toute la conduite de leur vie, et elles étoient si sévères qu'on ne pouvoit, sans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfreindre, mais en éluder la plus petite disposition.

Quand il s'agissoit de régler les différends, elles ne prescrivoient guères qu'une maniere de décision, qui étoit le duel, qui tranchoit toutes les difficultés. Mais ce qu'il y avoit de mal, c'est que souvent le jugement se rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient intéressées.

Pour peu qu'un homme fût connu d'un autre, il falloit qu'il entrât dans la dispute, et qu'il payât de sa personne, comme s'il avoit été lui-même en colere. Il se sentoit toujours honoré d'un tel choix et d'une préférence si flatteuse ; et tel qui n'auroit pas voulu donner quatre pistoles à un homme pour le sauver de la potence, lui et toute sa famille, ne faisoit aucune difficulté d'aller risquer pour lui mille fois sa vie¹.

Cette maniere de décider étoit assez mal imaginée : car, de ce qu'un homme étoit plus adroit ou plus fort qu'un autre, il ne s'ensuivoit pas qu'il eût de meilleures raisons².

Aussi les rois l'ont-ils défendue sous des peines très-sévères ; mais c'est en vain : l'Honneur, qui veut toujours regner, se révolte, et il ne reconnoît point de loix.

Ainsi les Français sont dans un état bien violent : car les mêmes loix de l'Honneur obligent un honnête homme de se venger quand il a été offensé ; mais,

d'un autre côté, la justice le punit des plus cruelles peines lorsqu'il se venge. Si l'on suit les loix de l'Honneur, on périt sur un échafaud ; si l'on suit celles de la justice, on est banni pour jamais de la société des hommes. Il n'y a donc que cette cruelle alternative, ou de mourir, ou d'être indigne de vivre.

De Paris, le 18 de la lune de Gemmadi 2, 1715.

LETTRE 91

USBEC A RUSTAN, A ISPAHAN.

Il paroît ici un personnage, travesti en ambassadeur de Perse, qui se joue insolemment des deux plus grands rois du Monde¹. Il apporte au monarque des Français des présens que le nôtre ne sçauroit donner à un roi d'Irimette ou de Géorgie, et, par sa lâche avarice, il a flétri la majesté des deux empires.

Il s'est rendu ridicule devant un peuple qui prétend être le plus poli de l'Europe, et il a fait dire en Occident que le Roi des Rois ne domine que sur des barbares.

Il a reçu des honneurs qu'il sembloit avoir voulu se faire refuser lui-même, et, comme si la cour de France avoit eu plus à cœur la grandeur persane que lui, elle l'a fait paroître avec dignité devant un peuple dont il est le mépris.

Ne dis point ceci à Ispahan : épargne la tête d'un malheureux. Je ne veux pas que nos ministres le

punissent de leur propre imprudence et de l'indigne choix qu'ils ont fait.

De Paris, le dernier de la lune de Gemmadi 2, 1715.

LETTRE 92

USBEC A RHEDI, A VENISE.

Le monarque qui a si longtemps régné n'est plus¹. Il a bien fait parler des gens pendant sa vie ; tout le monde s'est tû à sa mort. Ferme et courageux dans ce dernier moment, il a paru ne céder qu'au Destin. Ainsi mourut le grand Cha-Abas, après avoir rempli toute la Terre de son nom.

Ne crois pas que ce grand événement n'ait fait faire ici que des réflexions morales. Chacun a pensé à ses affaires et à prendre ses avantages dans ce changement. Le Roi, arriere-petit-fils du monarque défunt, n'ayant que cinq ans, un prince, son oncle, a été déclaré régent du royaume.

Le feu Roi avoit fait un testament qui bornoit l'autorité du Régent. Ce prince habile a été au Parlement, et, y exposant tous les droits de sa naissance, il a fait casser la disposition du monarque, qui, voulant se survivre à lui-même, sembloit avoir prétendu regner encore après sa mort.

Les parlemens ressemblent à ces ruines que l'on foule aux pieds, mais qui rappellent toujours l'idée de quelque temple fameux par l'ancienne religion des

peuples. Ils ne se mêlent guères plus que de rendre la justice, et leur autorité est toujours languissante, à moins que quelque conjoncture imprévue ne vienne lui rendre la force et la vie. Ces grands corps ont suivi le destin des choses humaines : ils ont cédé au tems, qui détruit tout, à la corruption des mœurs, qui a tout affoibli, à l'autorité suprême, qui a tout abattu.

Mais le Régent, qui a voulu se rendre agréable au Peuple, a paru d'abord respecter cette image de la liberté publique ; et, comme s'il avoit pensé à relever de terre le temple et l'idole, il a voulu qu'on les regardât comme l'appui de la Monarchie et le fondement de toute autorité légitime.

A Paris, le 4 de la lune de Rhegeb, 1715.

LETTRE 93

*USBK A SON FRÈRE, SANTON¹
AU MONASTÈRE DE CASBIN.*

Je m'humilie devant toi, sacré Santon, et je me prosterne ; je regarde les vestiges de tes pieds comme la prunelle de mes yeux. Ta sainteté est si grande qu'il semble que tu ayes le cœur de notre saint prophète ; tes austérités étonnent le Ciel même ; les Anges t'ont regardé du sommet de la gloire et ont dit : « Comment est-il encore sur la Terre, puisque son esprit est avec nous et vole autour du trône qui est soutenu par les nuées ? »

Et comment ne t'honorerois-je pas, moi qui ai appris

de nos docteurs que les dervis, même infidèles, ont toujours un caractère de sainteté, qui les rend respectables au vrais Croyans, et que Dieu s'est choisi, dans tous les coins de la Terre, des âmes plus pures que les autres, qu'il a séparées du monde impie, afin que leurs mortifications et leurs prières ferventes suspendissent sa colère prête à tomber sur tant de peuples rebelles ?

Les Chrétiens disent des merveilles de leurs premiers santons, qui se réfugièrent à milliers dans les déserts affreux de la Thébàïde et eurent pour chefs Paul, Antoine et Pacôme. Si ce qu'ils en disent est vrai, leurs vies sont aussi pleines de prodiges que celles de nos plus sacrés immaums. Ils passaient quelquefois dix ans entiers sans voir un seul homme ; mais ils habitoient la nuit et le jour avec des démons ; ils étoient sans cesse tourmentés par ces esprits malins : ils les trouvoient au lit ; ils les trouvoient à table ; jamais d'asyle contre eux. Si tout ceci est vrai, Santon vénérable, il faudroit avouer que personne n'auroit jamais vécu en plus mauvaise compagnie.

Les Chrétiens sensés regardent toutes ces histoires comme une allégorie bien naturelle, qui peut nous servir à nous faire sentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous dans le Désert un état tranquille : les tentations nous suivent toujours ; nos passions, figurées par les Démons, ne nous quittent point encore ; ces monstres du cœur, ces illusions de l'esprit, ces vains fantômes de l'erreur et du mensonge, se montrent toujours à nous pour nous séduire et nous attaquent jusques dans les jeûnes et les cilices, c'est-à-dire jusques dans notre force même.

Pour moi, Santon vénérable, je sçais que l'Envoyé de Dieu a enchaîné Satan et l'a précipité dans les abîmes ; il a purifié la Terre, autrefois pleine de son empire, et l'a rendue digne du séjour des Anges et des Prophètes.

A Paris, le 9 de la lune de Chahban, 1715.

LETTRE 94

USBK A RHEDI, A VENISE.

Je n'ai jamais ouï parler du droit public qu'on n'ait commencé par rechercher soigneusement quelle est l'origine des Sociétés, ce qui me paroît ridicule. Si les hommes n'en formoient point, s'ils se quittoient et se fuyoient les uns les autres, il faudroit en demander la raison et chercher pourquoi ils se tiennent séparés. Mais ils naissent tous liés les uns aux autres ; un fils est né auprès de son pere, et il s'y tient : voilà la Société et la cause de la Société.

Le droit public est plus connu en Europe qu'en Asie ; cependant on peut dire que les passions des princes, la patience des peuples, la flatterie des écrivains, en ont corrompu tous les principes.

Ce droit, tel qu'il est aujourd'hui, est une science qui apprend aux princes jusqu'à quel point ils peuvent violer la justice sans choquer leurs intérêts. Quel dessein, Rhedi, de vouloir, pour endurcir leur conscience, mettre l'iniquité en système, d'en donner des règles,

d'en former des principes et d'en tirer des conséquences !

La puissance illimitée de nos sublimes sultans, qui n'a d'autre règle qu'elle-même, ne produit pas plus de monstres que cet art indigne qui veut faire plier la Justice, tout inflexible qu'elle est.

On diroit, Rhedi, qu'il y a deux justices toutes différentes : l'une qui régle les affaires des particuliers, qui regne dans le droit civil ; l'autre qui régle les différends qui surviennent de peuple à peuple, qui tyrannise dans le droit public : comme si le droit public n'étoit pas lui-même un droit civil, non pas à la vérité d'un pays particulier, mais du Monde.

Je t'expliquerai dans une autre lettre mes pensées là-dessus.

De Paris, le premier de la lune de Zilhagé, 1716.

· LETTRE 95

USBK AU MÊME.

Les magistrats doivent rendre la justice de citoyen à citoyen. Chaque peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre peuple. Dans cette seconde distribution de justice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la première.

De peuple à peuple, il est rarement besoin de tiers pour juger, parce que les sujets de disputes sont presque toujours clairs et faciles à terminer. Les intérêts de deux nations sont ordinairement si séparés qu'il ne faut

qu'aimer la justice pour la trouver ; on ne peut guères se prévenir dans sa propre cause.

Il n'en est pas de même des différends qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en société, leurs intérêts sont si mêlés et si confondus, il y en a de tant de sortes différentes, qu'il est nécessaire qu'un tiers débrouille ce que la cupidité des parties cherche à obscurcir.

Il n'y a que deux sortes de guerres justes : les unes qui se font pour repousser un ennemi qui attaque ; les autres, pour secourir un allié qui est attaqué¹.

Il n'y auroit point de justice de faire la guerre pour des querelles particulières du Prince, à moins que le cas ne fût si grave qu'il méritât la mort du prince ou du peuple qui l'a commis. Ainsi un prince ne peut faire la guerre parce qu'on lui a refusé un honneur qui lui est dû, ou parce qu'on aura eu quelque procédé peu convenable à l'égard de ses ambassadeurs, et autres choses pareilles ; non plus qu'un particulier ne peut tuer celui qui lui refuse la préséance. La raison en est que, comme la déclaration de guerre doit être un acte de justice, dans laquelle il faut toujours que la peine soit proportionnée à la faute, il faut voir si celui à qui on déclare la guerre mérite la mort : car faire la guerre à quelqu'un, c'est vouloir le punir de mort.

Dans le droit public, l'acte de justice le plus sévère, c'est la guerre ; puisqu'elle peut avoir l'effet de détruire la Société.

Les représailles sont du second degré. C'est une loi que les tribunaux n'ont pu empêcher d'observer, de mesurer la peine par le crime.

Un troisième acte de justice est de priver un prince des avantages qu'il peut tirer de nous, proportionnant toujours la peine à l'offense.

Le quatrième acte de justice, qui doit être le plus fréquent, est la renonciation à l'alliance du peuple dont on a à se plaindre. Cette peine répond à celle du bannissement, que les tribunaux ont établie pour retrancher les coupables de la Société. Ainsi un prince à l'alliance duquel nous renonçons est retranché de notre Société et n'est plus un des membres qui la composent.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un prince que de renoncer à son alliance, ni lui faire de plus grand honneur que de la contracter. Il n'y a rien parmi les hommes qui leur soit plus glorieux et même plus utile que d'en voir d'autres toujours attentifs à leur conservation.

Mais, pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle soit juste : ainsi une alliance faite entre deux nations pour en opprimer une troisième n'est pas légitime, et on peut la violer sans crime.

Il n'est pas même de l'honneur et de la dignité du Prince de s'allier avec un tyran. On dit qu'un monarque d'Egypte fit avertir le roi de Samos de sa cruauté et de sa tyrannie, et le somma de s'en corriger. Comme il ne le fit pas, il lui envoya dire qu'il renonçoit à son amitié et à son alliance.

La conquête ne donne point un droit par elle-même : lorsque le Peuple subsiste, elle est un gage de la paix et de la réparation du tort ; et, si le Peuple est détruit ou dispersé, elle est le monument d'une tyrannie¹.

Les traités de paix sont si sacrés parmi les hommes

qu'il semble qu'ils soient la voix de la nature, qui réclame ses droits. Ils sont tous légitimes lorsque les conditions en sont telles que les deux peuples peuvent se conserver ; sans quoi, celle des deux sociétés qui doit périr, privée de sa défense naturelle par la paix, la peut chercher dans la guerre.

Car la Nature, qui a établi les différens degrés de force et de foiblesse parmi les hommes, a encore souvent égalé la foiblesse à la force par le désespoir¹.

Voilà, cher Rhedi, ce que j'appelle le droit public. Voilà le droit des gens, ou plutôt celui de la raison.

A Paris, le 4 de la lune de Zilhagé, 1716.

LETTRE 96

LE PREMIER EUNUQUE A USBEK, A PARIS.

Il est arrivé beaucoup de femmes jaunes du royaume de Visapour² ; j'en ai acheté une pour ton frere le gouverneur de Mazenderan³, qui m'envoya il y a un mois son commandement sublime et cent tomans.

Je me connois en femmes d'autant mieux qu'elles ne me surprennent pas, et qu'en moi les yeux ne sont point troublés par les mouvemens du cœur.

Je n'ai jamais vû de beauté si réguliere et si parfaite : ses yeux brillans portent la vie sur son visage et relèvent l'éclat d'une couleur qui pourroit effacer tous les charmes de la Circassie.

Le premier eunuque d'un négociant d'Ispahan la marchandoit avec moi ; mais elle se déroboit dédaigneusement à ses regards et sembloit chercher les miens, comme si elle avoit voulu me dire qu'un vil marchand n'étoit pas digne d'elle, et qu'elle étoit destinée à un plus illustre époux.

Je te l'avoue, je sens en moi-même une joye secrète quand je pense aux charmes de cette belle personne ; il me semble que je la vois entrer dans le serrail de ton frere ; je me plais à prévoir l'étonnement de toutes ses femmes : la douleur impérieuse des unes ; l'affliction muette, mais plus douloureuse, des autres ; la consolation maligne de celles qui n'espèrent plus rien ; et l'ambition irritée de celles qui espèrent encore.

Je vais, d'un bout du royaume à l'autre, faire changer tout un serrail de face. Que de passions je vais émouvoir ! Que de craintes et de peines je prépare !

Cependant, dans le trouble du dedans, le dehors ne sera pas moins tranquille : les grandes révolutions seront cachées dans le fond du cœur ; les chagrins seront dévorés, et les joyes, contenues ; l'obéissance ne sera pas moins exacte, et la règle moins inflexible ; la douceur, toujours contrainte de paroître, sortira du fond même du désespoir.

Nous remarquons que, plus nous avons de femmes sous nos yeux, moins elles nous donnent d'embarras. Une plus grande nécessité de plaire, moins de facilité de s'unir, plus d'exemples de soumission : tout cela leur forme des chaînes. Les unes sont sans cesse attentives sur les démarches des autres ; il semble que, de concert avec nous, elles travaillent à se rendre plus

dépendantes ; elles font une partie de notre ouvrage et nous ouvrent les yeux quand nous les fermons. Que dis-je ? Elles irritent sans cesse le maître contre leurs rivales, et elles ne voyent pas combien elles se trouvent près de celles qu'on punit.

Mais tout cela, magnifique Seigneur, tout cela n'est rien sans la présence du maître. Que pouvons-nous faire avec ce vain fantôme d'une autorité qui ne se communique jamais tout entière ? Nous ne représentons que foiblement la moitié de toi-même : nous ne pouvons que leur montrer une odieuse sévérité. Toi, tu tempères la crainte par les espérances ; plus absolu quand tu caresses, que tu ne l'es quand tu menaces.

Reviens-donc, magnifique Seigneur, reviens dans ces lieux porter par-tout les marques de ton empire. Viens adoucir des passions désespérées ; viens ôter tout prétexte de faillir ; viens appaiser l'amour qui murmure, et rendre le devoir même aimable ; viens, enfin, soulager tes fidèles eunuques d'un fardeau qui s'apésantit chaque jour.

*Du serrail d'Ispahan,
le 8 de la lune de Zilhagé, 1716.*

LETTRE 97

*USBEC A HASSEIN,
DERVIS DE LA MONTAGNE DE JARON.*

O toi, sage Dervis, dont l'esprit curieux brille de tant de connoissances, écoute ce que je te vais dire.

Il y a ici des philosophes qui, à la vérité, n'ont point atteint jusqu'au faite de la sagesse orientale : ils n'ont point été ravis jusqu'au trône lumineux ; ils n'ont ni entendu les paroles ineffables dont les concerts des Anges retentissent, ni senti les formidables accès d'une fureur divine ; mais, laissés à eux-mêmes, privés des saintes merveilles, ils suivent dans le silence les traces de la raison humaine.

Tu ne sçaurois croire jusqu'où ce guide les a conduits. Ils ont débrouillé le Chaos et ont expliqué, par une mécanique simple, l'ordre de l'architecture divine. L'auteur de la nature a donné du mouvement à la matière : il n'en a pas fallu davantage pour produire cette prodigieuse variété d'effets que nous voyons dans l'Univers.

Que les législateurs ordinaires nous proposent des loix pour régler les sociétés des hommes ; des loix aussi sujettes au changement que l'esprit de ceux qui les proposent, et des peuples qui les observent ! Ceux-ci ne nous parlent que des loix générales, immuables, éternelles, qui s'observent sans aucune exception avec un ordre, une régularité et une promptitude infinie, dans l'immensité des espaces.

Et que crois-tu, Homme divin, que soient ces loix ? Tu t'imagines peut-être qu'entrant dans le conseil de l'Eternel tu vas être étonné par la sublimité des mystères ; tu renonces par avance à comprendre, tu ne te proposes que d'admirer.

Mais tu changeras bientôt de pensée : elles n'éblouissent point par un faux respect ; leur simplicité les a fait long-tems méconnoître, et ce n'est qu'après bien des

réflexions qu'on en a vu toute la fécondité et toute l'étendue.

La première est que tout corps tend à décrire une ligne droite, à moins qu'il ne rencontre quelque obstacle qui l'en détourne ; et la seconde, qui n'en est qu'une suite, c'est que tout corps qui tourne autour d'un centre tend à s'en éloigner, parce que, plus il en est loin, plus la ligne qu'il décrit approche de la ligne droite.

Voilà, sublime Dervis, la clef de la nature ; voilà des principes féconds, dont on tire des conséquences à perte de vue¹.

La connoissance de cinq ou six vérités à rendu leur philosophie pleine de miracles et leur a fait faire presque autant de prodiges et de merveilles que tout ce qu'on nous raconte de nos saints prophètes.

Car, enfin, je suis persuadé qu'il n'y a aucun de nos docteurs qui n'eût été embarrassé si on lui eût dit de peser dans une balance tout l'air qui est autour de la Terre, ou de mesurer toute l'eau qui tombe chaque année sur sa surface, et qui n'eût pensé plus de quatre fois avant de dire combien de lieues le son fait dans une heure, et quel tems un rayon de lumière employe à venir du Soleil à nous ; combien de toises il y a d'ici à Saturne ; quelle est la courbe selon laquelle un vaisseau doit être taillé pour être le meilleur voilier qu'il soit possible.

Peut-être que, si quelque homme divin avoit orné les ouvrages de ces philosophes de paroles hautes et sublimes ; s'il y avoit mêlé des figures hardies et des allégories mystérieuses : il auroit fait un bel ouvrage, qui n'auroit cédé qu'au saint Alcoran.

Cependant, s'il faut te dire ce que je pense, je ne m'accommode guères du style figuré. Il y a dans notre Alcoran un grand nombre de petites choses qui me paroissent toujours telles, quoiqu'elles soient relevées par la force et la vie de l'expression. Il semble d'abord que les livres inspirés ne sont que les idées divines rendues en langage humain. Au contraire, dans notre Alcoran, on trouve souvent le langage de Dieu et les idées des hommes, comme si, par un admirable caprice, Dieu y avoit dicté les paroles, et que l'homme eût fourni les pensées.

Tu diras peut-être que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus saint parmi nous ; tu croiras que c'est le fruit de l'indépendance où l'on vit dans ce pays. Non, graces au Ciel, l'esprit n'a pas corrompu le cœur, et, tandis que je vivrai, Hali sera mon prophète.

De Paris, le 10 de la lune de Chahban, 1716.

LETTRE 98

USBK A IBBEN, A SMIRNE.

Il n'y a point de pays au Monde où la fortune soit si inconstante que dans celui-ci. Il arrive tous les dix ans des révolutions qui précipitent le riche dans la misere et enlèvent le pauvre, avec des ailes rapides, au comble des richesses. Celui-ci est étonné de sa pauvreté ; celui-là l'est de son abondance. Le nouveau riche admire la sagesse de la Providence ; le pauvre, l'aveugle fatalité du Destin.

Ceux qui lèvent les tributs nagent au milieu des trésors : parmi eux, il y a peu de Tantales. Ils commencent pourtant ce métier par la dernière misère ; ils sont méprisés comme de la boue pendant qu'ils sont pauvres ; quand ils sont riches, on les estime assez : aussi ne négligent-ils rien pour acquérir de l'estime.

Ils sont à présent dans une situation bien terrible. On vient d'établir une chambre qu'on appelle *de Justice* parce qu'elle va leur ravir tout leur bien¹. Ils ne peuvent ni détourner ni cacher leurs effets : car on les oblige de les déclarer au juste, sous peine de vie. Ainsi on les fait passer par un défilé bien étroit : je veux dire entre la vie et leur argent. Pour comble de fortune², il y a un ministre, connu par son esprit, qui les honore de ses plaisanteries et badine sur toutes les délibérations du Conseil³. On ne trouve pas tous les jours des ministres disposés à faire rire le Peuple, et l'on doit sçavoir bon gré à celui-ci de l'avoir entrepris.

Le corps des laquais est plus respectable en France qu'ailleurs ; c'est un séminaire de grands seigneurs : il remplit le vuide des autres états⁴. Ceux qui le composent prennent la place des grands malheureux, des magistrats ruinés, des gentilshommes tués dans les fureurs de la guerre ; et, quand ils ne peuvent pas suppléer par eux-mêmes, ils relèvent toutes les grandes maisons par le moyen de leurs filles, qui sont comme une espèce de fumier qui engraisse les terres montagneuses et arides.

Je trouve, Ibben, la Providence admirable dans la manière dont elle a distribué les richesses : si elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bien, on ne les auroit pas assez distinguées de la vertu, et on n'en auroit plus

senti tout le néant. Mais, quand on examine qui sont les gens qui en sont les plus chargés, à force de mépriser les riches, on vient enfin à mépriser les richesses.

A Paris, le 26 de la lune de Maharram, 1717.

LETTRE 99

USBK A RHEDI, A VENISE.

Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnans¹. Ils ont oublié comment ils étoient habillés cet été ; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver. Mais, sur-tout, on ne sçauroit croire combien il en coute à un mari pour mettre sa femme à la mode.

Que me serviroit de te faire une description exacte de leur habillement et de leurs parures ? Une mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers, et, avant que tu n'eusses reçu ma lettre, tout seroit changé.

Une femme qui quitte Paris pour aller passer six mois à la campagne en revient aussi antique que si elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoît le portrait de sa mere, tant l'habit avec lequel elle est peinte lui paroît étranger ; il s' imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois, les coëffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout à coup. Il a

été un tems que leur hauteur immense mettoit le visage d'une femme au milieu d'elle-même. Dans un autre, c'étoit les pieds qui occupoient cette place : les talons faisoient un piedestal qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire ? Les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser et d'élargir les portes, selon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement, et les règles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches, et elles disparaissent toutes le lendemain. Autrefois, les femmes avoient de la taille et des dents ; aujourd'hui, il n'en est pas question. Dans cette changeante nation, quoi qu'en disent les mauvais plaisans, les filles se trouvent autrement faites que leurs meres.

Il en est des manieres et de la façon de vivre comme des modes : les Français changent de mœurs selon l'âge de leur roi. Le Monarque pourroit même parvenir à rendre la Nation grave, s'il l'avoit entrepris. Le Prince imprime le caractère de son esprit à la Cour ; la Cour, à la Ville ; la Ville, aux provinces. L'ame du Souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres.

A Paris, le 8 de la lune de Saphar, 1717.

LETTRE 100

RICA AU MÊME.

Je te parlois l'autre jour de l'inconstance prodigieuse des Français sur leurs modes. Cependant il est incon-

cevable à quel point ils en sont entêtés : ils y rappellent tout ; c'est la règle avec laquelle ils jugent de tout ce qui se fait chez les autres nations : ce qui est étranger leur paroît toujours ridicule. Je t'avoue que je ne saurois guères ajuster cette fureur pour leurs coutumes avec l'inconstance avec laquelle ils en changent tous les jours.

Quand je te dis qu'ils méprisent tout ce qui est étranger, je ne parle que des bagatelles : car, sur les choses importantes, ils semblent s'être méfiés d'eux-mêmes jusqu'à se dégrader. Ils avouent de bon cœur que les autres peuples sont plus sages, pourvu qu'on convienne qu'ils sont mieux vêtus. Ils veulent bien s'assujettir aux loix d'une nation rivale, pourvu que les perruquiers français décident en législateurs sur la forme des perruques étrangères. Rien ne leur paroît si beau que de voir le goût de leurs cuisiniers regner du septentrion au midi, et les ordonnances de leurs coëf-feuses portées dans toutes les toilettes de l'Europe¹.

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le bon sens leur vienne d'ailleurs, et qu'ils aient pris de leurs voisins tout ce qui concerne le gouvernement politique et civil ?

Qui peut penser qu'un royaume, le plus ancien et le plus puissant de l'Europe, soit gouverné, depuis plus de dix siècles, par des loix qui ne sont pas faites pour lui ? Si les Français avoient été conquis, ceci ne seroit pas difficile à comprendre ; mais ils sont les conquérans.

Ils ont abandonné les loix anciennes, faites par leurs premiers rois dans les assemblées générales de la Nation² ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que les loix

romaines, qu'ils ont prises à la place, étoient en partie faites et en partie rédigées par des empereurs contemporains de leurs législateurs.

Et, afin que l'acquisition fût entière, et que tout le bon sens leur vînt d'ailleurs, ils ont adopté toutes les constitutions des Papes et en ont fait une nouvelle partie de leur droit : nouveau genre de servitude.

Il est vrai, que dans les derniers tems, on a rédigé par écrit quelques statuts des villes et des provinces ; mais ils sont presque tous pris du droit romain.

Cette abondance de loix adoptées et, pour ainsi dire, naturalisées est si grande qu'elle accable également la justice et les juges. Mais ces volumes de loix ne sont rien en comparaison de cette armée effroyable de glossateurs, de commentateurs, de compilateurs : gens aussi foibles par le peu de justesse de leur esprit, qu'ils sont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'est pas tout. Ces loix étrangères ont introduit des formalités dont l'excès est la honte¹ de la raison humaine. Il seroit assez difficile de décider si la forme s'est rendue plus pernicieuse lorsqu'elle est entrée dans la jurisprudence, ou lorsqu'elle s'est logée dans la médecine ; si elle a fait plus de ravages sous la robe d'un jurisconsulte que sous le large chapeau d'un médecin ; et si, dans l'une, elle a plus ruiné de gens qu'elle n'en a tué dans l'autre.

A Paris, le 12 de la lune de Saphar, 1717.

LETTRE IOI

RICA A ***.

On parle toujours ici de la Constitution. J'entrai l'autre jour dans une maison où je vis d'abord un gros homme avec une teint vermeil, qui disoit d'une voix forte : « J'ai donné mon mandement ; je n'irai point répondre à tout ce que vous dites ; mais lisez-le, ce mandement, et vous verrez que j'y ai résolu tous vos doutes. J'ai bien sué pour le faire, dit-il en portant la main sur le front : j'ai eu besoin de toute ma doctrine, et il m'a fallu lire bien des auteurs latins. — Je le crois, dit un homme qui se trouva-là : car c'est un bel ouvrage, et je défierois bien ce Jésuite qui vient si souvent vous voir d'en faire un meilleur. — Lisez-le donc, reprit-il, et vous serez plus instruit sur ces matieres dans un quart-d'heure que si je vous en avois parlé toute la journée. » Voilà comme il évitoit d'entrer en conversation et de commettre sa suffisance. Mais, comme il se vit pressé, il fut obligé de sortir de ses retranchemens, et il commença à dire théologiquement force sottises soutenu d'un dervis qui les lui rendoit très respectueusement. Quand deux hommes qui étoient-là lui nioient quelque principe, il disoit d'abord : « Cela est certain : nous l'avons jugé ainsi, et nous sommes des juges infailibles. — Et comment, lui dis-je alors, êtes-vous des juges infailibles ? — Ne voyez-vous pas, reprit-il, que le Saint-Esprit nous éclaire ? — Cela est heureux, lui répondis-je : car, de la maniere dont vous avez

parlé aujourd'hui, je reconnois que vous avez grand besoin d'être éclairé. »

A Paris, le 18 de la lune de Rebiab 1, 1717.

LETTRE 102

USBEC A IB BEN, A SMIRNE.

Les plus puissans états de l'Europe sont ceux de l'Empereur, des rois de France, d'Espagne et d'Angleterre. L'Italie et une grande partie de l'Allemagne sont partagées en un nombre infini de petits états, dont les princes sont, à proprement parler, les martyrs de la souveraineté. Nos glorieux sultans ont plus de femmes que quelques-uns de ces princes n'ont de sujets. Ceux d'Italie, qui ne sont pas si unis, sont plus à plaindre : leurs états sont ouverts comme des caravanserais, où ils sont obligés de loger les premiers qui viennent ; il faut donc qu'ils s'attachent aux grands princes et leur fassent part de leur frayeur plutôt que de leur amitié.

La plupart des gouvernemens d'Europe sont monarchiques, ou plutôt sont ainsi appelés : car je ne sçais pas s'il y en a jamais eu véritablement de tels ; au moins est-il difficile qu'ils aient subsisté long-tems dans leur pureté¹. C'est un état violent, qui dégénère toujours en despotisme ou en république : la puissance ne peut jamais être également partagée entre le Peuple et le Prince ; l'équilibre est trop difficile à garder. Il faut que le pouvoir diminue d'un côté, pendant qu'il aug-

mente de l'autre ; mais l'avantage est ordinairement du côté du Prince, qui est à la tête des armées.

Aussi le pouvoir des rois d'Europe est-il bien grand, et on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent. Mais ils ne l'exercent point avec tant d'étendue que nos sultans : premierement, parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs et la religion des peuples ; secondement, parce qu'il n'est pas de leur intérêt de le porter si loin¹.

Rien ne rapproche plus nos princes de la condition de leurs sujets que cet immense pouvoir qu'ils exercent sur eux ; rien ne les soumet plus aux revers et aux caprices de la fortune.

L'usage où ils sont de faire mourir tous ceux qui leur déplaisent, au moindre signe qu'ils font, renverse la proportion qui doit être entre les fautes et les peines, qui est comme l'ame des États et l'harmonie des Empires ; et cette proportion, scupuleusement gardée par les princes chrétiens, leur donne un avantage infini sur nos sultans.

Un Persan qui, par imprudence ou par malheur, s'est attiré la disgrâce du Prince est sûr de mourir² : la moindre faute ou le moindre caprice le met dans cette nécessité. Mais, s'il avoit attenté à la vie de son souverain, s'il avoit voulu livrer ses places aux ennemis, il en seroit quitte aussi pour perdre la vie. Il ne court donc pas plus de risque dans ce dernier cas que dans le premier.

Aussi, dans la moindre disgrâce, voyant la mort certaine, et ne voyant rien de pis, il se porte naturellement à troubler l'État et à conspirer contre le Souverain : seule ressource qui lui reste.

Il n'en est pas de même des grands d'Europe, à qui

la disgrâce n'ôte rien que la bienveillance et la faveur. Ils se retirent de la Cour et ne songent qu'à jouir d'une vie tranquille et des avantages de leur naissance. Comme on ne les fait guères périr que pour le crime de lèze-majesté, ils craignent d'y tomber, par la considération de ce qu'ils ont à perdre et du peu qu'ils ont à gagner : ce qui fait qu'on voit peu de révoltes et peu de princes qui périssent d'une mort violente.

Si, dans cette autorité illimitée qu'ont nos princes, ils n'apportoient pas tant de précaution pour mettre leur vie en sûreté, ils ne vivroient pas un jour ; et, s'ils n'avoient à leur solde un nombre innombrable de troupes pour tyranniser le reste de leurs sujets, leur empire ne subsisteroit pas un mois.

Il n'y a que quatre ou cinq siècles qu'un roi de France prit des gardes, contre l'usage de ce tems-là, pour se garantir des assassins qu'un petit prince d'Asie avoit envoyés pour le faire périr¹ : jusques-là, les rois avoient vécu tranquilles au milieu de leurs sujets, comme des peres au milieu de leurs enfans.

Bien loin que les rois de France puissent, de leur propre mouvement, ôter la vie à un de leurs sujets, comme nos sultans, ils portent, au contraire, toujours avec eux la grace de tous les criminels. Il suffit qu'un homme ait été assez heureux pour voir l'auguste visage de son prince, pour qu'il cesse d'être indigne de vivre. Ces monarques sont comme le Soleil, qui porte partout la chaleur et la vie.

A Paris, le 8 de la lune de Rebiab 2, 1717.

LETTRE 103

USBEEK AU MÊME.

Pour suivre l'idée de ma dernière lettre, voici à peu près ce que me disoit, l'autre jour, un Européen assez sensé :

« Le plus mauvais parti que les princes d'Asie aient pu prendre, c'est de se cacher comme ils font. Ils veulent se rendre plus respectables ; mais ils font respecter la Royauté, et non pas le Roi, et attachent l'esprit des sujets à un certain trône, et non pas à une certaine personne.

« Cette puissance invisible qui gouverne est toujours la même pour le Peuple. Quoique dix rois, qu'il ne connoît que de nom, se soient égorgés l'un après l'autre, il ne sent aucune différence ; c'est comme s'il avoit été gouverné successivement par des esprits.

« Si le détestable parricide de notre grand roi Henri IV avoit porté ce coup sur un Roi des Indes, maître du sceau royal et d'un trésor immense, qui auroit semblé amassé pour lui, il auroit pris tranquillement les rênes de l'Empire, sans qu'un seul homme eût pensé à réclamer son roi, sa famille et ses enfans.

« On s'étonne de ce qu'il n'y a presque jamais de changement dans le gouvernement des princes d'Orient. D'où vient cela, si ce n'est qu'il est tyrannique et affreux ?

« Les changemens ne peuvent être faits que par le Prince ou par le Peuple. Mais, là, les princes n'ont garde d'en faire, parce que, dans un si haut degré de puissance, ils ont tout ce qu'ils peuvent avoir ; s'ils changeoient quelque chose, ce ne pourroit être qu'à leur préjudice.

« Quant aux sujets, si quelqu'un d'eux forme quelque résolution, il ne sçauroit l'exécuter sur l'État : il faudroit qu'il contre-balançât tout à coup une puissance redoutable et toujours unique ; le tems lui manque, comme les moyens ; mais il n'a qu'à aller à la source de ce pouvoir, et il ne lui faut qu'un bras et qu'un instant.

« Le meurtrier monte sur le trône, pendant que le Monarque en descend, tombe et va expirer à ses pieds.

« Un mécontent, en Europe, songe à entretenir quelque intelligence secrète, à se jeter chez les ennemis, à se saisir de quelque place, à exciter quelques vains murmures parmi les sujets. Un mécontent, en Asie, va droit au Prince, étonne, frappe, renverse ; il en efface jusqu'à l'idée : dans un instant, l'esclave et le maître ; dans un instant, usurpateur et légitime.

« Malheureux le roi qui n'a qu'une tête ! Il semble ne réunir sur elle toute sa puissance que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera tout entiere¹. »

A Paris, le 17 de la lune de Rebiab 2, 1717.

LETTRE 104

USBEC AU MÊME.

Tous les peuples d'Europe ne sont pas également soumis à leurs princes : par exemple, l'humeur impatiente des Anglois ne laisse guères à leur roi le tems d'apésantir son autorité ; la soumission et l'obéissance sont les vertus dont ils se piquent le moins. Ils disent là-dessus des choses bien extraordinaires. Selon eux, il n'y a qu'un lien qui puisse attacher les hommes, qui est celui de la gratitude : un mari, une femme, un pere et un fils ne sont liés entr'eux que par l'amour qu'ils se portent, ou par les bienfaits qu'ils se procurent, et ces motifs divers de reconnoissance sont l'origine de tous les royaumes et de toutes les sociétés.

Mais, si un prince, bien loin de faire vivre ses sujets heureux, veut les accabler et les détruire, le fondement de l'obéissance cesse : rien ne les lie, rien ne les attache à lui ; et ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils soutiennent que tout pouvoir sans bornes ne sçauroit être légitime, parce qu'il n'a jamais pu avoir d'origine légitime. Car nous ne pouvons pas, disent-ils, donner à un autre plus de pouvoir sur nous que nous n'en avons nous-mêmes. Or nous n'avons pas sur nous-mêmes un pouvoir sans bornes : par exemple, nous ne pouvons pas nous ôter la vie. Personne n'a donc, concluent-ils, sur la Terre un tel pouvoir¹.

Le crime de lèze-majesté n'est autre chose, selon eux, que le crime que le plus foible commet contre le

plus fort en lui désobéissant, de quelque maniere qu'il lui désobéisse. Aussi le peuple d'Angleterre, qui se trouva le plus fort contre un de leurs rois, déclara-t-il que c'étoit un crime de lèze-majesté à un prince de faire la guerre à ses sujets. Ils ont donc grande raison quand ils disent que le précepte de leur Alcoran qui ordonne de se soumettre aux Puissances n'est pas bien difficile à suivre, puisqu'il leur est impossible de ne le pas observer ; d'autant que ce n'est pas au plus vertueux qu'on les oblige de se soumettre, mais à celui qui est le plus fort.

Les Anglois disent qu'un de leurs rois, ayant vaincu et fait prisonnier un prince qui lui disputoit la couronne, voulut lui reprocher son infidélité et sa perfidie : « Il n'y a qu'un moment, dit le prince infortuné, qu'il vient d'être décidé lequel de nous deux est le traître. »

Un usurpateur déclare rebelles tous ceux qui n'ont point opprimé la Patrie comme lui, et, croyant qu'il n'y a pas de loix là où il ne voit point de juges, il fait révéler comme des arrêts du Ciel les caprices du hazard et de la fortune.

A Paris, le 20 de la lune de Rebiab 2, 1717.

LETTRE 105

RHEDI A USBEK, A PARIS.

Tu m'as beaucoup parlé, dans une de tes lettres, des sciences et des arts cultivés en Occident. Tu me vas

regarder comme un barbare ; mais je ne sçais si l'utilité que l'on en retire dédommage les hommes du mauvais usage que l'on en fait tous les jours.

J'ai ouï dire que la seule invention des bombes avoit ôté la liberté à tous les peuples de l'Europe. Les princes, ne pouvant plus confier la garde des places aux bourgeois, qui, à la première bombe, se seroient rendus, ont eu un prétexte pour entretenir de gros corps de troupes réglées, avec lesquelles ils ont, dans la suite, opprimé leurs sujets.

Tu sçais que, depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de place imprenable ; c'est-à-dire, Usbek, qu'il n'y a plus d'asyle sur la Terre contre l'injustice et la violence.

Je tremble toujours qu'on ne parvienne à la fin à découvrir quelque secret qui fournisse une voye plus abrégée pour faire périr les hommes, détruire les peuples et les nations entières.

Tu as lu les historiens ; fais-y bien attention : presque toutes les monarchies n'ont été fondées que sur l'ignorance des arts et n'ont été détruites que parce qu'on les a trop cultivés. L'ancien empire de Perse peut nous en fournir un exemple domestique.

Il n'y a pas long-tems que je suis en Europe ; mais j'ai ouï parler à des gens sensés des ravages de la chymie : il semble que ce soit un quatrième fléau qui ruine les hommes et les détruit en détail, mais continuellement ; tandis que la guerre, la peste, la famine, les détruisent en gros, mais par intervalles.

Que nous a servi l'invention de la boussole et la découverte de tant de peuples, qu'à nous communiquer

leurs maladies, plutôt que leurs richesses ? L'or et l'argent avoient été établis, par une convention générale, pour être le prix de toutes les marchandises et un gage de leur valeur, par la raison que ces métaux étoient rares et inutiles à tout autre usage. Qu'importoit-il donc qu'ils devinssent plus communs, et que, pour marquer la valeur d'une denrée, nous eussions deux ou trois signes au lieu d'un ? Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais, d'un autre côté, cette invention a été bien pernicieuse aux pays qui ont été découverts. Les nations entières ont été détruites, et les hommes qui ont échappé à la mort ont été réduits à une servitude si rude que le récit en fait frémir les Musulmans.

Heureuse l'ignorance des enfans de Mahomet ! Aimable simplicité, si chérie de notre saint prophète, vous me rappelez toujours la naïveté des anciens tems et la tranquillité qui régnoit dans le cœur de nos premiers peres !

De Venise, le 2 de la lune de Rhamazan, 1717.

LETTRE 106

USBEC A RHEDI, A VENISE.

Ou tu ne penses pas ce que tu dis, ou bien tu fais mieux que tu ne penses. Tu as quitté ta patrie pour t'instruire, et tu méprises toute instruction. Tu viens pour te former dans un pays où l'on cultive les beaux

arts, et tu les regardes comme pernicious. Te le dirai-je, Rhedi ? Je suis plus d'accord avec toi que tu ne l'es avec toi-même.

As-tu bien réfléchi à l'état barbare et malheureux où nous entraîneroit la perte des arts ? Il n'est pas nécessaire de se l'imaginer : on peut le voir. Il y a encore des peuples sur la Terre chez lesquels un singe passablement instruit pourroit vivre avec honneur : il s'y trouveroit à peu près à la portée des autres habitans ; on ne lui trouveroit point l'esprit singulier, ni le caractère bizarre ; il passeroit tout comme un autre et seroit même distingué par sa gentillesse.

Tu dis que les fondateurs des empires ont presque tous ignoré les arts. Je ne te nie pas que des peuples barbares n'aient pu, comme des torrens impétueux, se répandre sur la Terre et couvrir de leurs armées féroces les royaumes les mieux policés. Mais, prends-y garde, ils ont appris les arts ou les ont fait exercer aux peuples vaincus ; sans cela, leur puissance auroit passé comme le bruit du tonnerre et des tempêtes.

Tu crains, dis-tu, que l'on n'invente quelque maniere de destruction plus cruelle que celle qui est en usage. Non. Si une si fatale invention venoit à se découvrir elle seroit bientôt prohibée par le droit des gens, et le consentement unanime des nations enseveliendroit cette découverte. Il n'est point de l'intérêt des princes de faire des conquêtes par de pareilles voyes : ils doivent chercher des sujets, et non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre et des bombes ; tu trouves étrange qu'il n'y ait plus de place imprenable : c'est-à-dire que tu trouves étrange que les

guerres soient aujourd'hui terminées plus tôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tu dois avoir remarqué, en lisant les histoires, que, depuis l'invention de la poudre, les batailles sont beaucoup moins sanglantes qu'elles ne l'étoient, parce qu'il n'y a presque plus de mêlée.

Et quand il se seroit trouvé quelque cas particulier où un art auroit été préjudiciable, doit-on pour cela le rejeter ? Penses-tu, Rhedi, que la religion que notre saint prophète a apportée du Ciel soit pernicieuse parce qu'elle servira quelque jour à confondre les perfides Chrétiens ?

Tu crois que les arts amolissent les peuples et, par-là, sont cause de la chute des empires ? Tu parles de la ruine de celui des anciens Perses, qui fut l'effet de leur molesse. Mais il s'en faut bien que cet exemple décide, puisque les Grecs, qui les vainquirent tant de fois et les subjuguèrent, cultivoient les arts avec infiniment plus de soin qu'eux.

Quand on dit que les arts rendent les hommes efféminés, on ne parle pas du moins des gens qui s'y appliquent, puisqu'ils ne sont jamais dans l'oisiveté, qui, de tous les vices, est celui qui amolit le plus le courage.

Il n'est donc question que de ceux qui en jouissent. Mais, comme, dans un pays policé, ceux qui jouissent des commodités d'un art sont obligés d'en cultiver un autre, à moins de se voir réduits à une pauvreté honteuse, il suit que l'oisiveté et la molesse sont incompatibles avec les arts.

Paris est peut-être la ville du Monde la plus sen-

suelle, et où l'on raffine le plus sur les plaisirs ; mais c'est peut-être celle où l'on mène une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieusement, il faut que cent autres travaillent sans relâche. Une femme s'est mise dans la tête qu'elle devoit paroître à une assemblée avec une certaine parure ; il faut que, dès ce moment, cinquante artisans ne dorment plus et n'aient plus le loisir de boire et de manger : elle commande, et elle est obéie plus promptement que ne seroit notre monarque, parce que l'intérêt est le plus grand monarque de la Terre.

Cette ardeur pour le travail, cette passion de s'enrichir, passe de condition en condition, depuis les artisans jusques aux grands. Personne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au-dessous de lui. Vous voyez à Paris un homme qui a de quoi vivre jusqu'au Jour du Jugement, qui travaille sans cesse et court risque d'accourcir ses jours, pour amasser, dit-il, de quoi vivre.

Le même esprit gagne la Nation : on n'y voit que travail et qu'industrie. Où est donc ce peuple efféminé dont tu parles tant ?

Je suppose, Rhedi, qu'on ne souffrît dans un royaume que les arts absolument nécessaires à la culture des terres, qui sont pourtant en grand nombre, et qu'on en bannît tous ceux qui ne servent qu'à la volupté ou à la fantaisie ; je le soutiens : cet état seroit un des plus misérables qu'il y eût au Monde.

Quand les habitans auroient assez de courage pour se passer de tant de choses qu'ils doivent à leurs besoins, le Peuple dépériroit tous les jours, et l'État deviendrait

si foible qu'il n'y auroit si petite puissance qui ne pût le conquérir.

Il me seroit aisé d'entrer dans un long détail et de te faire voir que les revenus des particuliers cesseroient presque absolument, et, par conséquent, ceux du Prince. Il n'y auroit presque plus de relation de facultés entre les citoyens ; on verroit finir cette circulation de richesses et cette progression de revenus qui vient de la dépendance où sont les arts les uns des autres : chaque particulier vivroit de sa terre et n'en retireroit que ce qu'il lui faut précisément¹ pour ne pas mourir de faim. Mais, comme ce n'est pas quelquefois la vingtième partie des revenus d'un état², il faudroit que le nombre des habitans diminuât à proportion, et qu'il n'en restât que la vingtième³ partie.

Fais bien attention jusqu'où vont les revenus de l'industrie. Un fonds ne produit annuellement à son maître que la vingtième partie de sa valeur ; mais, avec une pistole de couleur, un peintre fera un tableau qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des orfèvres, des ouvriers en laine, en soie, et de toutes sortes d'artisans.

De tout ceci, on doit conclure, Rhedi, que, pour qu'un prince soit puissant, il faut que ses sujets vivent dans les délices ; il faut qu'il travaille à leur procurer toutes sortes de superfluités, avec autant d'attention que les nécessités de la vie⁴.

A Paris, le 14 de la lune de Chalval, 1717.

LETTRE 107

RICA A IBBEN, A SMIRNE.

J'ai vu le jeune Monarque. Sa vie est bien précieuse à ses sujets. Elle ne l'est pas moins à toute l'Europe, par les grands troubles que sa mort pourroit produire. Mais les Rois sont comme les Dieux, et, pendant qu'ils vivent, on doit les croire immortels. Sa physionomie est majestueuse, mais charmante ; une belle éducation semble concourir avec un heureux naturel et promet déjà un grand prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractère des rois d'Occident jusques à ce qu'ils ayent passé par les deux grandes épreuves de leur maîtresse et de leur confesseur. On verra bientôt l'un et l'autre travailler à se saisir de l'esprit de celui-ci, et il se livrera pour cela de grands combats : car, sous un jeune prince, ces deux puissances sont toujours rivales ; mais elles se concilient et se réunissent sous un vieux. Sous un jeune prince, le dervis a un rôle bien difficile à soutenir : la force du Roi fait sa foiblesse ; mais l'autre triomphe également de sa foiblesse et de sa force.

Lorsque j'arrivai en France, je trouvai le feu Roi absolument gouverné par les femmes, et, cependant, dans l'âge où il étoit, je crois que c'étoit le monarque de la Terre qui en avoit le moins de besoin. J'entendis un jour une femme qui disoit : « Il faut que l'on fasse quelque chose pour ce jeune colonel : sa valeur m'est

connue ; j'en parlerai au ministre. » Une autre disoit : « Il est surprenant que ce jeune abbé ait été oublié ; il faut qu'il soit évêque : il est homme de naissance, et je pourrois répondre de ses mœurs. » Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles qui tenoient ces discours fussent des favorites du Prince ; elles ne lui avoient peut-être pas parlé deux fois en leur vie : chose pourtant très-facile à faire chez les princes européens. Mais c'est qu'il n'y a personne qui ait quelque emploi à la Cour, dans Paris ou dans les provinces, qui n'ait une femme par les mains de laquelle passent toutes les graces et quelquefois les injustices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres et forment une espèce de république dont les membres toujours actifs se secourent et se servent mutuellement : c'est comme un nouvel État dans l'État ; et celui qui est à la Cour, à Paris, dans les provinces, qui voit agir des ministres, des magistrats, des prélats, s'il ne connoît les femmes qui les gouvernent, est comme un homme qui voit bien une machine qui joue, mais qui n'en connoît point les ressorts.

Crois-tu, Ibben, qu'une femme s'avise d'être la maîtresse d'un ministre pour coucher avec lui ? Quelle idée ! C'est pour lui présenter cinq ou six placets tous les matins, et la bonté de leur naturel paroît dans l'empressement qu'elles ont de faire du bien à une infinité de gens malheureux qui leur procurent cent mille livres de rente.

On se plaint, en Perse, de ce que le royaume est gouverné par deux ou trois femmes. C'est bien pis en France, où les femmes en général gouvernent, et non

seulement prennent en gros, mais même se partagent en détail toute l'autorité.

A Paris, le dernier de la lune de Chalval, 1717.

LETTRE 108

USBK A ***.

Il y a une espèce de livres que nous ne connoissons point en Perse, et qui me paroissent ici fort à la mode : ce sont les journaux. La paresse se sent flattée en les lisant : on est ravi de pouvoir parcourir trente volumes en un quart-d'heure.

Dans la plûpart des livres, l'auteur n'a pas fait les complimens ordinaires que les lecteurs sont aux abois : il les fait entrer à demi morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliser par un *in-douze* ; celui-là, par un *in-quarto* ; un autre, qui a de plus belles inclinations, vise à l'*in-folio*. Il faut donc qu'il étende son sujet à proportion ; ce qu'il fait sans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre lecteur, qui se tue à réduire ce que l'auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne sçais, ***, quel mérite il y a à faire de pareils ouvrages : j'en ferois bien autant si je voulois ruiner ma santé et un libraire.

Le grand tort qu'ont les journalistes, c'est qu'ils ne parlent que des livres nouveaux ; comme si la vérité étoit jamais nouvelle. Il me semble que, jusqu'à

ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens, il n'a aucune raison de leur préférer les nouveaux.

Mais, lorsqu'ils s'imposent la loi de ne parler que des ouvrages encore tout chauds de la forge, ils s'en imposent une autre, qui est d'être très-ennuyeux. Ils n'ont garde de critiquer les livres dont ils font les extraits, quelque raison qu'ils en ayent ; et, en effet, quel est l'homme assez hardi pour vouloir se faire dix ou douze ennemis tous les mois ?

La plupart des auteurs ressemblent aux poètes, qui souffriront une volée de coups de bâton sans se plaindre ; mais qui, peu jaloux de leurs épaules, le sont si fort de leurs ouvrages qu'ils ne sçauroient soutenir la moindre critique. Il faut donc bien se donner de garde de les attaquer par un endroit si sensible, et les journalistes le sçavent bien. Ils font donc tout le contraire. Ils commencent par louer la matiere qui est traitée : premiere fadeur. De là, ils passent aux louanges de l'auteur ; louanges forcées : car ils ont affaire à des gens qui sont encore en haleine, tout prêts à se faire faire raison et à foudroyer à coups de plume un téméraire journaliste.

De Paris, le 5 de la lune de Zilcadé, 1718.

LETTRE 109

*RICA A ***.*

L'Université de Paris est la fille aînée des rois de France, et très-aînée : car elle a plus de neuf cens ans¹ ; aussi rêve-t-elle quelquefois.

On m'a confié qu'elle eut, il y a quelque tems, un grand démêlé avec quelques docteurs à l'occasion de la lettre Q¹, qu'elle vouloit que l'on prononçât comme un K. La dispute s'échauffa si fort que quelques-uns furent dépouillés de leurs biens. Il fallut que le Parlement terminât le différend, et il accorda la permission, par un arrêt solennel, à tous les sujets du roi de France de prononcer cette lettre à leur fantaisie². Il faisoit beau voir les deux corps de l'Europe les plus respectables occupés à décider du sort d'une lettre de l'alphabet.

Il semble, mon cher ^{***}, que les têtes des plus grands hommes s'étrécissent lorsqu'elles sont assemblées, et que, là où il y a plus de sages, il y ait aussi moins de sagesse. Les grands corps s'attachent toujours si fort aux minuties, aux vains usages, que l'essentiel ne va jamais qu'après. J'ai ouï dire qu'un roi d'Aragon³ ayant assemblé les états d'Aragon et de Catalogne, les premières séances s'employèrent à décider en quelle langue les délibérations seroient conçues ; la dispute étoit vive, et les états se seroient rompus mille fois, si l'on n'avoit imaginé un expédient, qui étoit que la demande seroit faite en langage catalan et la réponse en aragonois⁴.

De Paris, le 25 de la lune de Zilhagé, 1718.

LETTRE 110

RICA A ^{***}.

Le rôle d'une jolie femme est beaucoup plus grave que l'on ne pense : il n'y a rien de plus sérieux que ce

qui se passe le matin à sa toilette, au milieu de ses domestiques ; un général d'armée n'emploie pas plus d'attention à placer sa droite ou son corps de réserve, qu'elle en met à poster une mouche, qui peut manquer, mais dont elle espère ou prévoit le succès.

Quelle gêne d'esprit, quelle attention pour concilier sans cesse les intérêts de deux rivaux, pour paroître neutre à tous les deux pendant qu'elle est livrée à l'un et à l'autre, et se rendre médiatrice sur tous les sujets de plainte qu'elle leur donne !

Quelle occupation pour faire succéder et renaître les parties de plaisir et prévenir tous les accidens qui pourroient les rompre !

Avec tout cela, la plus grande peine n'est pas de se divertir ; c'est de le paroître : ennuyez-les tant que vous voudrez, elles vous le pardonneront, pourvû que l'on puisse croire qu'elles se sont réjouies.

Je fus, il y a quelques jours, d'un souper que des femmes firent à la campagne. Dans le chemin, elles disoient sans cesse : « Au moins, il faudra bien nous divertir. »

Nous nous trouvâmes assez mal assortis et, par conséquent, assez sérieux. « Il faut avouer, dit une de ces femmes, que nous nous divertissons bien : il n'y a pas aujourd'hui dans Paris une partie si gaie que la nôtre. » Comme l'ennui me gagnoit, une femme me secoua et me dit : « Eh bien ! ne sommes-nous pas de bonne humeur ? — Oui, lui répondis-je en bâillant ; je crois que je créverai à force de rire. » Cependant la tristesse triomphoit toujours des réflexions, et, quant à moi, je me sentis conduit de bâillemens en bâille-

mens dans un sommeil léthargique, qui finit tous mes plaisirs.

A Paris, le 11 de la lune de Maharram, 1718.

LETTRE III

*USBEC, A ***.¹*

Le règne du feu Roi a été si long que la fin en avoit fait oublier le commencement. C'est aujourd'hui la mode de ne s'occuper que des événemens arrivés dans sa minorité, et on ne lit plus que les mémoires de ces tems-là².

Voici le discours qu'un des généraux de la ville de Paris prononça dans un conseil de guerre, et j'avoue que je n'y comprends pas grand'chose.

« Messieurs, quoique nos troupes ayent été repoussées avec perte, je crois qu'il nous sera facile de réparer cet échec³. J'ai six couplets de chanson tout prêts à mettre au jour, qui, je m'assure, remettront toutes choses dans l'équilibre. J'ai fait choix de quelques voix très-nettes, qui, sortant de la cavité de certaines poitrines très-fortes, émouvront merveilleusement le Peuple. Ils sont sur un air qui a fait, jusqu'à présent un effet tout particulier.

« Si cela ne suffit pas, nous ferons paroître une estampe qui fera voir Mazarin pendu.⁴

« Par bonheur pour nous, il ne parle pas bien français, et il l'écorche tellement qu'il n'est pas possible

« que ses affaires ne déclinent. Nous ne manquons pas
« de faire bien remarquer au Peuple le ton ridicule
« dont il prononce¹. Nous relevâmes, il y a quelques
« jours, une faute de grammaire si grossière qu'on en
« fit des farces par tous les carrefours.

« J'espère qu'avant qu'il soit huit jours le Peuple
« fera du nom de Mazarin un mot générique pour
« exprimer toutes les bêtes de somme et celles qui
« servent à tirer.

« Depuis notre défaite, notre musique l'a si furieu-
« sement vexé sur le péché originel que, pour ne pas
« voir ses partisans réduits à la moitié, il a été obligé
« de renvoyer tous ses pages.

« Ranimez-vous donc ; reprenez courage, et soyez
« sûrs que nous lui ferons repasser les monts à coups
« de sifflets. »

A Paris, le 4 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE 112

RHEDI A USBEK, A PARIS.

Pendant le séjour que je fais en Europe, je lis les historiens anciens et modernes : je compare tous les tems ; j'ai du plaisir à les voir passer, pour ainsi dire, devant moi, et j'arrête sur-tout mon esprit à ces grands changemens qui ont rendu les âges si différens des âges, et la Terre si peu semblable à elle-même.

Tu n'as peut-être pas fait attention à une chose qui

cause tous les jours ma surprise. Comment le Monde est-il si peu peuplé en comparaison de ce qu'il étoit autrefois¹ ? Comment la nature a-t-elle pu perdre cette prodigieuse fécondité des premiers tems ? Seroit-elle déjà dans sa vieillesse, et tomberoit-elle de langueur ?

J'ai resté plus d'un an en Italie, où je n'ai vu que le débris de cette ancienne Italie si fameuse autrefois. Quoique tout le monde habite les villes, elles sont entièrement désertes et dépeuplées : il semble qu'elles ne subsistent encore que pour marquer le lieu où étoient ces cités puissantes dont l'histoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la seule ville de Rome contenoit autrefois plus de peuple qu'un grand royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui. Il y a eu tel citoyen romain qui avoit dix et même vingt mille esclaves, sans compter ceux qui travailloient dans les maisons de campagne ; et, comme on y comptoit quatre ou cinq cens mille citoyens, on ne peut fixer le nombre de ses habitans sans que l'imagination ne se révolte.

Il y avoit autrefois dans la Sicile de puissans royaumes et des peuples nombreux, qui en ont disparu depuis : cette isle n'a plus rien de considérable que ses volcans.

La Grèce est si déserte qu'elle ne contient pas la centième partie de ses anciens habitans.

L'Espagne, autrefois si remplie, ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inhabitées ; et la France n'est rien en comparaison de cette ancienne Gaule dont parle César.

Les pays du Nord sont fort dégarnis, et il s'en faut bien que les peuples y soient, comme autrefois, obligés

de se partager et d'envoyer dehors, comme des essaims, des colonies et des nations entières chercher de nouvelles demeures.

La Pologne et la Turquie en Europe n'ont presque plus de peuples.

On ne sçauroit trouver dans l'Amérique la cinquantième partie des hommes qui y formoient autrefois de si grands empires.

L'Asie n'est guères en meilleur état. Cette Asie Mineure, qui contenoit tant de puissantes monarchies et un nombre si prodigieux de grandes villes, n'en a plus que deux ou trois. Quant à la grande Asie, celle qui est soumise au Turc n'est pas plus peuplée ; et, pour celle qui est sous la domination de nos rois, si on la compare à l'état florissant où elle étoit autrefois, on verra qu'elle n'a qu'une petite partie des habitans qui y étoient sans nombre du tems des Xerxès et des Darius¹.

Quant aux petits États qui sont autour de ces grands empires, ils sont réellement déserts : tels sont les royaumes d'Irimette, de Circassie et de Guriel. Ces princes, avec de vastes états, comptent à peine cinquante mille sujets.

L'Egypte n'a pas moins manqué que les autres pays.

Enfin, je parcours la Terre, et je n'y trouve que des délabremens : je crois la voir sortir des ravages de la peste et de la famine.

L'Afrique a toujours été si inconnue qu'on ne peut en parler si précisément que des autres parties du Monde ; mais, à ne faire attention qu'aux côtes de la Méditerranée, connues de tout tems, on voit qu'elle a

extrêmement déchu de ce qu'elle étoit sous les Carthaginois et les Romains. Aujourd'hui ses princes sont si foibles que ce sont les plus petites puissances du Monde.

Après un calcul aussi exact qu'il peut l'être dans ces sortes de choses, j'ai trouvé qu'il y a à peine sur la Terre la dixième partie des hommes qui y étoient dans les anciens tems. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle se dépeuple tous les jours, et, si cela continue, dans dix siècles, elle ne sera qu'un désert.

Voilà, mon cher Usbek, la plus terrible catastrophe qui soit jamais arrivée dans le Monde ; mais à peine s'en est on apperçu, parce qu'elle est arrivée insensiblement et dans le cours d'un grand nombre de siècles ; ce qui marque un vice intérieur, un venin secret et caché, une maladie de langueur qui afflige la Nature humaine.

A Venise, le 10 de la lune de Rhegeb, 1718.

LETTRE 113

USBK A RHEDI, A VENISE.

Le Monde, mon cher Rhedi, n'est point incorruptible ; les Cieux mêmes ne le sont pas : les astronomes sont des témoins oculaires de leurs changemens, qui sont des effets bien naturels du mouvement universel de la matiere.

La Terre est soumise, comme les autres planètes, aux loix des mouvemens ; elle souffre au-dedans d'elle un combat perpétuel de ses principes : la Mer et le Continent semblent être dans une guerre éternelle ; chaque instant produit de nouvelles combinaisons.

Les hommes, dans une demeure si sujette aux changemens, sont dans un état aussi incertain : cent mille causes peuvent agir, capables de les détruire et, à plus forte raison, d'augmenter ou de diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de ces catastrophes particulières, si communes chez les historiens, qui ont détruit des villes et des royaumes entiers ; il y en a de générales, qui ont mis bien des fois le Genre humain à deux doigts de sa perte.

Les histoires sont pleines de ces pestes universelles qui ont tour à tour désolé l'Univers. Elles parlent d'une, entr'autres, qui fut si violente qu'elle brula jusques à la racine des plantes et se fit sentir dans tout le monde connu, jusques à l'empire du Catay¹ ; un degré de plus de corruption auroit peut-être, dans un seul jour, détruit toute la Nature humaine.

Il n'y a pas deux siècles que la plus honteuse de toutes les maladies se fit sentir en Europe, en Asie et en Afrique ; elle fit, dans très-peu de tems, des effets prodigieux : c'étoit fait des hommes si elle avoit continué ses progrès avec la même furie. Accablés de maux dès leur naissance, incapables de soutenir le poids des charges de la Société, ils auroient péri misérablement.

Qu'auroit-ce été si le venin eût été un peu plus exalté ? Et il le seroit devenu sans doute si l'on n'avoit

été assez heureux pour trouver un remede aussi puissant que celui qu'on a découvert. Peut-être que cette maladie, attaquant les parties de la génération, auroit attaqué la génération même.

Mais pourquoi parler de la destruction qui auroit pu arriver au Genre humain ? N'est-elle pas arrivée, en effet, et le Déluge ne le réduisit-il pas à une seule famille ?

Il y a des philosophes qui distinguent deux créations : celle des choses et celle de l'homme. Ils ne peuvent comprendre¹ que la matiere et les choses créées n'ayent que six mille ans ; que Dieu ait différé pendant toute l'éternité ses ouvrages et n'ait usé que d'hier de sa puissance créatrice. Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pas pû, ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu ? Mais, s'il ne l'a pas pû dans un tems, il ne l'a pas pû dans l'autre. C'est donc parce qu'il ne l'a pas voulu. Mais, comme il n'y a point de succession dans Dieu, si l'on admet qu'il ait voulu quelque chose une fois, il l'a voulue toujours et dès le commencement².

Cependant tous les historiens nous parlent d'un premier pere. Ils nous font voir la Nature humaine naissante. Ces philosophes pensent qu'Adam fut sauvé d'un malheur commun, comme Noé le fut du Déluge, et que ces grands événemens ont été fréquens sur la Terre depuis la création du Monde.

Mais toutes les destructions ne sont pas violentes : nous voyons plusieurs parties de la Terre se lasser de fournir à la substance des hommes. Que sçavons-nous si la Terre entiere n'a pas des causes générales, lentes et imperceptibles, de lassitude³ ?

J'ai été bien aise de te donner ces idées générales avant de répondre plus particulièrement à la lettre sur la diminution des peuples arrivée depuis dix-sept à dix-huit siècles. Je te ferai voir, dans une lettre suivante, qu'indépendamment des causes physiques il y en a de morales qui ont produit cet effet.

A Paris, le 8 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE II4

USBEC AU MÊME.

Tu cherches la raison pourquoi la Terre est moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois, et, si tu y fais bien attention, tu verras que la grande différence vient de celle qui est arrivée dans les mœurs.

Depuis que la religion chrétienne et la mahométane ont partagé le Monde romain, les choses sont bien changées : il s'en faut de beaucoup que ces deux religions soient aussi favorables à la propagation de l'Espèce que celle de ces maîtres de l'Univers.

Dans cette dernière, la polygamie étoit défendue ; et, en cela, elle avoit un très-grand avantage sur la religion mahométane. Le divorce y étoit permis ; ce qui lui en donnoit un autre, non moins considérable, sur la chrétienne.

Je ne trouve rien de si contradictoire que cette pluralité des femmes permises par le saint Alcoran, et l'ordre de les satisfaire donné dans le même livre.

« Voyez vos femmes, dit le Prophète, parce que vous leur êtes nécessaires comme leurs vêtemens, et qu'elles vous sont nécessaires comme vos vêtemens¹ ». Voilà un précepte qui rend la vie d'un véritable Musulman bien laborieuse. Celui qui a les quatre femmes établies par la Loi, ou seulement autant de concubines ou d'esclaves, ne doit-il pas être accablé de tant de vêtemens ?

« Vos femmes sont vos labourages, dit encore le Prophète. Approchez-vous donc de vos labourages, faites du bien pour vos ames, et vous le trouverez un jour². »

Je regarde un bon Musulman comme un athlète destiné à combattre sans relâche ; mais qui, bientôt foible et accablé de ses premières fatigues, languit dans le champ même de la victoire et se trouve, pour ainsi dire, enseveli sous ses propres triomphes.

La Nature agit toujours avec lenteur et, pour ainsi dire, avec épargne : ses opérations ne sont jamais violentes ; jusques dans ses productions, elle veut de la tempérance ; elle ne va jamais qu'avec règle et mesure ; si on la précipite, elle tombe bientôt dans la langueur ; elle emploie toute la force qui lui reste à se conserver, perdant absolument sa vertu productrice et sa puissance générative.

C'est dans cet état de défaillance que nous met toujours ce grand nombre de femmes, plus propres à nous épuiser qu'à nous satisfaire. Il est très-ordinaire parmi nous de voir un homme dans un serrail prodigieux avec un très-petit nombre d'enfans. Ces enfans mêmes sont, la plupart du tems, foibles et mal sains et se sentent de la langueur de leur pere.

Ce n'est pas tout : ces femmes obligées à une conti-

nence forcée ont besoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des eunuques : la Religion, la jalousie et la raison même ne permettent pas d'en laisser approcher d'autres. Ces gardiens doivent être en grand nombre, soit afin de maintenir la tranquillité au-dedans, parmi les guerres que ces femmes se font sans cesse, soit pour empêcher les entreprises du dehors. Ainsi un homme qui a dix femmes ou concubines n'a pas trop d'autant d'eunuques pour les garder¹. Mais quelle perte pour la Société que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naissance ! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'en suivre !

Les filles esclaves qui sont dans le serrail, pour servir avec les eunuques ce grand nombre de femmes, y vieillissent presque toujours dans une affligeante virginité : elles ne peuvent pas se marier pendant qu'elles y restent, et leurs maîtresses, une fois accoutumées à elles, ne s'en défont presque jamais.

Voilà comment un seul homme occupe à ses plaisirs tant de sujets de l'un et de l'autre sexe, les fait mourir pour l'État, et les rend inutiles à la propagation de l'Espèce².

Constantinople et Ispahan sont les capitales des deux plus grands empires du Monde : c'est-là que tout doit aboutir, et que les peuples, attirés de mille manières, se rendent de toutes parts. Cependant elles périssent d'elles-mêmes, et elles seroient bientôt détruites, si les souverains n'y faisoient venir, presque à chaque siècle, des nations entières pour les repeupler. J'épuiserai ce sujet dans une autre lettre.

A Paris, le 13 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE II5

USBK AU MÊME.

Les Romains n'avoient pas moins d'esclaves que nous ; ils en avoient même plus ; mais ils en faisoient un meilleur usage.

Bien loin d'empêcher, par des voyes forcées, la multiplication de ces esclaves, ils la favorisoient au contraire de tout leur pouvoir : ils les associoient le plus qu'ils pouvoient par des espèces de mariages. Par ce moyen, ils remplissoient leurs maisons de domestiques de tous les sexes, de tous les âges, et l'État d'un peuple innombrable.

Ces enfans, qui faisoient à la longue la richesse d'un maître, naissoient sans nombre autour de lui ; il étoit seul chargé de leur nourriture et de leur éducation ; les peres, libres de ce fardeau, suivoient uniquement le penchant de la nature et multiplioient sans craindre une trop nombreuse famille.

Je t'ai dit que, parmi nous, tous les esclaves sont occupés à garder nos femmes et à rien de plus ; qu'ils sont, à l'égard de l'État, dans une perpétuelle léthargie ; de manière qu'il faut restreindre à quelques hommes libres, à quelques chefs de famille, la culture des arts et des terres, lesquels même s'y donnent le moins qu'ils peuvent.

Ils n'en étoit pas de même chez les Romains : la République se servoit avec un avantage infini de ce peuple d'esclaves. Chacun d'eux avoit son pécule,

qu'il possédoit aux conditions que son maître lui imposoit ; avec ce pécule, il travailloit et se tournoit du côté où le portoit son industrie. Celui-ci faisoit valoir la banque, celui-là se donnoit au commerce de la mer ; l'un vendoit des marchandises en détail ; l'autre s'appliquoit à quelque art mécanique ou bien affermoit et faisoit valoir des terres. Mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât de tout son pouvoir à faire profiter ce pécule, qui lui procuroit, en même tems, l'aisance dans la servitude présente et l'espérance d'une liberté future. Cela faisoit un peuple laborieux, animoit les arts et l'industrie.

Ces esclaves, devenus riches par leurs soins et leur travail, se faisoient affranchir et devenoient citoyens. La République se réparoit sans cesse et recevoit dans son sein de nouvelles familles, à mesure que les anciennes se détruisoient.

J'aurai peut-être, dans mes lettres suivantes, occasion de te prouver que plus il y a d'hommes dans un état, plus le commerce y fleurit ; je prouverai aussi facilement que plus le commerce y fleurit, plus le nombre des hommes y augmente : ces deux choses s'entr'aident et se favorisent nécessairement.

Si cela est, combien ce nombre prodigieux d'esclaves, toujours laborieux, devoit-il s'accroître et s'augmenter ! L'industrie et l'abondance les faisoient naître, et eux, de leur côté, faisoient naître l'abondance et l'industrie.

A Paris, le 16 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE II6

USBK AU MÊME.

Nous avons, jusques ici, parlé des pays mahométans et cherché la raison pourquoi ils sont moins peuplés que ceux qui étoient soumis à la domination des Romains. Examinons à présent ce qui a produit cet effet chez les Chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la religion payenne, et il fut défendu aux Chrétiens. Ce changement, qui parut d'abord de si petite conséquence, eut insensiblement des suites terribles, et telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta non seulement toute la douceur du mariage, mais aussi l'on donna atteinte à sa fin : en voulant resserrer ses nœuds, on les relâcha ; et, au lieu d'unir les cœurs, comme on le prétendoit, on les sépara pour jamais.

Dans une action si libre, et où le cœur doit avoir tant de part, on mit la gêne, la nécessité et la fatalité du Destin même. On compta pour rien les dégoûts, les caprices et l'insociabilité des humeurs ; on voulut fixer le cœur, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus variable et de plus inconstant dans la nature ; on attacha sans retour et sans espérance des gens accablés l'un de l'autre et presque toujours mal assortis ; et l'on fit comme ces tyrans qui faisoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel que la faculté du divorce : un mari et une femme étoient portés à soutenir patiemment les peines domestiques, sachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir, et ils gardoient souvent ce pouvoir en main toute leur vie sans en user, par cette seule considération qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en est pas de même des Chrétiens, que leurs peines présentes désespèrent pour l'avenir : ils ne voyent dans les désagrémens du mariage que leur durée et, pour ainsi dire, leur éternité. De-là viennent les dégoûts, les discordes, les mépris, et c'est autant de perdu pour la postérité. A peine a-t-on trois ans de mariage qu'on en néglige l'essentiel ; on passe ensemble trente ans de froideur ; il se forme des séparations intestines aussi fortes et peut-être plus pernicieuses que si elles étoient publiques ; chacun vit et reste de son côté ; et tout cela au préjudice des races futures. Bientôt un homme dégoûté d'une femme éternelle se livrera aux filles de joye : commerce honteux et si contraire à la Société, lequel, sans remplir l'objet du mariage, n'en représente tout au plus que les plaisirs.

Si, de deux personnes ainsi liées, il y en a une qui n'est pas propre au dessein de la Nature et à la propagation de l'Espèce, soit par son tempérament, soit par son âge, elle ensevelit l'autre avec elle et la rend aussi inutile qu'elle l'est elle-même.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'on voit chez les Chrétiens tant de mariages fournir un si petit nombre de citoyens. Le divorce est aboli ; les mariages mal assortis ne se raccommoient plus ; les femmes ne

passent plus, comme chez les Romains, successivement dans les mains de plusieurs maris, qui en tiroient, dans le chemin, le meilleur parti qu'il étoit possible.

J'ose le dire : si, dans une république comme Lacédémone, où les citoyens étoient sans cesse gênés par des loix singulieres et subtiles, et dans laquelle il n'y avoit qu'une famille, qui étoit la République, il avoit été établi que les maris changeassent de femmes tous les ans, il en seroit né un peuple innombrable.

Il est assez difficile de faire bien comprendre la raison qui a porté les Chrétiens à abolir le divorce. Le mariage, chez toutes les nations du Monde, est un contrat susceptible de toutes les conventions, et on n'en a dû bannir que celles qui auroient pû en affoiblir l'objet. Mais les Chrétiens ne le regardent pas dans ce point de vûe ; aussi ont-ils bien de la peine à dire ce que c'est. Ils ne le font pas consister dans le plaisir des sens ; au contraire, comme je te l'ai déjà dit, il semble qu'ils veulent l'en bannir autant qu'ils peuvent ; mais c'est une image, une figure et quelque chose de mystérieux que je ne comprends point.

A Paris, le 19 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE 117

USBK AU MÊME.

La prohibition du divorce n'est pas la seule cause de la dépopulation des pays chrétiens. Le grand nombre

d'eunuques qu'ils ont parmi eux n'en est pas une moins considérable.

Je parle des prêtres et des dervis de l'un et de l'autre sexe, qui se vouent à une continence éternelle : c'est chez les Chrétiens la vertu par excellence ; en quoi je ne les comprends pas, ne sçachant ce que c'est qu'une vertu dont il ne résulte rien¹.

Je trouve que leurs docteurs se contredisent manifestement, quand ils disent que le mariage est saint, et que le célibat, qui lui est opposé, l'est encore davantage² ; sans compter qu'en fait de préceptes et de dogmes fondamentaux le bien est toujours le mieux.

Le nombre de gens faisant profession de célibat est prodigieux. Les peres y condamnoient autrefois les enfans dès le berceau ; aujourd'hui ils s'y vouent eux-mêmes dès l'âge de quatorze ans³ : ce qui revient à peu près à la même chose.

Ce métier de continence a anéanti plus d'hommes que les pestes et les guerres les plus sanglantes n'ont jamais fait. On voit dans chaque maison religieuse une famille éternelle, où il ne naît personne, et qui s'entretient aux dépens de toutes les autres. Ces maisons sont toujours ouvertes comme autant de gouffres où s'ensevelissent les races futures⁴.

Cette politique est bien différente de celle des Romains, qui établissoient des loix pénales contre ceux qui se refusoient aux loix du mariage et vouloient jouir d'une liberté si contraire à l'utilité publique⁵.

Je ne te parle ici que des pays catholiques. Dans la religion protestante, tout le monde est en droit de faire des enfans ; elle ne souffre ni prêtres ni dervis ;

et, si, dans l'établissement de cette religion, qui ramenoit tout aux premiers tems, ses fondateurs n'avoient été accusés sans cesse d'intempérance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la pratique du mariage universelle ils n'en eussent encore adouci le joug et achevé d'ôter toute la barriere qui sépare, en ce point, le Nazaréen et Mahomet.

Mais, quoi qu'il en soit, il est certain que la Religion donne aux Protestans un avantage infini sur les Catholiques.

J'ose le dire : dans l'état présent où est l'Europe, il n'est pas possible que la religion catholique y subsiste cinq cens ans.

Avant l'abaissement de la puissance d'Espagne, les Catholiques étoient beaucoup plus forts que les Protestans. Ces derniers sont peu à peu parvenus à un équilibre. Les Protestans deviendront tous les jours plus riches et plus puissans, et les Catholiques, plus foibles.

Les pays protestans doivent être et sont réellement plus peuplés que les catholiques. D'où il suit, premièrement, que les tributs y sont plus considérables, parce qu'ils augmentent à proportion du nombre de ceux qui les payent ; secondement, que les terres y sont mieux cultivées ; enfin, que le commerce y fleurit davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire, et qu'avec plus de besoins on y a plus de ressources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens suffisans pour la culture des terres, il faut que le commerce périclite et, lorsqu'il n'y a que celui qui est nécessaire pour entretenir le commerce, il

faut que la culture des terres manque ; c'est-à-dire : il faut que tous les deux tombent en même tems, parce que l'on ne s'attache jamais à l'un que ce ne soit aux dépens de l'autre.

Quant aux pays catholiques, non seulement la culture des terres y est abandonnée, mais même l'industrie y est pernicieuse : elle ne consiste qu'à apprendre cinq ou six mots d'une langue morte. Dès qu'un homme a cette provision par-devers lui, il ne doit plus s'embarrasser de sa fortune : il trouve dans le cloître une vie tranquille, qui, dans le monde, lui auroit coûté des sueurs et des peines.

Ce n'est pas tout : les dervis ont en leurs mains presque toutes les richesses de l'État ; c'est une société de gens avares, qui prennent toujours et ne rendent jamais ; ils accumulent sans cesse des revenus pour acquérir des capitaux. Tant de richesses tombent, pour ainsi dire, en paralysie : plus de circulation, plus de commerce, plus d'arts, plus de manufactures¹.

Il n'y a point de prince protestant qui ne lève sur ses peuples beaucoup plus d'impôts que le Pape n'en lève sur ses sujets ; cependant ces derniers sont pauvres, pendant que les autres vivent dans l'opulence. Le commerce ranime tout chez les uns, et le monachisme porte la mort partout chez les autres.

A Paris, le 26 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE 118

USBK AU MÊME.

Nous n'avons plus rien à dire de l'Asie et de l'Europe. Passons à l'Afrique. On ne peut guères parler que de ses côtes, parce qu'on ne connoît pas l'intérieur.

Celles de Barbarie, où la religion mahométane est établie, ne sont plus si peuplées qu'elles étoient du tems des Romains, par les raisons que je t'ai déjà dites. Quant aux côtes de Guinée, elles doivent être furieusement dégarnies depuis deux cens ans que les petits rois ou chefs des villages vendent leurs sujets aux princes de l'Europe pour les porter dans leurs colonies en Amérique.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette Amérique, qui reçoit tous les ans de nouveaux habitans, est elle-même déserte et ne profite point des pertes continues de l'Afrique. Ces esclaves, qu'on transporte dans un autre climat, y périssent à milliers, et les travaux des mines, où l'on occupe sans cesse et les naturels du pays et les étrangers, les exhalaisons malignes qui en sortent, le vif argent, dont il faut faire un continuuel usage, les détruisent sans ressource.

Il n'y a rien de si extravagant que de faire périr un nombre innombrable d'hommes pour tirer du fond de la terre l'or et l'argent : ces métaux d'eux-mêmes absolument inutiles, et qui ne sont des richesses que parce qu'on les a choisis pour en être les signes.

A Paris, le dernier de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE 119

USBK AU MÊME.

La fécondité d'un peuple dépend quelquefois des plus petites circonstances du Monde ; de maniere qu'il ne faut souvent qu'un nouveau tour dans son imagination pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les Juifs, toujours exterminés et toujours renaissans, ont réparé leurs pertes et leurs destructions continues par cette seule espérance qu'ont parmi eux toutes les familles, d'y voir naître un roi puissant qui sera le maître de la Terre.

Les anciens rois de Perse n'avoient tant de milliers de sujets qu'à cause de ce dogme de la religion des Mages, que les actes les plus agréables à Dieu que les hommes pussent faire, c'étoit de faire un enfant, labourer un champ et planter un arbre¹.

Si la Chine a dans son sein un peuple si prodigieux, cela ne vient que d'une certaine maniere de penser : car, comme les enfans regardent leurs peres comme des Dieux ; qu'ils les respectent comme tels dès cette vie ; qu'ils les honorent après leur mort par des sacrifices, dans lesquels ils croient que leurs ames, anéanties dans le Tyen², reprennent une nouvelle vie : chacun est porté à augmenter une famille si soumise dans cette vie et si nécessaire dans l'autre.

D'un autre côté, les pays des Mahométans deviennent tous les jours déserts à cause d'une opinion qui, toute

sainte qu'elle est, ne laisse pas d'avoir des effets très pernicieux lorsqu'elle est enracinée dans les esprits. Nous nous regardons comme des voyageurs qu' ne doivent penser qu'à une autre patrie : les travaux utiles et durables, les soins pour assurer la fortune de nos enfans, les projets qui tendent au-delà d'une vie courte et passagere, nous paroissent quelque chose d'extravagant. Tranquilles pour le présent, sans inquiétude pour l'avenir, nous ne prenons la peine ni de réparer les édifices publics, ni de défricher les terres incultes, ni de cultiver celles qui sont en état de recevoir nos soins : nous vivons dans une insensibilité générale, et nous laissons tout faire à la Providence¹.

C'est un esprit de vanité qui a établi chez les Européens l'injuste droit d'aînesse, si défavorable à la propagation, en ce qu'il porte l'attention d'un pere sur un seul de ses enfans et détourne ses yeux de tous les autres ; en ce qu'il l'oblige, pour rendre solide la fortune d'un seul, de s'opposer à l'établissement de plusieurs ; enfin, en ce qu'il détruit l'égalité des citoyens qui en fait toute l'opulence.

A Paris, le 4 de la lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE 120

USBEEK AU MÊME.

Les pays habités par les Sauvages sont ordinairement peu peuplés, par l'éloignement qu'ils ont presque tous pour le travail et la culture de la terre. Cette malheu-

reuse aversion est si forte que, lorsqu'ils font quelque imprécation contre quelqu'un de leurs ennemis, ils ne lui souhaitent autre chose que d'être réduit à labourer un champ; croyant qu'il n'y a que la chasse et la pêche qui soit un exercice noble et digne d'eux.

Mais, comme il y a souvent des années où la chasse et la pêche rendent très-peu, ils sont désolés par des famines fréquentes; sans compter qu'il n'y a pas de pays si abondant en gibier et en poisson qu'il puisse donner la subsistance à un grand peuple, parce que les animaux fuyent toujours les endroits trop habités.

D'ailleurs, les bourgades de Sauvages, au nombre de deux ou trois cens habitans, détachées les unes des autres, ayant des intérêts aussi séparés que ceux de deux empires, ne peuvent pas se soutenir, parce qu'elles n'ont pas la ressource des grands états, dont toutes les parties se répondent et se secourent mutuellement.

Il y a chez les Sauvages une autre coutume qui n'est pas moins pernicieuse que la première : c'est la cruelle habitude où sont les femmes de se faire avorter, afin que leur grossesse ne les rende pas désagréables à leurs maris¹.

Il y a ici des loix terribles contre ce désordre; elles vont jusques à la fureur. Toute fille qui n'a point été déclarer sa grossesse au Magistrat est punie de mort si son fruit périt²; la pudeur et la honte, les accidens mêmes ne l'excusent pas.

A Paris, le 9 de la lune de Rhamazân, 1718.

LETTRE 121

USBK AU MÊME.

L'effet ordinaire des colonies est d'affoiblir les pays d'où on les tire, sans peupler ceux où on les envoie.

Il faut que les hommes restent où ils sont : il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais ; d'autres qui viennent précisément de ce qu'on en change.

L'air se charge, comme les plantes, des particules de la terre de chaque pays. Il agit tellement sur nous que notre tempérament en est fixé. Lorsque nous sommes transportés dans un autre pays, nous devenons malades. Les liquides étant accoutumés à une certaine consistance, les solides, à une certaine disposition, tous les deux, à un certain degré de mouvement, n'en peuvent plus souffrir d'autres, et ils résistent à un nouveau pli¹.

Quand un pays est désert, c'est un préjugé de quelque vice particulier dans la nature du terrain ou du climat. Ainsi, quand on ôte les hommes d'un ciel heureux pour les envoyer dans un tel pays, on fait précisément le contraire de ce qu'on se propose.

Les Romains sçavoient cela par expérience : ils reléguoient tous les criminels en Sardaigne, et ils y faisoient passer des Juifs. Il falut se consoler de leur perte : chose que le mépris qu'ils avoient pour ces misérables rendoit très-facile.

Le grand Cha-Abas, voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de grosses armées sur les frontières, transporta presque tous les Arméniens hors de leur pays et en envoya plus de vingt mille familles dans la province de Guilan, qui périrent presque toutes en très-peu de tems¹.

Tous les transports de peuples faits à Constantinople n'ont jamais réussi. Ce nombre prodigieux de Negres dont nous avons parlé n'a point rempli l'Amérique.

Depuis la destruction des Juifs sous Adrien, la Palestine est sans habitans.

Il faut donc avouer que les grandes destructions sont presque irréparables, parce qu'un peuple qui manque à un certain point reste dans le même état ; et, si, par hazard, il se rétablit, il faut des siècles pour cela.

Que si, dans un état de défaillance, la moindre des circonstances dont je t'ai parlé vient à concourir, non seulement il ne se répare pas, mais il dépérit tous les jours et tend à son anéantissement.

L'expulsion des Maures d'Espagne se fait encore sentir comme le premier jour : bien loin que ce vuide se remplisse, il devient tous les jours plus grand.

Depuis la dévastation de l'Amérique, les Espagnols qui ont pris la place de ses anciens habitans n'ont pû la repeupler ; au contraire, par une fatalité que je ferois mieux de nommer une justice divine, les destructeurs se détruisent eux-mêmes et se consomment tous les jours.

Les princes ne doivent donc point songer à repeupler de grands pays par des colonies. Je ne dis pas qu'elles ne réussissent quelquefois : il y a des climats

si heureux que l'Espèce s'y multiplie toujours : témoin ces isles¹ qui ont été peuplées par des malades que quelques vaisseaux y avoient abandonnés, et qui y recouvroient aussi-tôt la santé.

Mais, quand ces colonies réussiroient, au lieu d'augmenter la puissance, elles ne feroient que la partager, à moins qu'elles n'eussent très peu d'étendue, comme sont celles que l'on envoie pour occuper quelque place pour le commerce.

Les Carthaginois avoient, comme les Espagnols, découvert l'Amérique ou, au moins, de grandes isles dans lesquelles ils faisoient un commerce prodigieux ; mais, quand ils virent le nombre de leurs habitans diminuer, cette sage république défendit à ses sujets ce commerce et cette navigation.

J'ose le dire : au lieu de faire passer les Espagnols dans les Indes, il faudroit faire repasser les Indiens et les métifs en Espagne ; il faudroit rendre à cette monarchie tous ses peuples dispersés ; et, si la moitié seulement de ces grandes colonies se conservoit, l'Espagne deviendrait la puissance de l'Europe la plus redoutable.

On peut comparer les empires à un arbre dont les branches trop étendues ôtent tout le suc du tronc et ne servent qu'à faire de l'ombrage.

Rien n'est plus propre à corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines que l'exemple des Portugais et des Espagnols.

Ces deux nations, ayant conquis avec une rapidité inconcevable des royaumes immenses, plus étonnées de leurs victoires que les peuples vaincus de leur

défaite, songerent aux moyens de les conserver. Ils prirent, chacun, pour cela une voye différente.

Les Espagnols, désespérant de retenir les nations vaincues dans la fidélité, prirent le parti de les exterminer et d'y envoyer d'Espagne des peuples fidèles. Jamais dessein horrible ne fut plus ponctuellement exécuté. On vit un peuple aussi nombreux que tous ceux de l'Europe ensemble disparaître de la Terre à l'arrivée de ces barbares, qui semblèrent, en découvrant les Indes, n'avoir pensé qu'à découvrir aux hommes quel étoit le dernier période de la cruauté.

Par cette barbarie, ils conserverent ce pays sous leur domination. Juge par-là combien les conquêtes sont funestes, puisque les effets en sont tels : car, enfin, ce remede affreux étoit unique. Comment auroient-ils pu retenir tant de millions d'hommes dans l'obéissance ? Comment soutenir une guerre civile de si loin ? Que seroient-ils devenus s'ils avoient donné le tems à ces peuples de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée de ces nouveaux Dieux et de la crainte de leurs foudres¹ ?

Quant aux Portugais, ils prirent une voye tout opposée : ils n'employèrent pas les cruautés. Aussi furent-ils bientôt chassés de tous les pays qu'ils avoient découverts. Les Hollandais favoriserent la rébellion de ces peuples et en profiterent.

Quel prince envieroit le sort de ces conquérans ? Qui voudroit de ces conquêtes à ces conditions ? Les uns en furent aussi-tôt chassés ; les autres en firent des déserts et rendirent leur propre pays un désert encore.

C'est le destin des héros de se ruiner à conquérir

des pays qu'ils perdent soudain, ou à soumettre des nations qu'ils sont obligés eux-mêmes de détruire : comme cet insensé qui se consumoit à acheter des statues qu'il jettoit dans la mer, et des glaces qu'il brisoit aussi-tôt.

A Paris, le 18 de la lune de Rhamaçan, 1718.

LETTRE 122

USBK AU MÊME.

La douceur du gouvernement contribue merveilleusement à la propagation de l'Espèce¹. Toutes les républiques en sont une preuve constante, et, plus que toutes, la Suisse et la Hollande, qui sont les deux plus mauvais pays de l'Europe, si l'on considère la nature du terrain, et qui cependant sont les plus peuplés.

Rien n'attire plus les étrangers que la liberté et l'opulence, qui la suit toujours : l'une se fait rechercher par elle-même, et nous sommes conduits par nos besoins dans les pays où l'on trouve l'autre.

L'Espèce se multiplie dans un pays où l'abondance fournit aux enfans, sans rien diminuer de la subsistance des peres.

L'égalité même des citoyens, qui produit ordinairement de l'égalité dans les fortunes, porte l'abondance et la vie dans toutes les parties du corps politique et la répand par-tout.

Il n'en est pas de même des pays soumis au pouvoir

arbitraire : le Prince, les courtisans et quelques particuliers possèdent toutes les richesses, pendant que tous les autres gémissent dans une pauvreté extrême.

Si un homme est mal à son aise, et qu'il sente qu'il fera des enfans plus pauvres que lui, il ne se mariera pas ; ou, s'il se marie, il craindra d'avoir un trop grand nombre d'enfans, qui pourroient achever de déranger sa fortune, et qui descendroient de la condition de leur pere.

J'avoue que le rustique ou paysan, étant une fois marié, peuplera indifféremment, soit qu'il soit riche, soit qu'il soit pauvre ; cette considération ne le touche pas : il a toujours un héritage sûr à laisser à ses enfans, qui est son hoyau, et rien ne l'empêche de suivre aveuglément l'instinct de la nature.

Mais à quoi servent dans un état ce nombre d'enfans qui languissent dans la misere ? Ils périssent presque tous à mesure qu'ils naissent ; ils ne prospèrent jamais ; foibles et débiles, ils meurent en détail de mille manieres tandis qu'ils sont emportés en gros par les fréquentes maladies populaires que la misere et la mauvaise nourriture produisent toujours ; ceux qui en échappent atteignent l'âge viril sans en avoir la force et languissent tout le reste de leur vie.

Les hommes sont comme les plantes, qui ne croissent jamais heureusement si elles ne sont bien cultivées : chez les peuples misérables, l'Espèce perd et même quelquefois dégénère.

La France peut fournir un grand exemple de tout ceci. Dans les guerres passées, la crainte où étoient tous les enfans de famille d'être enrôlés dans la milice

les obligeoit de se marier¹, et cela dans un âge trop tendre et dans le sein de la pauvreté. De tant de mariages, il naissoit bien des enfans, que l'on cherche encore en France, et que la misere, la famine et les maladies en ont fait disparoître.

Que si, dans un ciel aussi heureux, dans un royaume aussi policé que la France, on fait de pareilles remarques, que sera-ce dans les autres états ?

A Paris, le 23 de la lune de Rhamaçan, 1718.

LETTRE 123

*USBK AU MOLLAK MEHEMET ALI,
GARDIEN DES TROIS TOMBEAUX, A COM.*

Que nous servent les jeûnes des immaums et les cilices des mollaks ? La main de Dieu s'est deux fois apesantie sur les enfans de la Loi : le Soleil s'obscurcit et semble n'éclairer plus que leurs défaites ; leurs armées s'assemblent, et elles sont dissipées comme la poussiere.

L'Empire des Osmanlins est ébranlé par les deux plus grands échecs qu'il ait jamais reçus² : un moufti chrétien ne le soutient qu'à peine³ ; le grand vizir d'Allemagne⁴ est le fléau de Dieu, envoyé pour châtier les sectateurs d'Omar ; il porte par-tout la colere du Ciel irrité contre leur rébellion et leur perfidie.

Esprit sacré des immaums, tu pleures nuit et jour sur les enfans du Prophète que le détestable Omar a

dévoqués ; tes entrailles s'émeuvent à la vue de leurs malheurs, tu desires leur conversion, et non pas leur perte ; tu voudrois les voir réunis sous l'étendard d'Hali par les larmes des Saints, et non pas dispersés dans les montagnes et dans les déserts par la terreur des Infidèles.

A Paris, le premier de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE 124

USBK A RHEDI, A VENISE.

Quel peut être le motif de ces libéralités immenses que les princes versent sur leurs courtisans ? Veulent-ils se les attacher ? Ils leur sont déjà acquis autant qu'ils peuvent l'être ; et, d'ailleurs, s'ils acquierent quelques-uns de leurs sujets en les achetant, il faut bien, par la même raison, qu'ils en perdent une infinité d'autres en les appauvrissant.

Quand je pense à la situation des princes, toujours entourés d'hommes avides et insatiables, je ne puis que les plaindre, et je les plains encore davantage lorsqu'ils n'ont pas la force de résister à des demandes toujours onéreuses à ceux qui ne demandent rien.

Je n'entens jamais parler de leurs libéralités, des graces et des pensions qu'ils accordent, que je ne me livre à mille réflexions : une foule d'idées se présentent à mon esprit ; il me semble que j'entens publier cette ordonnance :

« Le courage infatigable de quelques-uns de nos
« sujets à nous demander des pensions ayant exercé
« sans relâche notre magnificence royale, nous avons
« enfin cédé à la multitude des requêtes, qu'ils nous
« ont présentées, lesquelles ont fait jusqu'ici la plus
« grande sollicitude du Trône. Ils nous ont repré-
« senté qu'ils n'ont point manqué, depuis notre avé-
« nement à la couronne, de se trouver à notre lever ;
« que nous les avons toujours vûs sur notre passage
« immobiles comme des bornes ; et qu'ils se sont extrê-
« mement élevés pour regarder, sur les épaules les
« plus hautes, Notre Sérénité. Nous avons même reçu
« plusieurs requêtes de la part de quelques personnes
« du beau sexe, qui nous ont supplié de faire attention
« qu'il est notoire qu'elles sont d'un entretien très-
« difficile ; quelques-unes même, très-surannées, nous
« ont prié, en branlant la tête, de faire attention qu'elles
« ont fait l'ornement de la cour des rois nos prédéces-
« seurs, et que, si les généraux de leurs armées ont
« rendu l'État redoutable par leurs faits militaires, elles
« n'ont point rendu la Cour moins célèbre par leurs
« intrigues. Ainsi, désirant traiter les supplians avec
« bonté et leur accorder toutes leurs prières, nous
« avons ordonné ce qui suit :

« Que tout laboureur ayant cinq enfans retran-
« chera journellement la cinquième partie du pain
« qu'il leur donne. Enjoignons aux peres de famille de
« faire la diminution, sur chacun d'eux, aussi juste
« que faire se pourra.

« Défendons expressément à tous ceux qui s'ap-
« pliquent à la culture de leurs héritages, ou qui les

« ont donnés à titre de ferme, d'y faire aucune réparation, de quelque espèce qu'elle soit.

« Ordonnons que toutes personnes qui s'exercent à des travaux vils et mécaniques, lesquelles n'ont jamais été au lever de Notre Majesté, n'achètent désormais d'habits à eux, à leurs femmes et à leurs enfans, que de quatre en quatre ans ; leur interdisons, en outre, très-étroitement ces petites réjouissances qu'ils avoient coutume de faire dans leurs familles les principales fêtes de l'année.

« Et, d'autant que nous demeurons avertis que la plupart des bourgeois de nos bonnes villes sont entièrement occupés à pourvoir à l'établissement de leurs filles, lesquelles ne se sont rendues recommandables dans notre état que par une triste et ennuyeuse modestie, nous ordonnons qu'ils attendront à les marier jusqu'à ce qu'ayant atteint l'âge limité par les ordonnances elles viennent à les y contraindre. Défendons à nos magistrats de pourvoir à l'éducation de leurs enfans. »

A Paris, le premier de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE 125

*RICA A ***.*

On est bien embarrassé, dans toutes les religions, quand il s'agit de donner une idée des plaisirs qui sont destinés à ceux qui ont bien vécu. On épouvante

facilement les méchants par une longue suite de peines dont on les menace ; mais, pour les gens vertueux, on ne sçait que leur promettre. Il semble que la nature des plaisirs soit d'être d'une courte durée ; l'imagination a peine à en représenter d'autres.

J'ai vu des descriptions du Paradis capables d'y faire renoncer tous les gens de bon sens : les uns font jouer sans cesse de la flute ces ombres heureuses ; d'autres les condamnent au supplice de se promener éternellement ; d'autres, enfin, qui les font rêver là-haut aux maîtresses d'ici-bas, n'ont pas cru que cent millions d'années fussent un terme assez long pour leur ôter le goût de ces inquiétudes amoureuses.

Je me souviens à ce propos d'une histoire que j'ai ouï raconter à un homme qui avoit été dans le pays du Mogol ; elle fait voir que les prêtres indiens ne sont pas moins stériles que les autres dans les idées qu'ils ont des plaisirs du Paradis.

Une femme qui venoit de perdre son mari vint en cérémonie chez le Gouverneur de la Ville lui demander la permission de se bruler ; mais, comme dans les pays soumis aux Mahométans, on abolit tant qu'on peut cette cruelle coutume, il la refusa absolument¹.

Lorsqu'elle vit ses prières impuissantes, elle se jeta dans un furieux emportement. « Voyez, disoit-elle, comme on est gêné ! Il ne sera seulement pas permis à une pauvre femme de se bruler quand elle en a envie ! A-t-on jamais vu rien de pareil ? Ma mere, ma tante, mes sœurs, se sont brulées ; et, quand je vais demander permission à ce maudit gouverneur, il se fâche et se met à crier comme un enragé. »

Il se trouva là, par hazard, un jeune bonze¹. « Homme infidèle, dit le Gouverneur, est-ce toi qui a mis cette fureur dans l'esprit de cette femme ? — Non, dit-il, je ne lui ai jamais parlé. Mais, si elle m'en croit, elle consommera son sacrifice : elle fera une action agréable au Dieu Brama. Aussi en sera-t-elle récompensée : car elle retrouvera dans l'autre monde son mari, et elle recommencera avec lui un second mariage². — Que dites-vous ? dit la femme surprise. Je retrouverai mon mari ? Ah ! je ne me brule pas. Il étoit jaloux, chagrin et, d'ailleurs, si vieux que, si le Dieu Brama n'a point fait sur lui quelque réforme, sûrement il n'a pas besoin de moi. Me bruler pour lui ?... Pas seulement le bout du doigt pour le retirer du fond des Enfers. Deux vieux bonzes qui me séduisoient, et qui sçavoient de quelle maniere je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire. Mais, si le Dieu Brama n'a que ce présent à me faire, je renonce à cette béatitude. Monsieur le Gouverneur, je me fais mahométane. Et pour vous, dit-elle en regardant le bonze, vous pouvez, si vous voulez, aller dire à mon mari que je me porte fort bien. »

A Paris, le 2 de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE 126

*RICA A USBEK, A ***.*

Je t'attens ici demain ; cependant je t'envoie tes lettres d'Ispahan. Les miennes portent que l'ambassadeur du Grand Mogol a reçu ordre de sortir du

royaume. On ajoute qu'on a fait arrêter le prince, oncle du Roi, qui est chargé de son éducation ; qu'on l'a fait conduire dans un château, où il est très-étroitement gardé, et qu'on l'a privé de tous ses honneurs¹. Je suis touché du sort de ce prince, et je le plains.

Je te l'avoue, Usbek, je n'ai jamais vû couler les larmes de personne sans en être attendri² : je sens de l'humanité pour les malheureux, comme s'il n'y avoit qu'eux qui fussent hommes et les grands mêmes, pour lesquels je trouve dans mon cœur de la dureté quand ils sont élevés, je les aime sitôt qu'ils tombent.

En effet, qu'ont-ils affaire, dans la prospérité, d'une inutile tendresse ? Elle approche trop de l'égalité ; ils aiment bien mieux du respect, qui ne demande point de retour. Mais sitôt qu'ils sont déchus de leur grandeur, il n'y a que nos plaintes qui puissent leur en rappeler l'idée.

Je trouve quelque chose de bien naïf et même de bien grand dans les paroles d'un prince qui, près de tomber entre les mains de ses ennemis, voyant ses courtisans autour de lui qui pleuroient : « Je sens, leur dit-il, à vos larmes, que je suis encore votre roi³. »

A Paris, le 3 de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE 127

RICA A IBEN, A SMIRNE.

Tu as ouï parler mille fois du fameux roi de Suède. Il assiégeoit une place dans un royaume qu'on nomme

la Norwége ; comme il visitoit la tranchée, seul avec un ingénieur, il a reçu un coup dans la tête, dont il est mort. On a fait sur-le-champ arrêter son premier ministre ; les États se sont assemblés et l'ont condamné à perdre la tête.

Il étoit accusé d'un grand crime : c'étoit d'avoir calomnié la Nation et de lui avoir fait perdre la confiance de son roi ; forfait qui, selon moi, mérite mille morts.

Car, enfin, si c'est une mauvaise action de noircir dans l'esprit du Prince le dernier de ses sujets, qu'est-ce lorsque l'on noircit la Nation entière, et qu'on lui ôte la bienveillance de celui que la Providence a établi pour faire son bonheur ?

Je voudrois que les hommes parlassent aux Rois comme les Anges parlent à notre saint Prophète.

Tu sçais que, dans les banquets sacrés où le Seigneur des Seigneurs descend du plus sublime trône du Monde pour se communiquer à ses esclaves, je me suis fait une loi sévère de captiver une langue indocile. On ne m'a jamais vû abandonner une seule parole qui pût être amère au dernier de ses sujets. Quand il m'a fallu cesser d'être sobre, je n'ai point cessé d'être honnête homme, et, dans cette épreuve de notre fidélité, j'ai risqué ma vie, et jamais ma vertu.

Je ne sçais comment il arrive qu'il n'y a presque jamais de prince si méchant que son ministre ne le soit encore davantage. S'il fait quelque action mauvaise, elle a presque toujours été suggérée ; de manière que l'ambition des princes n'est jamais si dangereuse que la bassesse d'âme de ses conseillers. Mais compren-

tu qu'un homme qui n'est que d'hier dans le ministère, qui peut-être n'y sera pas demain, puisse devenir dans un moment l'ennemi de lui-même, de sa famille, de sa patrie et du peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire opprimer ?

Un prince a des passions ; le ministre les remue. C'est de ce côté-là qu'il dirige son ministère ; il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoître. Les courtisans le séduisent par leurs louanges, et lui le flatte plus dangereusement par ses conseils, par les desseins qu'il lui inspire, et par les maximes qu'il lui propose.

A Paris, le 25 de la lune de Saphar, 1719.

LETTRE 128

*RICA A USBEK, A ***.*

Je passois l'autre jour sur le Pont-Neuf avec un de mes amis : il rencontra un homme de sa connoissance qu'il me dit être un géomètre, et il n'y avoit rien qui n'y parût : car il étoit dans une rêverie profonde. Il falut que mon ami le tirât long-tems par la manche et le secouât pour le faire descendre jusques à lui, tant il étoit occupé d'une courbe, qui le tourmentoît peut-être depuis plus de huit jours. Ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetés et s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires. Ces discours les menerent jusque sur la porte d'un caffè, où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre géomètre y fut reçu de tout

le monde avec empressement, et que les garçons du café en faisoient beaucoup plus de cas que de deux mousquetaires qui étoient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il se trouvoit dans un lieu agréable : car il dérida un peu son visage et se mit à rire comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de géométrie.

Cependant son esprit régulier toisoit tout ce qui se disoit dans la conversation. Il ressembloit à celui qui, dans un jardin, coupoit avec son épée la tête des fleurs qui s'élevoient au-dessus des autres : martyr de sa justesse, il étoit offensé d'une saillie comme une vûe délicate est offensée par une lumière trop vive. Rien pour lui n'étoit indifférent, pourvû qu'il fût vrai. Aussi sa conversation étoit-elle singulière. Il étoit arrivé ce jour-là de la campagne avec un homme qui avoit vû un château superbe et des jardins magnifiques, et il n'avoit vû, lui, qu'un bâtiment de soixante pieds de long sur trente-cinq de large et un bosquet barlong¹ de dix arpens. Il auroit fort souhaité que les règles de la perspective eussent été tellement observées que les allées des avenues eussent paru par-tout de même largeur, et il auroit donné pour cela une méthode infailible. Il parut fort satisfait d'un cadran qu'il y avoit démêlé, d'une structure fort singulière, et il s'échauffa fort contre un sçavant qui étoit auprès de moi, qui malheureusement lui demanda si ce cadran marquoit les heures babyloniennes. Un nouvelliste parla du bombardement du château de Fontarabie² : et il nous donna soudain les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrite en l'air, et, charmé de sçavoir cela, il voulut en ignorer entierement le succès. Un homme se

plaignoit d'avoir été ruiné l'hiver auparavant par une inondation. « Ce que vous me dites-là m'est fort agréable, dit alors le géomètre : je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation que j'ai faite, et qu'il est au moins tombé sur la Terre deux pouces d'eau plus que l'année passée. »

Un moment après, il sortit, et nous le suivîmes. Comme il alloit assez vite, et qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme. Ils se choquèrent rudement, et, de ce coup ils rejaillirent, chacun de leur côté, en raison réciproque de leur vitesse et de leurs masses. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement, cet homme, portant la main sur son front, dit au géomètre : « Je suis bien aise que vous m'ayez heurté, car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre : je viens de donner Horace au public. — Comment ! dit le géomètre, il y a deux mille ans qu'il y est. — Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre : c'est une traduction de cet ancien auteur que je viens de mettre au jour ; il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions. — Quoi ! Monsieur, dit le géomètre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas ? Vous parlez pour les autres, et ils pensent pour vous ? — Monsieur, dit le sçavant, croyez-vous que je n'aye pas rendu un grand service au public, de lui rendre la lecture des bons auteurs familière ? — Je ne dis pas tout-à-fait cela : j'estime autant qu'un autre les sublimes génies que vous travestissez. Mais vous ne leur ressemblerez point : car, si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais. Les traductions sont comme ces monnoies de cuivre

qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, et même sont d'un plus grand usage pour le peuple ; mais elles sont toujours foibles et de mauvais aloi. Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illustres morts, et j'avoue que vous leur donnez bien un corps ; mais vous ne leur rendez pas la vie : il y manque toujours un esprit pour les animer. Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours ? »

Après ce petit conseil, ils se séparèrent, je crois, très-mécontents l'un de l'autre.

De Paris, le dernier de la lune de Rebiab 2, 1719.

LETTRE 129

USBK A RHEDI, A VENISE.

La plupart des législateurs ont été des hommes bornés, que le hazard a mis à la tête des autres, et qui n'ont presque consulté que leurs préjugés et leurs fantaisies¹.

Il semble qu'ils aient méconnu la grandeur et la dignité même de leur ouvrage : ils se sont amusés à faire des institutions puériles, avec lesquelles ils se sont à la vérité conformés aux petits esprits, mais décrédités auprès des gens de bon sens.

Ils se sont jettés dans des détails inutiles ; ils ont donné dans les cas particuliers ; ce qui marque un

génie étroit qui ne voit les choses que par parties et n'embrasse rien d'une vûe générale.

Quelques-uns ont affecté de se servir d'une autre langue que la vulgaire : chose absurde pour un faiseur de loix. Comment peut-on les observer, si elles ne sont pas connues ?

Ils ont souvent aboli sans nécessité celles qu'ils ont trouvées établies ; c'est-à-dire qu'ils ont jetté les peuples dans les désordres inséparables des changemens.

Il est vrai, que par une bisarrerie qui vient plutôt de la nature que de l'esprit des hommes, il est quelquefois nécessaire de changer certaines loix. Mais le cas est rare, et, lorsqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante : on y doit observer tant de solemnités et apporter tant de précautions que le peuple en conclue naturellement que les loix sont bien saintes, puisqu'il faut tant de formalités pour les abroger.

Souvent ils les ont faites trop subtiles et ont suivi des idées logiciennes plutôt que l'équité naturelle. Dans la suite, elles ont été trouvées trop dures, et, par un esprit d'équité, on a cru devoir s'en écarter ; mais ce remede étoit un nouveau mal. Quelles que soient les loix, il faut toujours les suivre et les regarder comme la conscience publique, à laquelle celle des particuliers doit se conformer toujours.

Il faut pourtant avouer que quelques-uns d'entre'eux ont eu une attention qui marque beaucoup de sagesse : c'est qu'ils ont donné aux peres une grande autorité sur leurs enfans. Rien ne soulage plus les magistrats ; rien ne dégarnit plus les tribunaux ; rien, enfin ne

répand plus de tranquillité dans un état, où les mœurs font toujours de meilleurs citoyens que les loix.

C'est, de toutes les puissances, celle dont on abuse le moins ; c'est la plus sacrée de toutes les magistratures ; c'est la seule qui ne dépend pas des conventions, et qui les a même précédées.

On remarque que, dans les pays où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenses et de punitions, les familles sont mieux réglées : les peres sont l'image du Créateur de l'Univers, qui, quoiqu'il puisse conduire les hommes par son amour, ne laisse pas de se les attacher encore par les motifs de l'espérance et de la crainte.

Je ne finirai pas cette lettre sans te faire remarquer la bisarrerie de l'esprit des Français. On dit qu'ils ont retenu des loix romaines un nombre infini de choses inutiles et même pis, et ils n'ont pas pris d'elles la puissance paternelle, qu'elles ont établie comme la première autorité légitime¹.

De Paris, le 4 de la lune de Gemmadi 2, 1719.

LETTRE 130

*RICA A ***.*

Je te parlerai dans cette lettre d'une certaine nation qu'on appelle *les Nouvellistes*, qui s'assemble dans un jardin magnifique², où leur oisiveté est toujours occupée. Ils sont très-inutiles à l'État, et leurs discours de cin-

quante ans n'ont pas un effet différent de celui qu'auroit pû produire un silence aussi long. Cependant ils se croient considérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques et traitent de grands intérêts.

La base de leurs conversations est une curiosité frivole et ridicule : il n'y a point de cabinet si mystérieux qu'ils ne prétendent pénétrer ; ils ne sçauroient consentir à ignorer quelque chose ; ils sçavent combien notre auguste sultan a de femmes, combien il fait d'enfans toutes les années ; et, quoiqu'ils ne fassent aucune dépense en espions, ils sont instruits des mesures qu'il prend pour humilier l'empereur des Turcs et des Mogols.

A peine ont-ils épuisé le présent qu'ils se précipitent dans l'avenir, et, marchant au-devant de la Providence, ils la préviennent sur toutes les démarches des hommes. Ils conduisent un général par la main, et, après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les grues et tomber les murailles comme des cartons ; ils ont des ponts sur toutes les rivières, des routes secrètes dans toutes les montagnes, des magasins immenses dans les sables brulans ; il ne leur manque que le bon sens.

Il y a un homme avec qui je loge, qui reçut cette lettre d'un nouvelliste. Comme elle m'a paru singulière, je la gardai. La voici :

« Monsieur,

« Je me trompe rarement dans mes conjectures sur les affaires du tems.

« Le 1^{er} Janvier 1711, je prédis que l'empereur
« Joseph mourroit dans le cours de l'année. Il est vrai
« que, comme il se portoit fort bien, je crus que je
« me ferois moquer de moi si je m'expliquois d'une
« maniere bien claire : ce qui fit que je me servis de
« termes un peu énigmatiques ; mais les gens qui
« sçavent raisonner m'entendirent bien. Le 17 avril
« de la même année, il mourut de la petite vérole.

« Dès que la guerre fut déclarée entre l'Empereur
« et les Turcs¹, j'allai chercher nos messieurs dans
« tous les coins des Tuilleries ; je les assemblai près du
« bassin et leur prédis qu'on feroit le siège de Belgrade,
« et qu'il seroit pris. J'ai été assez heureux pour que
« ma prédiction ait été accomplie. Il est vrai que, vers
« le milieu du siège, je pariai cent pistoles qu'il seroit
« pris le 18 août² ; il ne fut pris que le lendemain.
« Peut-on perdre à si beau jeu ?

« Lorsque je vis que la flotte d'Espagne débarquoit
« en Sardaigne³, je jugeai qu'elle en feroit la conquête ;
« je le dis, et cela se trouva vrai. Enflé de ce succès,
« j'ajoutai que cette flotte victorieuse iroit débarquer
« à Final, pour faire la conquête du Milanès. Comme
« je trouvai de la résistance à faire recevoir cette idée,
« je voulus la soutenir glorieusement : je pariai cin-
« quante pistoles, et je les perdus encore : car ce diable
« d'Alberoni, malgré la foi des traités, envoya sa flotte
« en Sicile⁴ et trompa tout à la fois deux grands poli-
« tiques, le duc de Savoye et moi.

« Tout cela, Monsieur, me dérouta si fort que j'ai
« résolu de prédire toujours et de ne parier jamais. Autre-
« fois nous ne connoissions point aux Tuilleries l'usage

« des paris, et feu M. le comte de L...¹ ne les souffroit
« guères. Mais, depuis qu'une troupe de petits-mâîtres
« s'est mêlée parmi nous, nous ne sçavons plus où nous
« en sommes : à peine ouvrons-nous la bouche pour
« dire une nouvelle, qu'un de ces jeunes gens propose
« de parier contre.

« L'autre jour, comme j'ouvrais mon manuscrit et
« accommodois mes lunettes sur mon nez, un de ces
« fanfarons, saisissant justement l'intervalle du pre-
« mier mot au second, me dit : « Je parie cent pistoles
« que non. » Je fis semblant de n'avoir pas fait d'atten-
« tion à cette extravagance, et, reprenant la parole d'une
« voix plus forte, je dis : « M. le Maréchal de,
« ayant appris... — Cela est faux, me dit-il. Vous avez
« des nouvelles extravagantes, il n'y a pas le sens com-
« mun à tout cela. »

« Je vous prie, Monsieur, de me faire le plaisir de
« me prêter trente pistoles : car je vous avoue que ces
« paris m'ont fort dérangé. Je vous envoie la copie
« de deux lettres que j'ai écrites au Ministre.

« Je suis, etc. »

« LETTRES D'UN NOUVELLISTE
AU MINISTRE. »

« Monseigneur,

« Je suis le sujet le plus zélé que le Roi ait jamais
« eu. C'est moi qui obligeai un de mes amis d'exécuter
« le projet que j'avois formé d'un livre pour démontrer
« que Louis le Grand étoit plus grand que tous les

« princes qui ont mérité le nom de *Grand*. Je travaille
« depuis long-tems à un autre ouvrage qui fera encore
« plus d'honneur à notre nation, si Votre Grandeur
« veut m'accorder un privilège : mon dessein est de
« prouver que, depuis le commencement de la Monar-
« chie, les Français n'ont jamais été battus, et que ce
« que les historiens ont dit jusqu'ici de nos désavan-
« tages sont de véritables impostures. Je suis obligé
« de les redresser en bien des occasions, et j'ose me
« flatter que je brille surtout dans la critique.

« Je suis, Monseigneur, etc. »

« Monseigneur,

« Depuis la perte que nous avons faite de M. le
« comte de L..., nous vous supplions d'avoir la bonté
« de nous permettre d'élire un président. Le désordre
« se met dans nos conférences, et les affaires d'État
« n'y sont pas traitées avec la même discussion que
« par le passé : nos jeunes gens vivent absolument sans
« égard pour les anciens et, entr'eux, sans discipline ;
« c'est le véritable conseil de Roboam, où les jeunes
« imposent aux vieillards. Nous avons beau leur repré-
« senter que nous étions paisibles possesseurs des Tuil-
« leries vingt ans avant qu'ils ne fussent au Monde ;
« je crois qu'il nous en chasseront à la fin, et qu'obligés
« de quitter ces lieux où nous avons tant de fois évoqué
« les ombres de nos héros français, il faudra que nous
« allions tenir nos conférences au Jardin du Roi ou
« dans quelque lieu plus écarté.

« Je suis, etc... »

A Paris, le 7 de la lune de Gemmadi 2, 1719.

LETTRE 131

RHEDI A RICA, A PARIS.

Une des choses qui a le plus exercé ma curiosité en arrivant en Europe, c'est l'histoire et l'origine des républiques. Tu sçais que la plûpart des Asiatiques n'ont pas seulement d'idée de cette sorte de gouvernement, et que l'imagination ne les a pas servis jusques à leur faire comprendre qu'il puisse y en avoir sur la Terre d'autre que le despotique¹.

Les premiers gouvernemens que nous connoissons étoient monarchiques : ce ne fut que par hazard et par la succession des siècles que les républiques se formerent.

La Grèce ayant été abîmée par un déluge, de nouveaux habitans vinrent la peupler. Elle tira presque toutes ses colonies d'Egypte et des contrées de l'Asie les plus voisines, et, comme ces pays étoient gouvernés par des rois, les peuples qui en sortirent furent gouvernés de même. Mais, la tyrannie de ces princes devenant trop pésante, on secoua le joug, et du débris de tant de royaumes s'éleverent ces républiques qui firent si fort fleurir la Grèce, seule polie, au milieu des Barbares.

L'amour de la liberté, la haine des rois, conserva longtemps la Grèce dans l'indépendance et étendit au loin le gouvernement républicain. Les villes grecques trouverent des alliés dans l'Asie Mineure ; elles y envoyèrent des colonies aussi libres qu'elles, qui leur

servirent de remparts contre les entreprises des rois de Perse. Ce n'est pas tout : la Grèce peupla l'Italie ; l'Italie, l'Espagne, et peut-être les Gaules. On sçait que cette grande Hespérie, si fameuse chez les Anciens, étoit au commencement la Grèce, que ses voisins regardoient comme un séjour de félicité. Les Grecs, qui ne trouvoient point chez eux ce pays heureux, l'allèrent chercher en Italie ; ceux de l'Italie, en Espagne ; ceux d'Espagne, dans la Bétique ou le Portugal : de maniere que toutes ces régions portèrent ce nom chez les Anciens. Ces colonies grecques apportèrent avec elles un esprit de liberté qu'elles avoient pris dans ce doux pays. Ainsi on ne voit guères, dans ces tems reculés, de monarchies dans l'Italie, l'Espagne, les Gaules. Tu verras bientôt que les peuples du Nord et d'Allemagne n'étoient pas moins libres ; et, si l'on trouve des vestiges de quelque royauté parmi eux, c'est qu'on a pris pour des rois les chefs des armées ou des républiques.

Tout ceci se passoit en Europe ; car, pour l'Asie et l'Afrique, elles ont toujours été accablées sous le despotisme, si vous en exceptez quelques villes de l'Asie Mineure dont nous avons parlé, et la république de Carthage en Afrique.

Le Monde fut partagé entre deux puissantes républiques : celle de Rome et celle de Carthage. Il n'y a rien de si connu que les commencemens de la République romaine, et rien qui le soit si peu que l'origine de celle de Carthage. On ignore absolument la suite des princes africains depuis Didon, et comment ils perdirent leur puissance. C'eût été un grand bonheur

pour le Monde que l'agrandissement prodigieux de la République romaine, s'il n'y avoit pas eu cette différence injuste entre les citoyens romains et les peuples vaincus ; si l'on avoit donné aux gouverneurs des provinces une autorité moins grande ; si les loix si saintes pour empêcher leur tyrannie avoient été observées ; et s'ils ne s'étoient pas servis, pour les faire taire, des même trésors que leur injustice avoit amassés¹.

César opprima la République romaine, et la soumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gémit long-tems sous un gouvernement militaire et violent, et la douceur romaine fut changée en une cruelle oppression.

Cependant une infinité de nations inconnues sortirent du Nord, se répandirent comme des torrens dans les provinces romaines, et, trouvant autant de facilité à faire des conquêtes qu'à exercer leurs pirateries, elles démembrement l'Empire et fondèrent des royaumes. Ces peuples étoient libres, et ils bernoient si fort l'autorité de leurs rois qu'ils n'étoient proprement que des chefs ou des généraux. Ainsi ces royaumes, quoique fondés par la force, ne sentirent point le joug du vainqueur. Lorsque les peuples d'Asie, comme les Turcs et les Tartares, firent des conquêtes, soumis à la volonté d'un seul, ils ne songerent qu'à lui donner de nouveaux sujets et à établir par les armes son autorité violente. Mais les peuples du Nord, libres dans leur pays, s'emparant des provinces romaines, ne donnerent point à leurs chefs une grande autorité. Quelques-uns même de ces peuples, comme les Vandales en Afrique, les Goths en Espagne, déposoient leurs rois dès qu'ils n'en

étoient pas satisfaits, et, chez les autres, l'autorité du Prince étoit bornée de mille manieres différentes : un grand nombre de seigneurs la partageoient avec lui ; les guerres n'étoient entreprises que de leur consentement ; les dépouilles étoient partagées entre le chef et les soldats ; aucun impôt en faveur du Prince ; les loix étoient faites dans les assemblées de la Nation. Voilà le principe fondamental de tous ces états qui se formerent des débris de l'Empire romain¹.

A Venise, le 20 de la lune de Rhegeb, 1719.

LETTRE 132

*RICA A ***.*

Je fus, il y a cinq ou six mois, dans un caffè ; j'y remarquai un gentilhomme assez bien mis, qui se faisoit écouter : il parloit du plaisir qu'il y avoit de vivre à Paris et déplorait sa situation d'être obligé d'aller languir dans la Province. « J'ai, dit-il, quinze mille livres de rente en fonds de terre, et je me croirois plus heureux si j'avois le quart de ce bien-là en argent et en effets portables par-tout. J'ai beau presser mes fermiers et les accabler de frais de justice, je ne fais que les rendre plus insolubles ; je n'ai jamais pû voir cent pistoles à la fois. Si je devois dix mille francs, on me feroit saisir toutes mes terres, et je serois à l'Hôpital. »

Je sortis sans avoir fait grande attention à tout ce discours ; mais, me trouvant hier dans ce quartier j'entraï dans la même maison, et j'y vis un homme

grave, d'un visage pâle et allongé, qui, au milieu de cinq ou six discoureurs, paroissoit morne et pensif jusques à ce que, prenant brusquement la parole : « Oui, Messieurs, dit-il, en haussant la voix, je suis ruiné ; je n'ai plus de quoi vivre ; car j'ai actuellement chez moi deux cens mille livres en billets de banque et cent mille écus d'argent¹. Je me trouve dans une situation affreuse : je me suis cru riche, et me voilà à l'Hôpital. Au moins, si j'avois seulement une petite terre où je pusse me retirer, je serois sûr d'avoir de quoi vivre ; mais je n'ai pas grand comme ce chapeau de fonds de terre. »

Je tournai par hazard la tête d'un autre côté, et je vis un autre homme qui faisoit des grimaces de possédé. « A qui se fier désormais ? s'écrioit-il. Il y a un traître que je croyois si fort de mes amis que je lui avois prêté mon argent ; et il me l'a rendu. Quelle perfidie horrible ! Il a beau faire : dans mon esprit, il sera toujours deshonoré². »

Tout près de-là étoit un homme très-mal vêtu, qui, élevant les yeux au Ciel, disoit : « Dieu bénisse les projets de nos ministres ! Puissé-je voir les actions à deux mille, et tous les laquais de Paris plus riches que leurs maîtres ! » J'eus la curiosité de demander son nom. « C'est un homme extrêmement pauvre, me dit-on ; aussi a-t-il un pauvre métier : il est généalogiste, et il espère que son art rendra si les fortunes continuent, et que tous ces nouveaux riches auront besoin de lui pour reformer leur nom, décrasser leurs ancêtres et orner leurs carrosses. Il s'imagine qu'il va faire autant de gens de qualité qu'il voudra, et il tressaillit de joye de voir multiplier ses pratiques. »

Enfin je vis entrer un vieillard pâle et sec, que je reconnus pour nouvelliste avant qu'il se fût assis. Il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une assurance victorieuse contre tous les revers et présagent toujours les victoires et les trophées ; c'étoit, au contraire, un de ces trembleurs qui n'ont que des nouvelles tristes. « Les affaires vont bien mal du côté d'Espagne, dit-il : nous n'avons point de cavalerie sur la frontiere, et il est à craindre que le prince Pio, qui en a un gros corps, ne fasse contribuer tout le Languedoc¹. »

Il y avoit vis-à-vis de moi un philosophe assez mal en ordre, qui prenoit le nouvelliste en pitié et haussoit les épaules à mesure que l'autre haussoit la voix. Je m'approchai de lui, et il me dit à l'oreille : « Vous voyez que ce fat nous entretient, il y a une heure, de sa frayeur pour le Languedoc, et moi, j'appercus hier au soir une tache dans le Soleil, qui, si elle augmentoit, pourroit faire tomber toute la nature en engourdissement, et je n'ai pas dit un seul mot. »

A Paris, le 17 de la lune de Rhamazan, 1719.

LETTRE 133

*RICA A ***.*

J'allai l'autre jour voir une grande bibliothèque² dans un couvent de dervis, qui en sont comme les dépositaires, mais qui sont obligés d'y laisser entrer tout le monde à certaines heures.

En entrant, je vis un homme grave qui se promenoit au milieu d'un nombre innombrable de volumes qui l'entouroient. J'allai à lui et le priai de me dire quels étoient quelques-uns de ces livres que je voyois mieux reliés que les autres. « Monsieur, me dit-il, j'habite ici une terre étrangère : je n'y connois personne. Bien des gens font de pareilles questions ; mais vous voyez bien que je n'irai pas lire tous ces livres pour les satisfaire. J'ai mon bibliothécaire qui vous donnera satisfaction : car il s'occupe nuit et jour à déchiffrer tout ce que vous voyez-là ; c'est un homme qui n'est bon à rien, et qui nous est très-à-charge, parce qu'il ne travaille point pour le couvent. Mais j'entens l'heure du réfectoire qui sonne. Ceux qui, comme moi, sont à la tête d'une communauté, doivent être les premiers à tous les exercices. » En disant cela, le moine me poussa dehors, ferma la porte et, comme s'il eût volé, disparut à mes yeux.

De Paris, le 21 de la lune de Rhamazân, 1719.

LETTRE 134

RICA AU MÊME.

Je retournai le lendemain à cette bibliothèque, où je trouvai tout un autre homme que celui que j'avois vu la première fois : son air étoit simple ; sa physionomie, spirituelle ; et son abord, très affable. Dès que je lui eus fait connoître ma curiosité, il se mit en devoir

de la satisfaire et même, en qualité d'étranger, de m'instruire.

« Mon Pere, lui dis-je, quels sont ces gros volumes qui tiennent tout ce côté de bibliothèque ? — Ce sont, me dit-il, les interprètes de l'Ecriture. — Il y en a un grand nombre ! lui repartis-je. Il faut que l'Ecriture fût bien obscure autrefois et bien claire à présent. Reste-t-il encore quelques doutes ? Peut-il y avoir des points contestés ? — S'il y en a, bon Dieu ! s'il y en a ! me répondit-il. Il y en a presque autant que de lignes. — Oui ? lui dis-je. Et qu'ont donc fait tous ces auteurs ? — Ces auteurs, me repartit-il, n'ont point cherché dans l'Ecriture ce qu'il faut croire, mais ce qu'ils croient eux-mêmes ; ils ne l'ont point regardée comme un livre où étoient contenus les dogmes qu'ils devoient recevoir, mais comme un ouvrage qui pourroit donner de l'autorité à leurs propres idées. C'est pour cela qu'ils en ont corrompu tous les sens et ont donné la torture à tous les passages. C'est un pays où les hommes de toutes les sectes font des descentes et vont comme au pillage ; c'est un champ de bataille où les nations ennemies qui se rencontrent livrent bien des combats, où l'on s'attaque, où l'on s'escarmouche de bien des manieres.

« Tout près de-là, voyez les livres ascétiques ou de dévotion ; ensuite, les livres de morale, bien plus utiles ; ceux de théologie, doublement intelligibles, et par la matiere qui y est traitée, et par la maniere de la traiter ; les ouvrages des mystiques, c'est-à-dire des dévots qui ont le cœur tendre. — Ah ! mon Pere, lui dis-je, un moment. N'allez pas si vite. Parlez-moi de ces

•

mystiques. — Monsieur, me dit-il, la dévotion échauffe un cœur disposé à la tendresse et lui fait envoyer des esprits au cerveau, qui l'échauffent de même : d'où naissent les extases et les ravissements. Cet état est le délire de la dévotion. Souvent il se perfectionne ou plutôt dégénère en Quiétisme : vous savez qu'un Quiétiste n'est autre chose qu'un homme fou, dévot et libertin.

« Voyez les casuistes, qui mettent au jour les secrets de la nuit, qui forment dans leur imagination tous les monstres que le Démon d'Amour peut produire, les rassemblent, les comparent et en font l'objet éternel de leurs pensées : heureux si le cœur ne se met pas de la partie et ne devient pas lui-même complice de tant d'égaremens si naïvement décrits et si nuement peints !

« Vous voyez, Monsieur, que je pense librement, et que je vous dis tout ce que je pense. Je suis naturellement naïf et plus encore avec vous qui êtes un étranger, qui voulez sçavoir les choses, et les sçavoir telles qu'elles sont. Si je voulois, je ne vous parlerois de tout ceci qu'avec admiration, je vous dirois sans cesse : « Cela est divin, cela est respectable ; il y a du merveilleux. » Et il en arriveroit de deux choses l'une, ou que je vous tromperois, ou que je me deshonorerois dans votre esprit. »

Nous en restâmes là, une affaire qui survint au dervis rompit notre conversation jusques au lendemain.

De Paris, le 23 de la lune de Rhamazan, 1719.

LETTRE 135

RICA AU MÊME.

Je revins à l'heure marquée, et mon homme me mena précisément à l'endroit où nous nous étions quittés : « Voici, me dit-il, les grammairiens, les glossateurs et les commentateurs. — Mon Pere, lui dis-je, tous ces gens-là ne peuvent-ils pas se dispenser d'avoir du bon sens ? — Oui, dit-il ; ils le peuvent, et même il n'y paroît pas : leurs ouvrages n'en sont pas plus mauvais ; ce qui est très-commode pour eux. — Cela est vrai, lui dis-je, et je connois bien des philosophes qui feroient bien de s'appliquer à ces sortes de sciences. »

« Voilà, poursuivit-il, les orateurs, qui ont le talent de persuader indépendamment des raisons, et les géomètres, qui obligent un homme malgré lui d'être persuadé et le convainquent avec tyrannie.

« Voici les livres de métaphysique, qui traitent de si grands intérêts, et dans lesquels l'infini se rencontre par-tout ; les livres de physique, qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaste Univers que dans la machine la plus simple de nos artisans ; les livres de médecine, ces monumens de la fragilité de la nature et de la puissance de l'art, qui font trembler quand ils traitent des maladies même les plus légères, tant ils nous rendent la mort présente, mais qui nous mettent dans une sécurité entière quand ils parlent de la vertu des remedes, comme si nous étions devenus immortels.

« Tout près de-là, sont les livres d'anatomie, qui contiennent bien moins la description des parties du corps humain que les noms barbares qu'on leur a donnés : chose qui ne guérit ni le malade de son mal, ni le médecin de son ignorance.

« Voici la chimie, qui habite tantôt l'Hôpital et tantôt les Petites-Maisons, comme des demeures qui lui sont également propres.

« Voici les livres de science, ou plutôt d'ignorance occulte : tels sont ceux qui contiennent quelque espèce de diablerie ; exécrables, selon la plupart des gens, pitoyables, selon moi. Tels sont encore les livres d'astrologie judiciaire. — Que dites-vous, mon Pere ? Les livres d'astrologie judiciaire ! repartis-je avec feu. Et ce sont ceux dont nous faisons le plus de cas en Perse ; ils régulent toutes les actions de notre vie, et nous déterminent dans toutes nos entreprises. Les astrologues sont proprement nos directeurs ; ils font plus : ils entrent dans le Gouvernement de l'État¹. — Si cela est, me dit-il, vous vivez sous un joug bien plus dur que celui de la raison. Voilà le plus étrange de tous les empires. Je plains bien une famille, et encore plus une nation, qui se laisse si fort dominer par les Planètes. — Nous nous servons, lui repartis-je, de l'astrologie comme vous vous servez de l'algèbre. Chaque nation a sa science, selon laquelle elle règle sa politique ; tous les astrologues ensemble n'ont jamais fait tant de sottises en notre Perse qu'un seul de vos algébristes en a fait ici. Croyez-vous que le concours fortuit des astres ne soit pas une règle aussi sûre que les beaux raisonnemens de votre faiseur de Système² ?

Si l'on comptoit les voix là-dessus en France et en Perse, ce seroit un beau sujet de triomphe pour l'astrologie ; vous verriez les calculateurs bien humiliés. Quel accablant corollaire n'en pourroit-on pas tirer contre eux ? »

Notre dispute fut interrompue, et il fallut nous quitter.

De Paris, le 26 de la lune de Rhamazan, 1719.

LETTRE 136

RICA AU MÊME.

Dans l'entrevue suivante, mon sçavant me mena dans un cabinet particulier. « Voici les livres d'histoire moderne, me dit-il. Voyez premierement les historiens de l'Église et des Papes, livres que je lis pour m'édifier, et qui font en moi souvent un effet tout contraire.

« Là ce sont ceux qui ont écrit de la décadence du formidable Empire Romain, qui s'étoit formé du débris de tant de monarchies, et sur la chute duquel il s'en forma aussi tant de nouvelles. Un nombre infini de peuples barbares, aussi inconnus que les pays qu'ils habitoient, parurent tout à coup, l'inonderent, le ravagerent, le dépecerent, et fonderent tous les royaumes que vous voyez à présent en Europe. Ces peuples n'étoient point proprement barbares, puisqu'ils étoient libres ; mais ils le sont devenus depuis que, soumis pour

la plûpart à une puissance absolue, ils ont perdu cette douce liberté si conforme à la raison, à l'humanité et à la nature.

« Vous voyez ici les historiens de l'Empire d'Allemagne, qui n'est qu'une ombre du premier Empire, mais qui est, je crois, la seule puissance qui soit sur la Terre que la division n'a point affoiblie ; la seule, je crois encore, qui se fortifie à mesure de ses pertes, et qui, lente à profiter des succès, devient indomptable par ses défaites.

« Voici les historiens de France, où l'on voit d'abord la puissance des rois se former, mourir deux fois, renaître de même, languir ensuite pendant plusieurs siècles ; mais, prenant insensiblement des forces, accrue de toutes parts, monter à son dernier période : semblable à ces fleuves qui, dans leur course, perdent leurs eaux ou se cachent sous terre ; puis, reparoissant de nouveau, grossis par les rivières qui s'y jettent, entraînent avec rapidité tout ce qui s'oppose à leur passage.

« Là, vous voyez la nation espagnole sortir de quelques montagnes ; les princes mahométans subjugués aussi insensiblement qu'ils avoient rapidement conquis ; tant de royaumes réunis dans une vaste monarchie, qui devint presque la seule : jusqu'à ce qu'accablée de sa propre grandeur et de sa fausse opulence, elle perdit sa force et sa réputation même et ne conserva que l'orgueil de sa première puissance.

« Ce sont ici les historiens d'Angleterre, où l'on voit la liberté sortir sans cesse des feux de la discorde et de la sédition ; le Prince toujours chancelant sur un trône inébranlable ; une nation impatiente, sage

dans sa fureur même, et qui, maîtresse de la Mer (chose inouïe jusqu'alors), mêle le commerce avec l'Empire.

« Tout près de-là sont les historiens de cette autre reine de la Mer, la République de Hollande, si respectée en Europe et si formidable en Asie, où ses négocians voient tant de rois prosternés devant eux.

« Les historiens d'Italie vous représentent une nation autrefois maîtresse du Monde, aujourd'hui esclave de toutes les autres ; ses princes divisés et foibles, et sans autre attribut de souveraineté qu'une vaine politique.

« Voilà les historiens des républiques : de la Suisse, qui est l'image de la liberté ; de Venise, qui n'a de ressources qu'en son économie ; et de Gênes, qui n'est superbe que par ses bâtimens.

« Voici ceux du Nord, et entr'autres, de la Pologne, qui use si mal de sa liberté et du droit qu'elle a d'élire ses rois, qu'il semble qu'elle veuille consoler par-là les peuples ses voisins, qui ont perdu l'un et l'autre. »

Là-dessus nous nous séparâmes jusques au lendemain.

De Paris, le 2 de la lune de Chalval, 1719.

LETTRE 137

RICA AU MÊME.

Le lendemain, il me mena dans un autre cabinet.
« Ce sont ici les poètes, me dit-il, c'est-à-dire ces auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens et d'accabler la raison sous les agrémens,

comme on ensevelissoit autrefois les femmes sous leurs ornemens et leurs parures. Vous les connoissez ; ils ne sont pas rares chez les Orientaux, où le Soleil, plus ardent, semble échauffer les imaginations mêmes.

« Voilà les poèmes épiques. — Eh ! qu'est-ce que les poèmes épiques ? — En vérité, me dit-il, je n'en sçais rien ; les connoisseurs disent qu'on n'en a jamais fait que deux, et que les autres qu'on donne sous ce nom ne le sont point ; c'est aussi ce que je ne sçais pas. Ils disent de plus qu'il est impossible d'en faire de nouveaux, et cela est encore plus surprenant.

« Voici les poètes dramatiques, qui, selon moi, sont les poètes par excellence et les maîtres des passions. Il y en a de deux sortes : les comiques, qui nous remuent si doucement, et les tragiques, qui nous troublent et nous agitent avec tant de violence.

« Voici les lyriques, que je méprise autant que j'estime les autres, et qui font de leur art une harmonieuse extravagance.

« On voit ensuite les auteurs des idilles et des églogues, qui plaisent même aux gens de Cour par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont pas, et qu'ils leur montrent dans la condition des bergers¹.

« De tous les auteurs que nous avons vûs, voici les plus dangereux : ce sont ceux qui aiguissent les épi-grammes, qui sont de petites flèches déliées qui font une plaie profonde et inaccessible aux remèdes.

« Vous voyez ici les romans, dont les auteurs sont des espèces de poètes qui outrent également le langage de l'esprit et celui du cœur : ils passent leur vie

à chercher la nature et la manquent toujours, et leurs héros y sont aussi étrangers que les dragons ailés et les hippocentaures. »

« J'ai vû, lui dis-je, quelques-uns de vos romans, et, si vous voyiez les nôtres, vous en seriez encore plus choqué. Ils sont aussi peu naturels et, d'ailleurs, extrêmement gênés par nos mœurs : il faut dix années de passion avant qu'un amant ait pû voir seulement le visage de sa maîtresse. Cependant les auteurs sont forcés de faire passer les lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires. Or il est impossible que les incidens soient variés. On recourt à un artifice pire que le mal même qu'on veut guérir : c'est aux prodiges. Je suis sûr que vous ne trouverez pas bon qu'une magicienne fasse sortir une armée de dessous terre, qu'un héros, lui seul, en détruise une de cent mille hommes. Cependant voilà nos romans. Ces aventures froides et souvent répétées nous font languir, et ces prodiges extravagans nous révoltent. »

De Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1719.

LETTRE 138

RICA A IBBEN, A SMIRNE.

Les ministres se succèdent et se détruisent ici comme les saisons : depuis trois ans, j'ai vu changer quatre fois de système sur les finances¹. On lève aujourd'hui les tributs, en Turquie et en Perse, comme les levoient

les fondateurs de ces empires ; il s'en faut bien qu'il en soit ici de même. Il est vrai que nous n'y mettons pas tant d'esprit que les Occidentaux : nous croyons qu'il n'y a pas plus de différence entre l'administration des revenus du prince et celle des biens d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille tomans ou en compter cent. Mais il y a ici bien plus de finesse et de mystère. Il faut que de grands génies travaillent nuit et jour, qu'ils enfantent sans cesse et avec douleur de nouveaux projets ; qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens qui travaillent pour eux sans en être priés, qu'ils se retirent et vivent dans le fond d'un cabinet impénétrable aux grands et sacré aux petits, qu'ils aient toujours la tête remplie de secrets importants, de desseins miraculeux, de systèmes nouveaux, et qu'absorbés dans les méditations, ils soient privés de l'usage de la parole et quelquefois même de celui de la politesse.

Dès que le feu Roi eut fermé les yeux, on pensa à établir une nouvelle administration. On sentoit qu'on étoit mal, mais on ne sçavoit comment faire pour être mieux. On ne s'étoit pas bien trouvés de l'autorité sans bornes des ministres précédens ; on la voulut partager. On créa pour cet effet six ou sept conseils, et ce ministère est peut-être celui de tous qui a gouverné la France avec plus de sens. La durée en fut courte, aussi bien que celle du bien qu'il produisit.

La France, à la mort du feu Roi, étoit un corps accablé de mille maux. N.....¹ prit le fer à la main, retrancha les chairs inutiles, et appliqua quelques remèdes topiques. Mais il restoit toujours un vice

intérieur à guérir. Un étranger est venu, qui a entrepris cette cure. Après bien des remèdes violens, il a cru lui avoir rendu son embonpoint, et il l'a seulement rendue bouffie.

Tous ceux qui étoient riches il y a six mois sont à présent dans la pauvreté, et ceux qui n'avoient pas de pain regorgent de richesses. Jamais ces deux extrêmes ne se sont touchées de si près. L'Étranger a tourné l'État comme un fripier tourne un habit : il fait paroître dessus ce qui étoit dessous ; et, ce qui étoit dessous, il le met à l'envers. Quelles fortunes inespérées, incroyables même à ceux qui les ont faites ! Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. Que de valets servis par leurs camarades et peut-être demain par leurs maîtres !

Tout ceci produit souvent des choses bizarres. Les laquais qui avoient fait fortune sous le regne passé vantent aujourd'hui leur naissance ; ils rendent, à ceux qui viennent de quitter leur livrée dans une certaine rue¹, tout le mépris qu'on avoit pour eux il y a six mois ; ils crient de toute leur force : « La noblesse est ruinée ! Quel désordre dans l'État ! Quelle confusion dans les rangs ! On ne voit que des inconnus faire fortune ! » Je te promets que ceux-ci prendront bien leur revanche sur ceux qui viendront après eux, et que, dans trente ans, ces gens de qualité feront bien du bruit.

A Paris, le premier de la lune de Zilcadé, 1720.

LETTRE 139

RICA AU MÊME.

Voici un grand exemple de la tendresse conjugale, non seulement dans une femme, mais dans une reine. La reine de Suède¹, voulant à toute force associer le prince son époux à la couronne, pour aplanir toutes les difficultés, a envoyé aux États, une déclaration par laquelle elle se désiste de la régence au cas qu'il soit élu.

Il y a soixante et quelques années qu'une autre reine, nommée *Christine*, abdiqua la couronne pour se donner tout entière à la philosophie. Je ne sçais lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'approuve assez que chacun se tienne ferme dans le poste où la Nature l'a mis, et que je ne puisse louer la foiblesse de ceux qui, se trouvant au-dessous de leur état, le quittent comme par une espèce de désertion, je suis cependant frappé de la grandeur d'âme de ces deux princesses et de voir l'esprit de l'une et le cœur de l'autre supérieurs à leur fortune. *Christine* a songé à connoître dans le tems que les autres ne songent qu'à jouir, et l'autre ne veut jouir que pour mettre tout son bonheur entre les mains de son auguste époux.

De Paris, le 27 de la lune de Maharram, 1720.

LETTRE 140

*RICA A USBEK, A ***.*

Le parlement de Paris vient d'être relégué dans une petite ville qu'on appelle *Pontoise*. Le Conseil lui a envoyé enregistrer ou approuver une déclaration qui le deshonore, et il l'a enregistrée d'une manière qui deshonore le Conseil¹.

On menace d'un pareil traitement quelques parlemens du royaume.

Ces compagnies sont toujours odieuses : elles n'approchent des rois que pour leur dire de tristes vérités, et, pendant qu'une foule de courtisans leur représentent sans cesse un peuple heureux sous leur gouvernement, elles viennent démentir la flatterie, et apporter aux pieds du trône les gémissemens et les larmes dont elles sont dépositaires.

C'est un pèsant fardeau, mon cher Usbek, que celui de la vérité, lorsqu'il faut la porter jusques aux princes. Ils doivent bien penser que ceux qui s'y déterminent y sont contraints, et qu'ils ne se résoudroient jamais à faire des démarches si tristes et si affligeantes pour ceux qui les font, s'ils n'y étoient forcés par leur devoir, leur respect, et même leur amour².

De Paris, le 21 de la lune de Gemmadi I, 1720.

LETTRE 141

RICA AU MÊME.

J'irai te voir sur la fin de la semaine. Que les jours couleront agréablement avec toi !

Je fus présenté, il y a quelques jours, à une dame de la Cour qui avoit quelque envie de voir ma figure étrangere. Je la trouvai belle, digne des regards de notre monarque et d'un rang auguste dans le lieu sacré où son cœur repose.

Elle me fit mille questions sur les mœurs des Persans, et sur la maniere de vivre des Persanes. Il me parut que la vie du serrail n'étoit pas de son goût, et qu'elle trouvoit de la répugnance à voir un homme partagé entre dix ou douze femmes. Elle ne put voir sans envie le bonheur de l'un et sans pitié la condition des autres. Comme elle aime la lecture, sur-tout celle des poètes et des romans, elle souhaite que je lui parlasse des nôtres. Ce que je lui en dis redoubla sa curiosité ; elle me pria de lui faire traduire un fragment de quelques-uns de ceux que j'ai apportés. Je le fis et je lui envoyai quelques jours après un conte Persan. Peut-être seras-tu bien aise de le voir travesti.

Du tems de Cheik-Ali-Can¹, il y avoit en Perse une femme nommée *Zulema* : elle sçavoit par cœur tout le saint Alcoran ; il n'y avoit point de dervis qui entendît mieux qu'elle les traditions des saints Prophètes ; les docteurs arabes n'avoient rien de si mystérieux qu'elle n'en comprît tous les sens ; et elle joignoit

à tant de connoissances un certain caractère d'esprit enjoué qui laissoit à peine deviner si elle vouloit amuser ceux à qui elle parloit, ou les instruire.

Un jour qu'elle étoit avec ses compagnes dans une des salles du serrail, une d'elles lui demanda ce qu'elle pensoit de l'autre vie, et si elle ajoutoit foi à cette ancienne tradition de nos docteurs, que le Paradis n'est fait que pour les hommes¹.

« C'est le sentiment commun, leur dit-elle ; il n'y a rien que l'on n'ait fait pour dégrader notre sexe. Il y a même une nation répandue par toute la Perse, qu'on appelle la *Nation Juive*, qui soutient, par l'autorité de ses livres sacrés, que nous n'avons point d'ame.

« Ces opinions si injurieuses n'ont d'autre origine que l'orgueil des hommes, qui veulent porter leur supériorité au delà même de leur vie et ne pensent pas que, dans le Grand Jour, toutes les créatures paroîtront devant Dieu comme le néant, sans qu'il y ait entr'elles de prérogatives que celles que la vertu y aura mises.

« Dieu ne se bornera point dans ses récompenses ; et, comme les hommes qui auront bien vécu et bien usé de l'empire qu'ils ont ici-bas sur nous, seront dans un paradis plein de beautés célestes et ravissantes, et telles que, si un mortel les avoit vûes, il se donneroit aussitôt la mort dans l'impatience d'en jouir, aussi les femmes vertueuses iront dans un lieu de délices, où elles seront enivrées d'un torrent de voluptés avec des hommes divins qui leur seront soumis : chacune d'elles aura un serrail dans lequel ils seront enfermés, et des eunuques encore plus fidèles que les nôtres, pour les garder.

« J'ai lu, ajouta-t-elle, dans un livre arabe, qu'un homme nommé *Ibrahim* étoit d'une jalousie insupportable. Il avoit douze femmes extrêmement belles, qu'il traitoit d'une manière très-dure ; il ne se fioit plus à ses eunuques ni aux murs de son serrail ; il les tenoit presque toujours sous la clef, enfermées dans leur chambre, sans qu'elles pussent se voir ni se parler : car il étoit même jaloux d'une amitié innocente. Toutes ses actions prenoient la teinture de sa brutalité naturelle ; jamais une douce parole ne sortit de sa bouche, et jamais il ne fit le moindre signe qui n'ajoutât quelque chose à la rigueur de leur esclavage.

« Un jour qu'il les avoit toutes rassemblées dans une salle de son serrail, une d'entr'elles, plus hardie que les autres, lui reprocha son mauvais naturel. « Quand on cherche si fort les moyens de se faire craindre, lui dit-elle, on trouve toujours auparavant ceux de se faire haïr. Nous sommes si malheureuses que nous ne pouvons nous empêcher de désirer un changement. D'autres, à ma place, souhaiteroient votre mort, je ne souhaite que la mienne ; et, ne pouvant espérer d'être séparée de vous que par-là, il me sera encore bien doux d'en être séparée. » Ce discours, qui auroit dû le toucher, le fit entrer dans une furieuse colère ; il tira son poignard et le lui plongea dans le sein. « Mes chères compagnes, dit-elle d'une voix mourante, si le Ciel a pitié de ma vertu, vous serez vengées. » A ces mots, elle quitta cette vie infortunée pour aller dans le séjour des délices où les femmes qui ont bien vécu jouissent d'un bonheur qui se renouvelle toujours.

« D'abord elle vit une prairie riante, dont la ver-

dure étoit relevée par les peintures des fleurs les plus vives ; un ruisseau, dont les eaux étoient plus pures que le cristal, y faisoit un nombre infini de détours. Elle entra ensuite dans des bocages charmans, dont le silence n'étoit interrompu que par le doux chant des oiseaux. De magnifiques jardins se présentèrent ensuite : la Nature les avoit ornés avec sa simplicité et toute sa magnificence. Elle trouva enfin un palais superbe, préparé pour elle et rempli d'hommes célestes destinés à ses plaisirs.

« Deux d'entr'eux se présentèrent aussi-tôt pour la deshabiller ; d'autres la mirent dans le bain et la parfumerent des plus délicieuses essences. On lui donna ensuite des habits infiniment plus riches que les siens. Après quoi, on la mena dans une grande salle, où elle trouva un feu fait avec des bois odoriférans et une table couverte des mets les plus exquis. Tout sembloit concourir au ravissement de ses sens : elle entendoit, d'un côté, une musique d'autant plus divine qu'elle étoit plus tendre ; de l'autre, elle ne voyoit que des danses de ces hommes divins, uniquement occupés à lui plaire. Cependant tant de plaisirs ne devoient servir qu'à la conduire insensiblement à des plaisirs plus grands. On la mena dans sa chambre, et, après l'avoir encore une fois deshabillée, on la porta dans un lit superbe, où deux hommes d'une beauté charmante la reçurent dans leurs bras. C'est pour lors qu'elle fut enivrée, et que ses ravissemens passèrent même ses desirs. « Je suis toute hors de moi, leur disoit-elle ; je croirois mourir, si je n'étois sûre de mon immortalité. C'en est trop ; laissez-moi : je succombe sous la vio-

lence des plaisirs. Oui, vous rendez un peu le calme à mes sens, je commence à respirer et à revenir à moi-même. D'où vient que l'on a ôté les flambeaux ? Que ne puis-je à présent considérer votre beauté divine ? Que ne puis-je voir ?... Mais pourquoi voir ? Vous me faites rentrer dans mes premiers transports. O Dieux ! que ces ténèbres sont aimables ! Quoi ! je serai immortelle et immortelle avec vous ? Je serai ?... Non, je vous demande grace : car je vois bien que vous êtes gens à n'en demander jamais. »

« Après plusieurs commandemens réitérés, elle fut obéie ; mais elle ne le fut que lorsqu'elle voulut l'être bien sérieusement. Elle se reposa languissamment et s'endormit dans leurs bras. Deux momens de sommeil réparèrent sa lassitude ; elle reçut deux baisers qui l'enflammerent soudain et lui firent ouvrir les yeux. « Je suis inquiète, dit-elle : je crains que vous ne m'aimiez plus. » C'étoit un doute dans lequel elle ne vouloit pas rester long-tems ; aussi eut-elle avec eux tous les éclaircissemens qu'elle pouvoit desirer. « Je suis désabusée, s'écria-t-elle. Pardon, pardon ! Je suis sûre de vous. Vous ne me dites rien, mais vous prouvez mieux que tout ce que vous me pourriez dire. Oui, Oui ! je vous le confesse : on n'a jamais tant aimé. Mais quoi ! vous vous disputez tous deux l'honneur de me persuader ? Ah ! si vous vous disputez, si vous joignez l'ambition au plaisir de ma défaite, je suis perdue : vous serez tous deux vainqueurs ; il n'y aura que moi de vaincue ; mais je vous vendrai bien cher la victoire. »

« Tout ceci ne fut interrompu que par le jour. Ses fidèles et aimables domestiques entrèrent dans sa

chambre, et firent lever ces deux jeunes hommes, que deux vieillards ramenerent dans les lieux où ils étoient gardés pour ses plaisirs. Elle se leva ensuite et parut d'abord à cette cour idôlatre dans les charmes d'un déshabillé simple et ensuite couverte des plus somptueux ornemens. Cette nuit l'avoit embellie : elle avoit donné de la vie à son teint et de l'expression à ses graces. Ce ne fut pendant tout le jour que danses, que concerts, que festins, que jeux, que promenades, et l'on remarquoit qu'Anaïs se déroboit de tems en tems et voloît vers ses deux jeunes héros. Après quelques précieux instans d'entrevue, elle revenoit vers la troupe qu'elle avoit quittée, toujours avec un visage plus serein. Enfin, sur le soir, on la perdit tout-à-fait : elle alla s'enfermer dans le serrail, où elle vouloit, disoit-elle, faire connoissance avec ces captifs immortels qui devoient à jamais vivre avec elle. Elle visita donc les apartemens de ces lieux les plus reculés et les plus charmans, où elle compta cinquante esclaves d'une beauté miraculeuse : elle erra toute la nuit de chambre en chambre, recevant par-tout des hommages toujours différens et toujours les mêmes.

« Voilà comment l'immortelle Anaïs passoit sa vie, tantôt dans des plaisirs éclatans, tantôt dans des plaisirs solitaires ; admirée d'une troupe brillante, ou bien aimée d'un amant éperdu. Souvent elle quittoit le palais enchanté pour aller dans une grotte champêtre ; les fleurs sembloient naître sous ses pas, et les jeux se présentoient en foule au-devant d'elle.

« Il y avoit plus de huit jours qu'elle étoit dans cette demeure heureuse, que, toujours hors d'elle-

même, elle n'avoit pas fait une seule réflexion : elle avoit joui de son bonheur sans le connoître et sans avoir eu un seul de ces momens tranquilles où l'ame se rend, pour ainsi dire, compte à elle-même et s'écoute dans le silence des passions.

« Les bienheureux ont des plaisirs si vifs qu'ils peuvent rarement jouir de cette liberté d'esprit. C'est pour cela qu'attachés invinciblement aux objets présens ils perdent entierement la mémoire des choses passées et n'ont plus aucun souci de ce qu'ils ont connu ou aimé dans l'autre vie.

« Mais Anaïs, dont l'esprit étoit vraiment philosophe, avoit passé presque toute sa vie à méditer ; elle avoit poussé ses réflexions beaucoup plus loin qu'on n'auroit dû l'attendre d'une femme laissée à elle-même. La retraite austère que son mari lui avoit fait garder ne lui avoit laissé que cet avantage. C'est cette force d'esprit qui lui avoit fait mépriser la crainte dont ses compagnes étoient frappées, et la mort, qui devoit être la fin de ses peines et le commencement de sa félicité.

« Ainsi elle sortit peu à peu de l'yvresse des plaisirs et s'enferma seule dans un appartement de son palais. Elle se laissa aller à des réflexions bien douces sur sa condition passée et sur sa félicité présente ; elle ne put s'empêcher de s'attendrir sur le malheur de ses compagnes : on est sensible à des tourmens que l'on a partagés. Anaïs ne se tint pas dans les simples bornes de la compassion : plus tendre envers ces infortunées, elle se sentit portée à les secourir.

« Elle donna ordre à un de ces jeunes hommes qui étoient auprès d'elle, de prendre la figure de son mari,

d'aller dans son serrail, de s'en rendre maître, de l'en chasser, et d'y rester à sa place jusqu'à ce qu'elle le rappellât.

« L'exécution fut prompte : il fendit les airs, arriva à la porte du serrail d'Ibrahim, qui n'y étoit pas. Il frappe ; tout lui est ouvert : les eunuques tombent à ses pieds ; il vole vers les apartemens où les femmes d'Ibrahim étoient enfermées : il avoit, en passant, pris les clefs dans la poche de ce jaloux, à qui il s'étoit rendu invisible. Il entre et les surprend d'abord par son air doux et affable, et, bientôt après, il les surprend davantage par ses empressemens et par la rapidité de ses entreprises. Toutes eurent leur part de l'étonnement, et elles l'auroient pris pour un songe s'il y eût eu moins de réalité.

« Pendant que ces nouvelles scènes se jouent dans le serrail, Ibrahim heurte, se nomme, tempête et crie. Après avoir essuyé bien des difficultés, il entre et jette les eunuques dans un désordre extrême. Il marche à grands pas ; mais il recule en arrière et tombe comme des nues quand il voit le faux Ibrahim, sa véritable image, dans toutes les libertés d'un maître. Il crie au secours : il veut que les eunuques lui aident à tuer cet imposteur ; mais il n'est pas obéi. Il n'a plus qu'une bien foible ressource : c'est de s'en rapporter au jugement de ses femmes. Dans une heure, le faux Ibrahim avoit séduit tous ses juges. L'autre est chassé et traîné indignement hors du serrail, et il auroit reçu la mort mille fois si son rival n'avoit ordonné qu'on lui sauvât la vie. Enfin, le nouvel Ibrahim, resté maître du champ de bataille, se montra de plus en plus digne d'un tel

choix et se signala par des miracles jusqu'alors inconnus.

« Vous ne ressemblez pas à Ibrahim, disoient ces femmes. — Dites, dites plutôt que ce imposteur ne me ressemble pas, disoit le triomphant Ibrahim. Comment faut-il faire pour être votre époux, si ce que je fais ne suffit pas ? — Ah ! nous n'avons garde de douter, dirent les femmes. Si vous n'êtes pas Ibrahim, il nous suffit que vous ayez si bien mérité de l'être ; vous êtes plus Ibrahim en un jour qu'il ne l'a été dans le cours de dix années. — Vous me promettez donc, reprit-il, que vous vous déclarerez en ma faveur contre cet imposteur ? — N'en doutez pas, dirent-elles d'une commune voix : nous vous jurons une fidélité éternelle ; nous n'avons été que trop long-tems abusées : le traître ne soupçonnoit point notre vertu ; il ne soupçonnoit que sa foiblesse. Nous voyons bien que les hommes ne sont point faits comme lui ; c'est à vous sans doute qu'ils ressemblent. Si vous sçaviez combien vous nous le faites haïr ! — Ah ! je vous donnerai souvent de nouveaux sujets de haine, reprit le faux Ibrahim : vous ne connoissez point encore tout le tort qu'il vous a fait. — Nous jugeons de son injustice par la grandeur de notre vengeance, reprirent-elles. — Oui, vous avez raison, dit l'homme divin : j'ai mesuré l'expiation au crime ; je suis bien aise que vous soyez contentes de ma maniere de punir. — Mais, dirent ces femmes, si cet imposteur revient, que ferons-nous ? — Il lui seroit, je crois, difficile de vous tromper, répondit-il : dans la place que j'occupe auprès de vous, on ne se soutient guères par la ruse, et, d'ailleurs, je l'enverrai si loin, que vous n'entendrez plus parler de

lui. Pour lors, je prendrai sur moi le soin de votre bonheur : je ne serai point jaloux ; je sçaurai m'assurer de vous sans vous gêner ; j'ai assez bonne opinion de mon mérite pour croire que vous me serez fidèles. Si vous n'étiez pas vertueuses avec moi, avec qui le seriez-vous ? »

« Cette conversation dura long-tems entre lui et ces femmes, qui, plus frappées de la différence des deux Ibrahim que de leur ressemblance, ne songeoient pas même à se faire éclaircir de tant de merveilles. Enfin le mari désespéré revint encore les troubler : il trouva toute sa maison dans la joye et ses femmes plus incrédules que jamais. La place n'étoit pas tenable pour un jaloux : il sortit furieux, et, un instant après, le faux Ibrahim le suivit, le prit, le transporta dans les airs, et le laissa à deux mille¹ lieues de-là.

« O Dieux ! dans quelle désolation se trouverent ces femmes dans l'absence de leur cher Ibrahim ! Déjà leurs eunuques avoient repris leur sévérité naturelle ; toute la maison étoit en larmes ; elles s'imaginoient quelquefois que tout ce qui leur étoit arrivé n'étoit qu'un songe ; elles se regardoient toutes les unes les autres et se rappelloient les moindres circonstances de ces étranges aventures. Enfin le céleste Ibrahim revint, toujours plus aimable ; il leur parut que son voyage n'avoit pas été pénible. Le nouveau maître prit une conduite si opposée à celle de l'autre qu'elle surprit tous les voisins. Il congédia les eunuques, rendit sa maison accessible à tout le monde ; il ne voulut pas même souffrir que ses femmes se voilassent. C'étoit une chose assez singulière de les voir dans les festins

parmi des hommes aussi libres qu'eux. Ibrahim crut avec raison que les coutumes du pays n'étoient pas faites pour des citoyens comme lui. Cependant il ne se refusoit aucune dépense ; il dissipa avec une immense profusion les biens du jaloux, qui, de retour trois ans après des pays lointains où il avoit été transporté, ne trouva plus que ses femmes et trente-six enfans. »

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi 1, 1720.

LETTRE 142

*RICA A USBEK, A ***.*

Voici une lettre que je reçus hier d'un sçavant ; elle te paroîtra singuliere :

« Monsieur.

« Il y a six mois que j'ai recueilli la succession d'un
« oncle très-riche, qui m'a laissé cinq ou six cens mille
« livres et une maison superbement meublée. Il y a
« plaisir d'avoir du bien, lorsqu'on en sçait faire un
« bon usage. Je n'ai point d'ambition ni de goût pour
« les plaisirs : je suis presque toujours enfermé dans
« un cabinet, où je mène la vie d'un sçavant ; c'est
« dans ce lieu que l'on trouve un curieux amateur de la
« vénérable antiquité.

« Lorsque mon oncle eut fermé les yeux, j'aurois fort
« souhaité de le faire enterrer avec les cérémonies
« observées par les anciens Grecs et Romains ; mais je

« n'avois pour lors ni lacrymatoires, ni urnes, ni lampes
« antiques.

« Mais depuis je me suis bien pourvû de ces pré-
« cieuses raretés. Il y a quelques jours que je vendis
« ma vaisselle d'argent pour acheter une lampe de terre
« qui avoit servi à un philosophe stoïcien. Je me suis
« défait de toutes les glaces dont mon oncle avoit
« couvert presque tous les murs de ses apartemens,
« pour avoir un petit miroir, un peu fêlé, qui fut
« autrefois à l'usage de Virgile : je suis charmé d'y
« voir ma figure représentée au lieu de celle du Cigne
« de Mantoue. Ce n'est pas tout : j'ai acheté cent louis
« d'or cinq ou six pieces de monnoie de cuivre qui
« avoit cours il y a deux mille ans. Je ne sçache pas
« avoir à présent dans ma maison un seul meuble qui
« n'ait été fait avant la décadence de l'Empire. J'ai un
« petit cabinet de manuscrits fort précieux et fort
« chers. Quoique je me tue la vûe à les lire, j'aime
« beaucoup mieux m'en servir que des exemplaires
« imprimés, qui ne sont pas si corrects, et que tout le
« monde a entre les mains. Quoique je ne sorte presque
« jamais, je ne laisse pas d'avoir une passion démesurée
« de connoître tous les anciens chemins qui étoient du
« tems des Romains. Il y en a un qui est près de chez moi,
« qu'un proconsul des Gaules fit faire il y a environ
« douze cens ans ; lorsque je vais à ma maison de cam-
« pagne, je ne manque jamais d'y passer, quoiqu'il soit
« très-incommode, et qu'il m'allonge de plus d'une
« lieue. Mais ce qui me fait enrager, c'est qu'on y a
« mîs des poteaux de bois de distance en distance pour
« marquer l'éloignement des villes voisines : je suis

« désespéré de voir ces misérables indices, au lieu des
« colonnes milliaires qui y étoient autrefois ; je ne doute
« pas que je ne les fasse rétablir par mes héritiers, et
« que je ne les engage à cette dépense par mon testament. Si vous avez, Monsieur, quelque manuscrit
« persan, vous me ferez plaisir de m'en accommoder ;
« je vous le paierai tout ce que vous voudrez, et je vous
« donnerai par dessus le marché quelques ouvrages de
« ma façon, par lesquels vous verrez que je ne suis
« point un membre inutile de la République des Lettres.
« Vous y remarquerez entr'autres une dissertation où
« je fais voir que la couronne dont on se servoit
« autrefois dans les triomphes étoit de chêne, et non
« pas de laurier. Vous en admirerez une autre où je
« prouve, par de doctes conjectures tirées des plus
« graves auteurs grecs, que Cambises fut blessé à la
« jambe gauche, et non pas à la droite ; une autre où
« je démontre qu'un petit front étoit une beauté très-
« recherchée par les Romains. Je vous enverrai encore
« un volume in-quarto, en forme d'explication d'un
« vers du sixième livre de l'*Enéide* de Virgile. Vous
« ne recevrez tout ceci que dans quelques jours ; et,
« quant à présent, je me contente de vous envoyer ce
« fragment d'un ancien mythologiste grec qui n'avoit
« point paru jusques ici, et que j'ai découvert dans la
« poussière d'une bibliothèque. Je vous quitte pour
« une affaire importante que j'ai sur les bras : il s'agit
« de restituer un beau passage de Pline le Naturaliste,
« que les copistes du cinquième siècle ont étrangement défiguré.

« Je suis, etc... »

FRAGMENT D'UN ANCIEN MYTHOLOGISTE.

« Dans une isle près des Orcades, il naquit un enfant
« qui avoit pour pere Eole, Dieu des Vents, et pour
« mere une nymphe de Calédonie. On dit de lui qu'il
« apprit tout seul à compter avec ses doigts, et que,
« dès l'âge de quatre ans, il distinguoit si parfaitement
« les métaux que, sa mere ayant voulu lui donner une
« bague de laiton au lieu d'une d'or, il reconnut la
« tromperie et la jetta par terre.

« Dès qu'il fut grand, son pere lui apprit le secret
« d'enfermer les vents dans les outres¹, qu'il vendoit
« ensuite à tous les voyageurs. Mais, comme la mar-
« chandise n'étoit pas fort prisée dans son pays, il le
« quitta et se mit à courir le Monde en compagnie de
« l'aveugle Dieu du Hazard.

« Il apprit dans ses voyages que, dans la Bétique, l'or
« reluisoit de toutes parts ; cela fit qu'il y précipita ses
« pas. Il y fut fort mal reçu de Saturne, qui regnoit
« pour lors. Mais ce Dieu ayant quitté la Terre, il
« s'avisa d'aller dans tous les carrefours, où il crioit
« sans cesse d'une voix rauque : « Peuples de Bétique,
« vous croyez être riches parce que vous avez de l'or
« et de l'argent. Votre erreur me fait pitié. Croyez-moi,
« quittez le pays des vils métaux ; venez dans l'Empire
« de l'Imagination ; et je vous promets des richesses qui
« vous étonneront vous-mêmes. » Aussi-tôt il ouvrit
« une grande partie des outres qu'il avoit apportées,
« et il distribua de sa marchandise à qui en voulut.

« Le lendemain, il revint dans les mêmes carrefours, « et il s'écria : « Peuples de Bétique, voulez-vous être « riches ? Imaginez-vous que je le suis beaucoup, et « que vous l'êtes beaucoup aussi ; mettez-vous tous « les matins dans l'esprit que votre fortune a doublé « pendant la nuit ; levez-vous ensuite ; et, si vous avez « des créanciers, allez les payer de ce que vous aurez « imaginé, et dites-leur d'imaginer à leur tour. »

« Il reparut quelques jours après, et il parla ainsi : « Peuples de Bétique, je vois bien que votre imagi- « nation n'est pas si vive que les premiers jours. « Laissez-vous conduire à la mienne. Je mettrai tous « les matins devant vos yeux un écriteau¹ qui sera pour « vous la source des richesses ; vous n'y verrez que « quatre paroles, mais elles seront bien significatives : « car elles régleront la dot de vos femmes, la légitime « de vos enfans, le nombre de vos domestiques. Et « quant à vous, dit-il à ceux de la troupe qui étoient « le plus près de lui, quant à vous, mes chers enfans « (je puis vous appeler de ce nom : car vous avez reçu « de moi une seconde naissance), mon écriteau déci- « dera de la magnificence de vos équipages, de la somp- « tuosité de vos festins, du nombre et de la pension de « vos maîtresses. »

« A quelques jours de-là, il arriva dans le carrefour « tout essoufflé, et, transporté de colere, il s'écria : « Peuples de Bétique, je vous avois conseillé d'ima- « giner, et je vois que vous ne le faites pas. Eh bien ! « à présent, je vous l'ordonne. » Là-dessus il les « quitta brusquement ; mais la réflexion le rappella sur « ses pas. « J'apprens que quelques-uns de vous sont

« assez détestables pour conserver leur or et leur
« argent. Encore passe pour l'argent ; mais pour de
« l'or... pour de l'or... Ah ! cela me met dans une
« indignation... Je jure, par mes outres sacrées, que,
« s'ils ne viennent pas me l'apporter, je les punirai
« sévèrement. » Puis il ajouta d'un air tout à fait per-
« suasif : « Croyez-vous que ce soit pour garder ces
« misérables métaux que je vous les demande ? Une
« marque de ma candeur, c'est que, lorsque vous me les
« apportâtes il y a quelques jours, je vous en rendis
« sur-le-champ la moitié. »

« Le lendemain, on l'aperçut de loin, et on le vit
« s'insinuer avec une voix douce et flatteuse : « Peuples
« de Bétique, j'apprens que vous avez une partie de
« vos trésors dans les pays étrangers. Je vous prie,
« faites-les moi venir : vous me ferez plaisir, et je vous
« en aurai une reconnoissance éternelle. »

« Le fils d'Eole parloit à des gens qui n'avoient pas
« grande envie de rire ; ils ne purent pourtant s'en
« empêcher : ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus.
« Mais, reprenant courage, il hazarda encore une petite
« prière : « Je sçais que vous avez des pierres pré-
« cieuses. Au nom de Jupiter, défaites-vous en ! rien
« ne vous appauvrit comme ces sortes de choses.
« Défaites-vous en, vous dis-je. Si vous ne le pouvez
« pas par vous-mêmes, je vous donnerai des hommes
« d'affaires excellens. Que de richesses vont couler chez
« vous, si vous faites ce que je vous conseille ! Oui,
« je vous promets tout ce qu'il y aura de plus pur
« dans mes outres. »

« Enfin, il monta sur un tréteau, et, prenant une voix

« assurée, il dit : « Peuples de Bétique, j'ai comparé
« l'heureux état dans lequel vous êtes, avec celui où
« je vous trouvai lorsque j'arrivai ici : je vous vois
« le plus riche peuple de la Terre ; mais, pour achever
« votre fortune, souffrez que je vous ôte la moitié
« de vos biens. » A ces mots, d'une aile légère, le
« fils d'Eole disparut et laissa ses auditeurs dans une
« consternation inexprimable ; ce qui fit qu'il revint le
« lendemain, et parla ainsi : « Je m'aperçus hier que
« mon discours vous déplut extrêmement. Eh bien !
« prenez que je ne vous aye rien dit. Il est vrai, la
« moitié, c'est trop : il n'y a qu'à prendre d'autres
« expédiens pour arriver au but que je me suis proposé :
« assemblons nos richesses dans un même endroit ;
« nous le pouvons facilement : car elles ne tiennent
« pas un gros volume. » Aussitôt il en disparut les trois
« quarts¹. »

A Paris, le 9 de la lune de Chahban, 1720.

LETTRE 143

*RICA A NATHANAEL LÉVI,
MÉDECIN JUIF, A LIVOURNE.*

Tu me demandes ce que je pense de la vertu des amulettes et de la puissance des talismans. Pourquoi t'adresses-tu à moi ? Tu es juif, et je suis mahométan ; c'est-à-dire que nous sommes tous deux bien crédules.

Je porte toujours sur moi plus de deux mille passages du saint Alcoran ; j'attache à mes bras un petit paquet

où sont écrits les noms de plus de deux cens dervis ; ceux d'Ali, de Fatmé et de tous les Purs, sont cachés en plus de vingt endroits de mes habits¹.

Cependant je ne désapprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribue à de certaines paroles : il nous est bien plus difficile de répondre à leurs raisonnemens qu'à eux de répondre à nos expériences.

Je porte tous ces chiffons sacrés par une longue habitude, pour me conformer à une pratique universelle ; je crois que, s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues et les autres ornemens dont on se pare, ils n'en ont pas moins. Mais, toi, tu mets toute ta confiance sur quelques lettres mystérieuses, et, sans cette sauvegarde, tu serois dans un effroi continu.

Les hommes sont bien malheureux ! ils flottent sans cesse entre de fausses espérances et des craintes ridicules, et, au lieu de s'appuyer sur la raison, ils se font des monstres qui les intimident, ou des fantômes qui les séduisent.

Quel effet veux-tu que produise l'arrangement de certaines lettres ? Quel effet veux-tu que leur dérangement puisse troubler ? Quelle relation ont-elles avec les vents, pour appaiser les tempêtes ; avec la poudre à canon, pour en vaincre l'effort ; avec ce que les médecins appellent l'*humeur peccante* et la *cause morbifique* des maladies, pour les guérir ?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ceux qui fatiguent leur raison pour lui faire rapporter de certains événemens à des vertus occultes n'ont pas un moindre effort à faire pour s'empêcher d'en voir la véritable cause.

Tu me diras que de certains prestiges ont fait gagner une bataille ; et, moi, je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles pour ne pas trouver dans la situation du terrain, dans le nombre ou dans le courage des soldats, dans l'expérience des capitaines, des causes suffisantes pour produire cet effet dont tu veux ignorer la cause.

Je te passe pour un moment qu'il y ait des prestiges. Passe-moi à mon tour, un moment, qu'il n'y en ait point : car cela n'est pas impossible. Ce que tu m'accordes n'empêche pas que les deux armées ne puissent se battre. Veux-tu, que, dans ce cas-là, aucune des deux ne puisse remporter la victoire ? Crois-tu que leur sort restera incertain jusques à ce qu'une puissance invisible vienne le déterminer ; que tous les coups seront perdus, toute la prudence, vaine, et tout le courage, inutile ? Penses-tu que la mort, dans ces occasions, rendue présente de mille manières, ne puisse pas produire dans les esprits ces terreurs paniques que tu as tant de peine à expliquer ? Veux-tu que, dans une armée de cent mille hommes, il ne puisse pas y avoir un seul homme timide ? Crois-tu que le découragement de celui-ci ne puisse pas produire le découragement d'un autre ; que le second, qui quitte un troisième, ne lui fasse pas bientôt abandonner un quatrième ? Il n'en faut pas davantage pour que le désespoir de vaincre saisisse soudain toute une armée et la saisisse d'autant plus facilement qu'elle se trouve plus nombreuse.

Tout le monde sçait et tout le monde sent que les hommes, comme toutes les créatures qui tendent à conserver leur être, aiment passionnément la vie. On

sçait cela en général, et on cherche pourquoi, dans une certaine occasion particuliere, ils ont craint de la perdre !

Quoique les livres sacrés de toutes les nations soient remplis de ces terreurs paniques ou surnaturelles, je n'imagine rien de si frivole, parce que, pour s'assurer qu'un effet qui peut être produit par cent mille causes naturelles est surnaturel, il faut avoir auparavant examiné si aucune de ces causes n'a agi ; ce qui est impossible.

Je ne t'en dirai pas davantage, Nathanaël ; il me semble que la matiere ne mérite pas d'être si sérieusement traitée.

De Paris, le 20 de la lune de Chahban, 1720.

P.-S. — Comme je finissois, j'ai entendu crier dans la rue une lettre d'un médecin de Province à un médecin de Paris (car ici toutes les bagatelles s'impriment, se publient, et s'achetent) ; j'ai cru que je ferois bien de te l'envoyer, parce qu'elle a du rapport à notre sujet¹.

LETTRE D'UN MÉDECIN DE PROVINCE
A UN MÉDECIN DE PARIS.

« Il y avoit dans notre ville un malade qui ne dormoit point depuis trente-cinq jours. Son médecin lui ordonna l'opium ; mais il ne pouvoit se résoudre à le prendre, et il avoit la coupe à la main qu'il étoit plus indéterminé que jamais. Enfin il dit à son médecin :

« Monsieur, je vous demande seulement quartier jusqu'à demain : je connois un homme qui n'exerce pas la médecine, mais qui a chez lui un nombre innombrable de remedes contre l'insomnie. Souffrez que je l'envoie quérir, et, si je ne dors pas cette nuit, je vous promets que je reviendrai à vous. » Le médecin congédié, le malade fit fermer les rideaux, et dit à un petit laquais : « Tiens, va-t-en chez M. Anis, et dis-lui qu'il vienne me parler. » M. Anis arrive. « Mon cher monsieur Anis, je me meurs : je ne puis dormir. N'auriez vous point dans votre boutique la *C. du G.*¹ ou bien quelque livre de dévotion, composé par un R. P. J.², que vous n'ayez pu vendre ? Car souvent les remedes les plus gardés sont les meilleurs. — Monsieur, dit le libraire, j'ai chez moi, la *Cour sainte*, du pere Caussin³, en six volumes, à votre service ; je vais vous l'envoyer ; je souhaite que vous vous en trouviez bien. Si vous voulez les œuvres du révérend pere Rodriguez, Jésuite espagnol, ne vous en faites pas faute. Mais, croyez-moi, tenons-nous en au pere Caussin ; j'espère, avec l'aide de Dieu, qu'une période du pere Caussin vous fera autant d'effet qu'un feuillet tout entier de la *C. du G.* » Là-dessus M. Anis sortit et courut chercher le remede à sa boutique. La *Cour sainte* arrive ; on en secoue la poudre ; le fils du malade, jeune écolier, commence à la lire. Il en sentit le premier l'effet : à la seconde page, il ne prononçoit plus que d'une voix mal articulée, et déjà toute la compagnie se sentoit affoiblir. Un instant après, tout ronfla, excepté le malade, qui, après avoir été long-tems éprouvé, s'assoupit à la fin.

« Le médecin arrive de grand matin : « Eh bien !

a-t-on pris mon opium ? » On ne lui répond rien : la femme, la fille, le petit garçon, tous transportés de joye, lui montrent le pere Caussin. Il demande ce que c'est. On lui dit : « Vive le pere Caussin ! Il faut l'envoyer relier. Qui l'eût dit ? Qui l'eut cru ? C'est un miracle ! Tenez, Monsieur, voyez donc le pere Caussin ; c'est ce volume-là qui a fait dormir mon pere. » Et là-dessus on lui expliqua la chose comme elle s'étoit passée.¹ »

LETTRE 144

RICA A USBEK.

Je trouvai, il y a quelques jours, dans une maison de campagne où j'étois allé, deux sçavans qui ont ici une grande célébrité. Leur caractère me parut admirable. La conversation du premier, bien appréciée, se réduisoit à ceci : « Ce que j'ai dit est vrai, parce que je l'ai dit. » La conversation du second portoit sur autre chose : « Ce que je n'ai pas dit n'est pas vrai, parce que je ne l'ai pas dit. »

J'aimois assez le premier : car qu'un homme soit opiniâtre, cela ne me fait absolument rien ; mais qu'il soit impertinent, cela me fait beaucoup. Le premier défend ses opinions ; c'est son bien. Le second attaque les opinions des autres, et c'est le bien de tout le monde.

Oh ! mon cher Usbek, que la vanité sert mal ceux qui en ont une dose plus forte que celle qui est nécessaire pour la conservation de la nature ! Ces gens-là

veulent être admirés à force de déplaire. Ils cherchent à être supérieurs, et ils ne sont pas seulement égaux.

Hommes modestes, venez que je vous embrasse : vous faites la douceur et le charme de la vie. Vous croyez que vous n'avez rien, et, moi, je vous dis que vous avez tout. Vous pensez que vous n'humiliez personne, et vous humiliez tout le monde. Et, quand je vous compare dans mon idée avec ces hommes absolus que je vois par-tout, je les précipite de leur tribunal, et je les mets à vos pieds.

A Paris, le 22 de la lune de Chahban, 1720.

LETTRE 145

USBEK A RHEDI, A VENISE.

Il y a long-tems que l'on a dit que la bonne foi étoit l'âme d'un grand ministère.

Un particulier peut jouir de l'obscurité où il se trouve : il ne se décrédite que devant quelques gens ; il se tient couvert devant les autres ; mais un ministre qui manque à la probité a autant de témoins, autant de juges, qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oserai-je le dire ? Le plus grand mal que fait un ministre¹ sans probité n'est pas de déservir son prince et de ruiner son peuple ; il y en a un autre, à mon avis, mille fois plus dangereux : c'est le mauvais exemple qu'il donne.

Tu sçais que j'ai long-tems voyagé dans les Indes. J'y ai vû une nation, naturellement généreuse, pervertie en un instant, depuis le dernier de ses sujets jusqu'aux plus grands, par le mauvais exemple d'un ministre. J'y ai vû tout un peuple, chez qui la générosité, la probité, la candeur et la bonne foi ont passé de tous tems pour les qualités naturelles, devenir tout-à-coup le dernier des peuples; le mal se communiquer et n'épargner pas même les membres les plus sains; les hommes les plus vertueux faire des choses indignes et violer les premiers principes de la justice, sur ce vain prétexte qu'on la leur avoit violée.

Ils appelloient des loix odieuses en garantie des actions les plus lâches et nommoient *nécessité* l'injustice et la perfidie.

J'ai vû la foi des contrats bannie, les plus saintes conventions anéanties, toutes les loix des familles renversées. J'ai vû des débiteurs avarés, fiers d'une insolente pauvreté, instrumens indignes de la fureur des loix et de la rigueur des tems, feindre un payement au lieu de le faire, et porter le couteau dans le sein de leurs bienfaiteurs.

J'en ai vû d'autres, plus indignes encore, acheter presque pour rien ou plutôt ramasser de terre des feuilles de chêne pour les mettre à la place de la substance des veuves et des orphelins¹.

J'ai vû naître soudain, dans tous les cœurs, une soif insatiable des richesses. J'ai vû se former en un moment une détestable conjuration de s'enrichir, non par un honnête travail et une généreuse industrie, mais par la ruine du Prince, de l'État et des concitoyens.

J'ai vû un honnête citoyen, dans ces tems malheureux, ne se coucher qu'en disant : « J'ai ruiné une famille aujourd'hui ; j'en ruinerai une autre demain. »

« Je vais, disoit un autre, avec un homme noir qui porte une écritoire à la main et un fer pointu à l'oreille, assassiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation. »

Un autre disoit : « Je vois que j'accommode mes affaires. Il est vrai que, lorsque j'allai, il y a trois jours, faire un certain payement, je laissai toute une famille en larmes, que je dissipai la dot de deux honnêtes filles, que j'ôtai l'éducation à un petit garçon. Le pere en mourra de douleur, la mere périt de tristesse ; mais je n'ai fait que ce qui est permis par la Loi. »

Quel plus grand crime que celui que commet un ministre lorsqu'il corrompt les mœurs de toute une nation, dégrade les ames les plus généreuses, ternit l'éclat des dignités, obscurcit la vertu même, et confond la plus haute naissance dans le mépris universel ?

Que dira la postérité lorsqu'il lui faudra rougir de la honte de ses peres ? Que dira le peuple naissant lorsqu'il comparera le fer de ses ayeuls avec l'or de ceux à qui il doit immédiatement le jour ? Je ne doute pas que les nobles ne retranchent de leurs quartiers un indigne degré de noblesse, qui les deshonore, et ne laissent la génération présente dans l'affreux néant où elle s'est mise¹.

De Paris, le 11 de la lune de Rhamazan, 1720.

LETTRE 146

LE GRAND EUNUQUE A USBEK, A PARIS.

Les choses sont venues à un état qui ne se peut plus soutenir : tes femmes se sont imaginées que ton départ leur laissoit une impunité entière ; il se passe ici des choses horribles. Je tremble moi-même au cruel récit que je vais te faire.

Zélis, allant il y a quelques jours à la Mosquée, laissa tomber son voile et parut presque à visage découvert devant tout le peuple.

J'ai trouvé Zachî couchée avec une de ses esclaves : chose si défendue par les loix du serrail.

J'ai surpris, par le plus grand hazard du Monde, une lettre que je t'envoie ; je n'ai jamais pû découvrir à qui elle étoit adressée.

Hier au soir, un jeune garçon fut trouvé dans le jardin du serrail, et il se sauva par-dessus les murailles.

Ajoute à cela ce qui n'est pas parvenu à ma connoissance : car sûrement tu es trahi. J'attens tes ordres, et jusques à l'heureux moment que je les recevrai, je vais être dans une situation mortelle. Mais, si tu ne mets toutes ces femmes à ma discrétion, je ne te réponds d'aucune d'elles, et j'aurai tous les jours des nouvelles aussi tristes à te mander.

*Du serrail d'Ispahan,
le premier de la lune de Rhegeb, 1717.*

LETTRE 147

*USBK AU PREMIER EUNUQUE,
AU SERRAIL D'ISPAHAN.*

Recevez par cette lettre un pouvoir sans bornes sur tout le serrail : commandez avec autant d'autorité que moi-même. Que la crainte et la terreur marchent avec vous ; courez d'apartemens en appartemens porter les punitions et les châtimens. Que tout vive dans la consternation ; que tout fonde en larmes devant vous. Interrogez tout le serrail ; commencez par les esclaves. N'épargnez pas mon amour : que tout subisse votre tribunal redoutable. Mettez au jour les secrets les plus cachés. Purifiez ce lieu infâme, et faites-y rentrer la vertu bannie : car, dès ce moment, je mets sur votre tête les moindres fautes qui se commettront. Je soupçonne Zélis d'être celle à qui la lettre que vous avez surprise s'adressoit. Examinez cela avec des yeux de linx.

*De *** , le 11 de la lune de Zilhagé, 1718.*

LETTRE 148

NARSIT A USBEK, A PARIS.

Le grand Eunuque vient de mourir, magnifique Seigneur. Comme je suis le plus vieux de tes esclaves, j'ai pris sa place jusques à ce que tu ayes fait connoître sur qui tu veux jetter les yeux.

Deux jours après sa mort, on m'apporta une de tes lettres qui lui étoit adressée ; je me suis bien gardé de l'ouvrir : je l'ai enveloppée avec respect et l'ai serrée jusques à ce que tu m'ayes fait connoître tes sacrées volontés.

Hier un esclave vint, au milieu de la nuit, me dire qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le serrail. Je me levai, j'examinai la chose, et je trouvai que c'étoit une vision.

Je te baise les pieds, sublime Seigneur, et je te prie de compter sur mon zèle, mon expérience et ma vieillesse.

*Du serrail d'Ispahan,
le 5 de la lune de Gemmadi 1, 1718.*

LETTRE 149

*USBK A NARSIT,
AU SERRAIL D'ISPAHAN.*

Malheureux que vous êtes ! vous avez dans vos mains des lettres qui contiennent des ordres prompts et violens ; le moindre retardement peut me désespérer, et vous demeurez tranquille sous un vain prétexte !

Il se passe des choses horribles : j'ai peut-être la moitié de mes esclaves qui méritent la mort. Je vous envoie la lettre que le premier Eunuque m'écrivit là-dessus avant de mourir. Si vous aviez ouvert le paquet qui lui est adressé, vous y auriez trouvé des

ordres sanglans. Lisez-les donc, ces ordres et vous périrez si vous ne les exécutez pas.

*De *** , le 25 de la lune de Chalval, 1718.*

LETTRE 150

SOLIM A USBEK, A PARIS.

Si je gardois plus long-tems le silence, je serois aussi coupable que tous ces criminels que tu as dans le serrail.

J'étois le confident du grand Eunuque, le plus fidèle de tes esclaves. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il me fit appeller et me dit ces paroles : « Je me meurs ; mais le seul chagrin que j'aye en quittant la vie, c'est que mes derniers regards ont trouvé les femmes de mon maître criminelles. Le Ciel puisse le garantir de tous les malheurs que je prévois ! Puisse, après ma mort, mon ombre menaçante venir avertir ces perfides de leur devoir et les intimider encore ! Voilà les clefs de ces redoutables lieux. Va les porter au plus vieux des noirs. Mais si, après ma mort, il manque de vigilance, songe à en avertir ton maître. » En achevant ces mots, il expira dans mes bras.

Je sçais ce qu'il t'écrivit quelque tems avant sa mort, sur la conduite de tes femmes : il y a dans le serrail une lettre qui auroit porté la terreur avec elle, si elle avoit été ouverte. Celle que tu as écrite depuis a été surprise à trois lieues d'ici. Je ne sçais ce que c'est : tout se tourne malheureusement.

Cependant tes femmes ne gardent plus aucune retenue : depuis la mort du grand Eunuque, il semble que tout leur soit permis. La seule Roxane est restée dans le devoir et conserve de la modestie. On voit les mœurs se corrompre tous les jours. On ne trouve plus sur le visage de tes femmes cette vertu mâle et sévère qui y régnoit autrefois : une joye nouvelle, répandue en ces lieux, est un témoignage infaillible, selon moi, de quelque satisfaction nouvelle ; dans les plus petites choses, je remarque des libertés jusqu'alors inconnues. Il regne même parmi tes esclaves une certaine indolence pour leur devoir et pour l'observation des règles, qui me surprend : ils n'ont plus ce zèle ardent pour ton service qui sembloit animer tout le serrail.

Tes femmes ont été huit jours à la campagne, à une de tes maisons les plus abandonnées. On dit que l'esclave qui en a soin a été gagné, et qu'un jour avant qu'elles n'arrivassent il avoit fait cacher deux hommes dans un réduit de pierre qui est dans la muraille de la principale chambre, d'où ils sortoient le soir lorsque nous étions retirés. Le vieux eunuque qui est à présent à notre tête est un imbécille, à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je suis agité d'une colere vengeresse contre tant de perfidies, et, si le Ciel vouloit, pour le bien de ton service, que tu me jugeasses capable de gouverner, je te promets que, si tes femmes n'étoient pas vertueuses, au moins elles seroient fidèles.

*Du serrail d'Ispahan,
le 6 de la lune de Rebiab 1, 1719.*

LETTRE 151

NARSIT A USBEK, A PARIS.

Roxane et Zélis ont souhaité d'aller à la campagne ; je n'ai pas cru devoir le leur refuser. Heureux Usbek ! tu as des femmes fidèles et des esclaves vigilans : je commande en des lieux où la vertu semble s'être choisi un azile. Compte qu'il ne s'y passera rien que tes yeux ne puissent soutenir.

Il est arrivé un malheur qui me met en grande peine. Quelques marchands arméniens, nouvellement arrivés à Ispahan, avoient apporté une de tes lettres pour moi ; j'ai envoyé un esclave pour la chercher ; il a été volé à son retour, et la lettre est perdue. Ecris-moi donc promptement : car je m'imagine que, dans ce changement, tu dois avoir des choses de conséquence à me mander.

*Du serrail de Fatmé,
le 6 de la lune de Rebiab 1, 1719.*

LETTRE 152

USBEK A SOLIM, AU SERRAIL D'ISPAHAN.

Je te mets le fer à la main. Je te confie ce que j'ai à présent dans le Monde de plus cher, qui est ma vengeance. Entre dans ce nouvel emploi ; mais n'y porte ni cœur

ni pitié. J'écris à mes femmes de t'obéir aveuglément. Dans la confusion de tant de crimes, elles tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur et mon repos. Rends-moi mon serrail comme je l'ai laissé ; mais commence par l'expiation¹. Extermine les coupables, et fais trembler ceux qui se proposoient de le devenir. Que ne peux-tu pas espérer de ton maître pour des services si signalés ? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au-dessus de ta condition même et de toutes les récompenses que tu as jamais désirées.

A Paris, le 4 de la lune de Chahban, 1719.

LETTRE 153

*USBK A SES FEMMES,
AU SERRAIL D'ISPAHAN.*

Puisse cette lettre être comme la foudre qui tombe au milieu des éclairs et des tempêtes ! Solim est votre premier eunuque, non pas pour vous garder, mais pour vous punir. Que tout le serrail s'abaisse devant lui ! Il doit juger vos actions passées, et, pour l'avenir, il vous fera vivre sous un joug si rigoureux que vous regretterez votre liberté, si vous ne regrettez pas votre vertu.

A Paris, le 4 de la lune de Chahban, 1719.

LETTRE 154

USBEC A NESSIR, A ISPAHAN.

Heureux celui qui, connoissant le prix d'une vie douce et tranquille, repose son cœur au milieu de sa famille et ne connoît d'autre terre que celle qui lui a donné le jour !

Je vis dans un climat barbare, présent à tout ce qui m'importune, absent de tout ce qui m'intéresse. Une tristesse sombre me saisit ; je tombe dans un accablement affreux : il me semble que je m'anéantis, et je ne me retrouve moi-même que lorsqu'une sombre jalousie vient s'allumer et enfanter dans mon ame la crainte, les soupçons, la haine et les regrets.

Tu me connois, Nessir : tu as toujours vu dans mon cœur comme dans le tien. Je te ferois pitié si tu sçavois mon état déplorable. J'attens quelquefois six mois entiers des nouvelles du serrail ; je compte tous les instans qui s'écoulent ; mon impatience me les alonge toujours ; et, lorsque celui qui a été tant attendu est près d'arriver, il se fait dans mon cœur une révolution soudaine : ma main tremble d'ouvrir une lettre fatale. Cette inquiétude qui me désespéroit, je la trouve l'état le plus heureux où je puisse être, et je crains d'en sortir par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais, quelque raison que j'aye eue de sortir de ma patrie, quoique je doive ma vie à ma retraite, je ne puis plus, Nessir, rester dans cet affreux exil. Eh ! ne mour-

rois-je pas tout de même en proie à mes chagrins ? J'ai pressé mille fois Rica de quitter cette terre étrangère ; mais il s'oppose à toutes mes résolutions : il m'attache ici par mille prétextes ; il semble qu'il ait oublié sa patrie, ou plutôt il semble qu'il m'ait oublié moi-même, tant il est insensible à mes déplaisirs.

Malheureux que je suis ! je souhaite de revoir ma patrie, peut-être pour devenir plus malheureux encore ! Eh ! qu'y ferai-je ? Je vais rapporter ma tête à mes ennemis. Ce n'est pas tout : j'entrerais dans le serrail ; il faut que j'y demande compte du tems funeste de mon absence. Et si j'y trouve des coupables, que deviendrai-je ? Et si la seule idée m'accable de si loin, que sera-ce lorsque ma présence la rendra plus vive ? Que sera-ce s'il faut que je voye, s'il faut que j'entende ce que je n'ose imaginer sans frémir ? Que sera-ce, enfin, s'il faut que des châtimens que je prononcerai moi-même soient des marques éternelles de ma confusion et de mon désespoir ?

J'irai m'enfermer dans des murs plus terribles pour moi que pour les femmes qui y sont gardées. J'y porterai tous mes soupçons ; leurs empressemens ne m'en déroberont rien ; dans mon lit, dans leurs bras, je ne jouirai que de mes inquiétudes ; dans un tems si peu propre aux réflexions, ma jalousie trouvera à en faire. Rebut indigne de la Nature humaine, esclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les sentimens de l'amour, vous ne géiriez plus sur votre condition si vous connoissiez le malheur de la mienne.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban, 1719.

LETTRE 155

ROXANE A USBEK, A PARIS.

L'horreur, la nuit et l'épouvante regnent dans le serrail : un deuil affreux l'environne. Un tigre y exerce à chaque instant toute sa rage : il a mis dans les supplices deux eunuques blancs qui n'ont avoué que leur innocence ; il a vendu une partie de nos esclaves et nous a obligées de changer entre nous celles qui nous restoient. Zachi et Zélis ont reçu dans leur chambre, dans l'obscurité de la nuit, un traitement indigne : le sacrilège n'a pas craint de porter sur elles ses viles mains. Il nous tient enfermées chacune dans notre appartement, et, quoique nous y soyons seules, il nous fait vivre sous le voile. Il ne nous est plus permis de nous parler ; ce seroit un crime de nous écrire ; nous n'avons plus rien de libre que les pleurs.

Une troupe de nouveaux eunuques est entrée dans le serrail, où ils nous assiégent nuit et jour : notre sommeil est sans cesse interrompu par leurs méfiances feintes ou véritables. Ce qui me console, c'est que tout ceci ne durera pas long-tems, et que ces peines finiront avec ma vie. Elle ne sera pas longue, cruel Usbek ! je ne te donnerai pas le tems de faire cesser tous ces outrages.

*Du serrail d'Ispahan,
le 2 de la lune de Maharram, 1720.*

LETTRE 156

ZACHI A USBEK, A PARIS.

O Ciel ! un barbare m'a outragée jusque dans la maniere de me punir ! Il m'a infligé ce châtiment qui commence par alarmer la pudeur ; ce châtiment qui met dans l'humiliation extrême ; ce châtiment qui ramène, pour ainsi dire, à l'enfance.

Mon ame, d'abord anéantie sous la honte, reprenoit le sentiment d'elle-même et commençoit à s'indigner, lorsque mes cris firent retentir les voûtes de mes apartemens. On m'entendit demander grace au plus vil de tous les humains et tenter sa pitié à mesure qu'il étoit plus inexorable.

Depuis ce tems, son ame insolente et servile s'est élevée sur la mienne. Sa présence, ses regards, ses paroles, tous les malheurs viennent m'accabler. Quand je suis seule, j'ai du moins la consolation de verser des larmes ; mais, lorsqu'il s'offre à ma vûe, la fureur me saisit, je la trouve impuissante, et je tombe dans le désespoir.

Le tigre ose me dire que tu es l'auteur de toutes ces barbaries. Il voudroit m'ôter mon amour et profaner jusques aux sentimens de mon cœur. Quand il me prononce le nom de celui que j'aime, je ne sçais plus me plaindre, et je ne puis plus que mourir.

J'ai soutenu ton absence, et j'ai conservé mon amour par la force de mon amour. Les nuits, les jours,

les momens, tout a été pour toi. J'étois superbe de mon amour même, et le tien me faisoit respecter ici. Mais, à présent.... Non ! je ne puis plus soutenir l'humiliation où je suis descendue. Si je suis innocente, reviens pour m'aimer. Reviens, si je suis coupable, pour que j'expire à tes pieds.

*Du serrail d'Ispahan,
le 2 de la lune de Maharram, 1720.*

LETTRE 157

ZÉLIS A USBEK, A PARIS.

A mille lieues de moi, vous me jugez coupable ; à mille lieues de moi, vous me punissez.

Qu'un eunuque barbare porte sur moi ses viles mains, il agit par votre ordre. C'est le tyran qui m'outrage, et non pas celui qui exerce la tyrannie.

Vous pouvez, à votre fantaisie, redoubler vos mauvais traitemens. Mon cœur est tranquille depuis qu'il ne peut plus vous aimer.

Votre ame se dégrade, et vous devenez cruel. Soyez sûr que vous n'êtes point heureux.

Adieu.

*Du serrail d'Ispahan,
le 2 de la lune de Maharram, 1720.*

LETTRE 158

SOLIM A USBEK, A PARIS.

Je me plains, magnifique Seigneur, et je te plains : jamais serviteur fidèle n'est descendu dans l'affreux désespoir où je suis. Voici tes malheurs et les miens. Je ne t'en écris qu'en tremblant.

Je jure, par tous les prophètes du Ciel, que, depuis que tu m'as confié tes femmes, j'ai veillé nuit et jour sur elles ; que je n'ai jamais suspendu un moment le cours de mes inquiétudes. J'ai commencé mon ministère par les châtimens, et je les ai suspendus sans sortir de mon austérité naturelle.

Mais que te dis-je ? Pourquoi te vanter ici une fidélité qui t'a été inutile ? Oublie tous mes services passés ; regarde-moi comme un traître ; et punis-moi de tous les crimes que je n'ai pas pu empêcher.

Roxane, la superbe Roxane ! O Ciel ! à qui se fier désormais ? Tu soupçonnois Zélis, et tu avois pour Roxane une sécurité entière. Mais sa vertu farouche étoit une cruelle imposture : c'étoit le voile de sa perfidie. Je l'ai surprise dans les bras d'un jeune homme, qui, dès qu'il s'est vû découvert, est venu sur moi. Il m'a donné deux coups de poignard. Les eunuques, accourus au bruit, l'ont entouré. Il s'est défendu longtemps, en a blessé plusieurs ; il vouloit même rentrer dans la chambre, pour mourir, disoit-il, aux yeux de Roxane. Mais, enfin, il a cédé au nombre, et il est tombé à nos pieds.

Je ne sçais si j'attendrai, sublime Seigneur, tes ordres sévères : tu as mis ta vengeance en mes mains ; je ne dois pas la faire languir.

*Du serrail d'Ispahan,
le 8 de la lune de Rebiab 1, 1720.*

LETTRE 159

SOLIM A USBEK, A PARIS.

J'ai pris mon parti : tous les malheurs vont disparaître ; je vais punir.

Je sens déjà une joye secrète ; mon ame et la tienne vont s'appaiser : nous allons exterminer le crime, et l'innocence va pâlir.

O vous, qui semblez n'être faites que pour ignorer tous vos sens et être indignées de vos desirs mêmes, éternelles victimes de la honte et de la pudeur, que ne puis-je vous faire entrer à grands flots dans ce serrail malheureux, pour vous voir étonnées de tout le sang que j'y vais répandre !

*Du serrail d'Ispahan,
le 8 de la lune de Rebiab 1, 1720.*

LETTRE 160

ROXANE A USBEK, A PARIS.

Oui, je t'ai trompé ; j'ai séduit tes eunuques, je me suis jouée de ta jalousie, et j'ai sçu, de ton affreux serrail, faire un lieu de délices et de plaisirs.

Je vais mourir : le poison va couler dans mes veines. Car que ferois-je ici, puisque le seul homme qui me retenoit à la vie n'est plus ? Je meurs ; mais mon ombre s'envole bien accompagnée ; je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrilèges qui ont répandu le plus beau sang du Monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le Monde que pour adorer tes caprices ? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes desirs ? Non ! J'ai pu vivre dans la servitude, mais j'ai toujours été libre : j'ai reformé tes loix sur celles de la Nature, et mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrois me rendre graces encore du sacrifice que je t'ai fait : de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paroître fidèle ; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurois dû faire paroître à toute la Terre ; enfin, de ce que j'ai profané la vertu, en souffrant qu'on appellât de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étois étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour. Si tu m'avois bien connue, tu y aurois trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu long-tems l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'étoit soumis. Nous étions tous deux heureux : tu me croyois trompée, et je te trompois.

Ce langage, sans doute, te paroît nouveau. Seroit-il possible qu'après t'avoir accablé de douleur, je te forçasse encore d'admirer mon courage ? Mais c'en est fait : le poison me consume ; ma force m'abandonne ; la plume me tombe des mains ; je sens affoiblir jusqu'à ma haine ; je me meurs.

*Du serrail d'Ispahan,
le 8 de la lune de Rebiab 1, 1720.*

FIN DU TOME SECOND

NOTES

ET

APPENDICE

NOTES

Page 3.

1. A.B.C.D. : Quelque hardie que soit cette idée, la métaphysique s'y prête merveilleusement. Selon ses principes...

Page 4.

1. Les mots : *Ils croient que* ne sont pas dans A.B.C.D.

Page 5.

1. *Possibles*. Toute la métaphysique de cette lettre, fond et forme, semble se ressentir de la *Théodicée* de Leibniz, imprimée en 1710. (Voir la première partie, sur la prescience divine et la liberté humaine.)

2. Les mots *Il semble que* ne sont pas dans A.B.C.D.

3. A.B.C.D. : y paroît partout ignorer.

4. A.B.C.D. : précepte absurde dans un être qui connoît les déterminations futures des âmes. Car enfin un tel être peut-il mettre des conditions à ses grâces sans les rendre dérisoires ?

5. A.B.C. : mille écus.

Page 6.

1. Ce dernier paragraphe n'est pas dans A.B.

Page 7.

1. Affronts qui devaient être assez rares, si l'on en croit Chardin : les maris persans, dit-il, pouvaient répudier leurs femmes à volonté, mais n'usaient pas souvent de ce droit. (T. II, pp. 271-272).

2. A.C.D. : par leurs livres sacrés, et que leur ancien législateur en ait fait dépendre l'innocence ou la condamnation de toutes les filles. — Il s'agit de Moïse : cf. Deutéronome, XXII, 13-21.

Page 8.

1. Voir le portrait d'un « décisionnaire », mais sans le nom, dans Du Fresny, *XI^e Amusement*, pp. 250-261.

Page 9.

1. Le dictionnaire de l'Académie (1694, 2^e édition, 1718).
2. Le dictionnaire de Furetière, publié en 1690.

Page 13.

1. *Heureux*. Les mahométans ne se soucient point de prendre Venise, parce qu'ils n'y trouveroient point d'eau pour leurs purifications. (M). — (Cf. Rycaut, l. 3, ch. 12, p. 497.)

Page 16.

1. Cette lettre manque dans A.B.; elle est la troisième du *Supplément* de C. Montesquieu, dit M. Barckhausen, avait d'abord songé à mettre cette réfutation sous la plume d'Usbek lui-même, et à en faire le paragraphe final de la lettre précédente : deux projets de rédaction de ce paragraphe figurent dans son grand cahier de corrections ; la substance en est identique à celle de la lettre 77.

La première édition des *Considérations sur les Romains* contenait une note, favorable au suicide, que Montesquieu supprima plus tard (chap. 12) ; mais *L'Esprit des lois* tendra encore à excuser le suicide chez les Romains et chez les Anglais (l. 14, ch. 12), et certains critiques s'en prévaudront pour dénoncer en Montesquieu un « sectateur de la loi naturelle ».

Page 17.

1. *Nations*. Cf. Mme d'Aulnoy, *Relation du Voyage d'Espagne*, t. I p., 106 : « Les Espagnols... ont toujours passé pour être fiers et glorieux : cette gloire est mêlée de gravité ; et ils la poussent si loin, qu'on peut l'appeler un orgueil outré. » Voir, pour la même idée, *L'Espion Turc*, T. II, l. 64 ; T. V, l. 34.

2. *Çavant*. Mme d'Aulnoy s'étonnant de voir beaucoup de jeunes Espagnoles porter lunettes, on lui révéla « que c'étoit pour la gravité, et qu'on ne les mettoit pas par besoin, mais seulement pour s'attirer du respect » (T. II, p. 139 ; cf. pp. 139-142).

3. *Indes*. Jean de Castro. (M). — Vice-roi des Indes portugaises, né en 1500, mort en 1548.

4. Le fait est raconté un peu différemment dans la *Vida de Dom Joao de Castro* par Freyre de Andrada (nouvelle édition, Paris, 1769). Jean de Castro, ayant besoin d'argent, demanda à la Chambre de Goa de lui avancer 20.000 *pardaos* et lui envoya comme gages quelques poils de sa barbe. La Chambre lui prêta plus qu'il ne demandait, et le tint quitte de ses « honorés et illustres gages » (p. 328 ; cf. pp. 320-329).

Page 18.

1. *Chrétienne*. Cf. Mme d'Aulnoy, T. III, pp. 71-72 : « Vous ne serez, peut-être pas fâchée de savoir qu'il faut, en faisant ici ses preuves de Noblesse, prouver que l'on descend du côté de père et de mère de *viejos cristianos*, c'est-à-dire d'anciens Chrétiens ».

2. Cf. Mme d'Aulnoy, T. III, p. 114 : « On ne voit pas un menuisier, un sellier, ou quelque autre homme de boutique, qui ne soit habillé de velours et de satin, comme le Roi, ayant la grande épée, le poignard et la guitare attachée dans sa boutique. Ils ne travaillent que le moins qu'ils peuvent. » — PP. 190-191 : « Un paysan est assis dans sa chaise, lisant un vieux Roman, pendant que les autres travaillent pour lui, et tirent tout son argent. » Sur l'orgueil et la paresse que Montesquieu prête aux Espagnols, voir aussi *L'Esprit des lois*, l. 19, ch. 9 et 10.

3. Cf. Mme d'Aulnoy : « Le seul plaisir et l'unique occupation des Espagnols, c'est d'avoir un attachement » (T. III, p. 85).

Page 19.

1. A.B.C. : Ils connoissent mieux que les autres le foible des femmes, ils ne veulent pas qu'on leur voye le talon et qu'on les surprenne par le bout des pieds ; ils savent que l'imagination va toujours ; que rien ne l'amuse en chemin ; elle arrive, et là on étoit quelquefois averti d'avance. — Selon Mme d'Aulnoy (T. II, p. 126), « la dernière faveur » d'une dame pour son cavalier, en Espagne, serait de lui montrer son pied.

2. Cf. Mme d'Aulnoy, T. III, pp. 85-86.

Page 20.

1. *Don Quichotte*.

2. *Inconnues*. Les Batuecas. (M). — Ce sont des vallées aux confins de l'Estramadure, qui restèrent longtemps inexplo-
rées. — La note de Montesquieu manque dans A.B.C.

Page 23.

1. *Turc*. Ces idées ont passé dans *L'Esprit des lois* : voir notamment l. 6, ch. 9, 12 et 16.

2. Cependant, Chardin, qui signale la sévérité des peines en Perse (T. VI, pp. 293 et sq.q.), déclare que les mœurs y sont douces, et les crimes très rares (*Ib.* p. 287).

3. Cf. *Esprit des lois*, l. 5, ch. 11 : « On voit partout que dans les mouvemens du Gouvernement despotique, le peuple mené par lui-même porte toujours les choses aussi loin qu'elles peuvent aller ; tous les désordres qu'il commet sont extrêmes... Aussi toutes nos histoires sont-elles pleines de guerres civiles sans révolutions ; celles des États despotiques sont pleines de révolutions sans guerres civiles ».

Page 24.

1. Osman II, déposé et étranglé en 1622.

2. Au XIII^e siècle, sous Gengis-Khan ; puis au XVII^e siècle.

Page 25.

1. Cet enthousiasme pour les Tartares rappelle une anecdote racontée par le P. Castel, dans son *Homme moral opposé à l'homme physique*, Toulouse, 1756. « Etant allé voir un jour le célèbre Président de Montesquieu, dans les commencemens de notre amitié, il y a plus de trente ans, je le trouvai dans une espèce de verve, et tout enthousiasmé de la découverte qu'il venoit de faire, disoit-il, d'un Peuple spécialement conquérant dans l'Univers : or ce Peuple étoit les Tartares. Dans ce moment, M. de Montesquieu en étoit à la 18 ou 28^e irruption conquérante, que ce Peuple avoit faite dans notre triple continent, Européen, Asiatique, Africain... » (pp. 125-126).

Page 30.

1. Allusion à un fait raconté par Tavernier, T. I, l. 5, ch. 8, p. 577. Un favori de Cha Soliman, Ali-Couli-Kan, mécontent des Arméniens, avait inspiré au roi le projet de les convertir de force à l'islamisme. Le prince y renonça dans la suite, moins par tolérance que par intérêt.

2. *Manqua*. On le sait, d'après Tavernier : les Arméniens payèrent dix mille tomans au roi, quatre ou cinq mille à son favori.

Page 31.

1. Allusion aux conséquences de la révocation de l'Édit de

Nantes. — Rappelons que ces idées sur la tolérance n'étaient pas courantes en ce temps. Après la mort de Louis XIV, les protestants essayèrent de reprendre leur culte, mais les évêques se plaignirent, et une déclaration du 14 mai 1724 renouvela sous des peines très sévères l'interdiction des assemblées : les assistants risquaient les galères perpétuelles, et les prédicants la mort.

Page 33.

1. Cf. *L'Esprit des lois*, l. 25, ch. 9 sq. q. Montesquieu y défend la tolérance, mais peut-être avec plus de timidité.

2. A.C. : n'ont pas les mots : La justice se mêle de tous leurs différends.

3. *Trompeuse*. La galerie du Palais était remplie de boutiques. Du Fresny (*IV^e Amusement*) y avait déjà conduit son Siamois, et trouvé l'occasion de quelques traits, assez inoffensifs, sur la chicane et les sollicitations des plaideurs (*Amusements*, pp. 42-56).

Page 34.

1. Cette épreuve était abolie depuis 1677.

Page 37.

1. Cf. *Esprit des lois*, l. 3, ch. 5 : « Dans les plus belles machines, l'art emploie aussi peu de mouvemens, de forces et de roues qu'il est possible. »

Page 39.

1. Cf. *Esprit des lois*, l. 3, ch. 8 : « L'honneur inconnu aux États despotiques... règne dans les Monarchies ; il y donne la vie à tout le corps politique, aux loix et aux vertus mêmes. »

2. *L'Esprit des lois* distinguera nettement, du point de vue politique, l'honneur et la vertu, l'un principe du gouvernement monarchique, l'autre du gouvernement républicain (l. 3, ch. 3, 5, 6, 7).

Page 40.

1. *Profession*. Ce point d'honneur est ce que *L'Esprit des lois* appellera simplement l'honneur, « c'est-à-dire le préjugé de chaque personne et de chaque condition » (l. 3, ch. 6).

Page 41.

1. Sur la procédure du combat judiciaire, voir l'étude détaillée de *L'Esprit des lois*, l. 28, ch. 18 à 27.

2. Montesquieu tentera, cependant, dans *L'Esprit des lois* de justifier en partie cette procédure : « La preuve par le combat singulier avoit quelque raison fondée sur l'expérience. Dans une Nation uniquement guerrière, la poltronnerie suppose d'autres vices... » (l. 28, ch. 17). C'est un des points où apparaît la différence d'inspiration entre les deux ouvrages : à la satire s'est substituée l'explication, parfois trop ingénieuse, de ce qui est ou a été.

Page 42.

1. Mehemet Riza Beg, envoyé du cha Hussein, fit son entrée à Paris, le 6 février 1715. Son aspect étrange, son avarice et son orgueil le rendirent désagréable et ridicule, et certains se refusèrent à voir en lui un véritable ambassadeur (Cf. Maurice Herbette, *Une ambassade Persane sous Louis XIV*, Paris, 1907, in-16).

Page 43.

1. Il mourut le 1^{er} septembre 1715. (M).

Page 44.

1. Moine musulman. Plusieurs des lettres de l'*Espion Turc* sont adressées à un santan.

Page 48.

1. *L'Esprit des lois* reconnaît en outre le droit d'attaquer, « lorsqu'un peuple voit qu'une plus longue paix en mettroit un autre en état de le détruire, et que l'attaque est dans ce moment le seul moyen d'empêcher cette destruction » (l. 10, ch. 2).

Page 49.

1. Cf. *Esprit des lois*, l. 10, ch. 4 : « Je définis ainsi le droit de conquête : un droit nécessaire, légitime et malheureux, qui laisse toujours à payer une dette immense, pour s'acquitter envers la nature humaine. »

Page 50.

1. *Désespoir*. A.C : au lieu des trois alinéas précédents, on lit ce qui suit : « Le droit de conquête n'est point un droit. Une Société ne peut être fondée que sur la volonté des associés. Si elle est détruite par la conquête, le peuple redevient libre : il n'y a plus de nouvelle société, et, si le vainqueur en veut former, c'est une tyrannie.

« A l'égard des traités de paix, ils ne sont jamais légitimes lorsqu'ils ordonnent une cession ou dédommagement plus considérable que le dommage causé. Autrement, c'est une pure violence, contre laquelle on peut toujours revenir ; à moins que, pour ravoïr ce qu'on a perdu, on ne soit obligé de se servir de moyens si violens qu'il en arrive un mal plus grand que le bien que l'on en doit tirer ».

2. État de l'Hindoustan occidental.

3. Province persane, située au sud de la mer Caspienne.

Page 54.

1. *Vue*. A.B.C. ajoutent ici : comme je te le ferai voir dans une lettre particulière.

Page 56.

1. *Leur bien*. Une chambre de justice fut instituée par l'édit du 14 mars 1716, pour rechercher et punir les concussions des traitants. Elle fut supprimée en mars 1717.

2. *De fortune*. C.D. : d'infortune.

3. *Conseil*. Le Duc de Noailles, président du conseil de Finance.

4. *États*. Voir le *XI^e Amusement* de Du Fresny, qui montre un financier entrant dans un salon, tutoyé par un laquais qui a reconnu en lui un ancien camarade (p. 238).

Page 57.

1. *Étonnans*. « Les habits des Orientaux ne sont point sujets à la mode » (Chardin, T. IV, p. 147).

Page 59.

1. Comparer Voltaire, *les Embellissements de la ville de Cachemire* : « Les Cachemiriens [*les Parisiens*] parvinrent... à fournir de modes, de danseurs et de cuisiniers presque toute l'Asie. »

2. Allusion aux anciennes lois franques, qui, d'après une théorie très en crédit au XVIII^e siècle, étaient librement consenties dans les assemblées des Champs de Mars ou de Mai.

Page 60.

3. *Honte*. A. B. C. : formalités qui sont la honte. — Sur la complication et l'incertitude des lois françaises, voir la *Lettre d'un Sicilien*, pp. 37, 43 et 46. — Sur ce point encore, *L'Esprit des lois* sera plus conservateur que les *Lettres Persanes* : Cf. l. 6, ch. 1 et 2. « Si vous examinez les formalités de la

justice, par rapport à la peine qu'a un citoyen de se faire rendre son bien ou à obtenir satisfaction de quelque outrage, vous en trouverez sans doute trop ; si vous les regardez dans le rapport qu'elles ont avec la liberté et la sûreté des citoyens, vous en trouverez souvent trop peu, et vous verrez que les peines, les dépenses, les longueurs, les dangers même de la justice, sont le prix que chaque citoyen donne pour sa liberté. » (Ch. 2).

Page 62.

1. Les mots : *dans leur pureté* ne sont pas dans A.B.C.

Page 63.

1. Dans *L'Esprit des lois*, ce sont justement ces correctifs apportés à l'absolutisme par les mœurs, la religion et les « lumières » du prince, qui seront donnés comme l'essence du gouvernement monarchique (Cf. l. 2, ch. 1, 4 ; l. 3, ch. 7, 10 ; l. 4, ch. 2 ; l. 5, ch. 9 à 12, etc.) On voit que les *Lettres Persanes* exigent davantage : un partage égal de puissance entre le prince et les sujets.

2. *Mourir*. Exagération de Montesquieu. Chardin dit, il est vrai, que le roi de Perse a droit de vie et de mort sur les plus grands de l'État, mais non qu'il en use à tout instant : le seigneur disgracié est souvent quitte pour perdre sa charge, et tout ou partie de ses biens (T.VI, pp. 19, 57, 91 ; — voir aussi : pp. 184 sq.q., sur la douceur du gouvernement persan).

Page 64.

1. *Périr*. Après la troisième croisade, le bruit courut en France que Richard-Cœur-de-Lion avait soudoyé des Haschichins (secte de fanatiques d'Asie, dont on appelait le chef le Vieux de la Montagne), pour aller tuer Philippe-Auguste à Paris. Le moine Rigord prétend que, pour prévenir ce péril, le roi prit l'habitude de s'entourer de gardes.

Page 66.

1. Cf. *Esprit des lois*, l. 8, ch. 7 : « A mesure que le pouvoir du Monarque devient immense, sa sûreté diminue. »

Page 67.

1. Allusion probable aux théories de Locke, dont le *Traité du Gouvernement civil* avait été traduit en français, dès 1691.

Page 74.

1. *Précisément*. A.B. : Cette circulation de richesses et cette progression de revenus qui vient de la dépendance où sont les arts les uns des autres, cesseroit abolument : chacun ne tireroit du revenu que de sa terre et n'en tireroit précisément que ce qu'il lui faut. — C. : comme A.B., mais *du revenu* est changé en : *de revenu*.

2. *D'un état*. A.B.C. : la centième partie du revenu d'un royaume.

3. *Vingtième*. A.B.C. : centième.

4. *L'Esprit des lois* (l. 8, ch. 1 à 7) étudie plus en détail la question du luxe : il conclut qu'il est nécessaire en général dans les monarchies, mais dangereux dans les républiques.

Page 78.

1. *Neuf cens ans*. Elle n'avait guère plus de cinq cents ans, son premier privilège datant de 1200. Mais la tradition la faisait remonter jusqu'à Charlemagne.

Page 79.

1. Q. Il veut parler de la querelle de Ramus. (M).

2. Allusion à un fait raconté par Freigius (*Vita Rami*, p. 24), et d'après lui par Bayle (*Dictionnaire*, t. IV, p. 837, note). Les professeurs du Collège de France, Ramus en tête, voulaient que l'on fit sentir la lettre *u* après *q* ; la Sorbonne s'y opposait. En 1550, un ecclésiastique fut dépouillé de ses bénéfices par la Sorbonne, pour avoir adopté la prononciation de Ramus ; il se pourvut au Parlement, qui lui donna gain de cause.

3. C'étoit en 1610. (M).

4. Montesquieu, dans ses papiers manuscrits, mentionne le fait comme tiré « d'un gros recueil », que le P. Desmolets lui avait prêté ; mais il le rapporte à l'année 1510 (*Pensées et Fragments*, T. I, pp. 12 sq., note).

Page 81.

1. B. attribue la lettre à Rica.

2. Les *Mémoires* de Retz avaient paru en 1717, et les souvenirs du temps de la Fronde se ranimèrent dans bien des esprits au commencement de la Régence.

3. *Échec*. Le commencement de la lettre, jusqu'à : *J'ai six couplets*, est ainsi rédigé dans B : « Le peuple est un animal qui voit, et qui entend, mais qui ne pense jamais. Il est dans une létargie ou

dans une fougue surprenante, et il va et vient sans cesse d'un de ces états à l'autre, sans sçavoir jamais d'où il est parti. J'ai ouï parler en France d'un certain gouverneur de Normandie qui, voulant se rendre plus considérable à la Cour, excitoit lui-même de tems en tems, quelques séditions, qu'il appaisoit aussitôt.

« Il avoua depuis que la plus forte sédition ne lui coûta, tout compte fait, qu'un demi-toman. Il faisoit assembler quelques canailles dans un cabaret, qui donnoit le ton à toute la Ville et ensuite à toute la Province.

« Ceci me fait ressouvenir d'une lettre qu'écrivit, dans les derniers troubles de Paris, un des généraux de cette ville à un de ses amis :

« Je fis sortir, il y a trois jours, les troupes de la ville ; mais elles furent repoussées avec perte ; je compte pourtant que je réparerai facilement ce petit échec. »

4. *Pendu*. B. : après *pendu*, ajoute: et, pour peu que la conjoncture des affaires le demande, nous aurons la ressource « d'ordonner au graveur de le rouer.

Page 82.

1. *Prononce*. Note de B. : « Le Cardinal Mazarin, voulant prononcer l'*Arrêt d'Union*, dit devant les députés du Parlement l'*Arrêt d'Ognon* ; sur quoi le peuple fit force plaisanteries. »

Page 83.

1. *Autrefois*. La même idée apparaît dans *L'Esprit des lois* (l. 23, ch. 24), mais c'est le moyen âge que Montesquieu prend comme terme de comparaison avec le présent : ici ce sera l'antiquité.

Page 84.

1. L'idée est dans Chardin, T. VI, p. 235, T. IX, p. 136.

Page 86.

1. La peste de 1348.

Page 87.

1. A.B.C. : ceux qui connoissent la nature et qui ont de Dieu une idée raisonnable peuvent-ils comprendre... (La phrase : *il y a des philosophes...* manque).

2. A.B.C. ajoutent ici cette phrase : « Il ne faut donc pas compter les années du Monde : le nombre des grains de sable

de la mer ne leur est pas plus comparable qu'un instant. » Rapprocher les idées de l'*Espion Turc* : « Dieu a la même puissance infinie de toute éternité, la même sagesse et la même bonté, qu'il a eue depuis 5 ou 6000 ans. Qui a dû donc l'empêcher d'exercer plus tôt ses divins attributs ? Quelle raison a-t-il pu avoir pour tirer si tard cette glorieuse fabrique du sein du néant ? » (T. III, lettre 5, p. 26 ; Cf. la lettre III, p. 443 la lettre 26, pp. 105-112 ; et T. IV, lettre 46, pp. 190-192 ; T. V, lettres 28 et 40).

3. Cet alinéa manque dans A.B., mais se trouve dans le *Supplément* de C.

Page 89.

1. *Vêtemens*. Coran, II, 183 : « Il vous est permis de connaître vos femmes la nuit du jeûne ; elles vous sont nécessaires comme vos vêtemens, et vous leur êtes nécessaires aussi comme leurs vêtemens » (traduction Du Ryer, p. 21).

2. *Jour*. Coran, II, 223 : « Vos femmes sont vos labourages, approchez de votre labourage à votre volonté, et faites du bien pour vos âmes, vous le trouverez un jour » (traduction Du Ryer, p. 27).

Page 90.

1. *Garder*. Exagération. « Le nombre des Eunuques dans les Maisons des plus grands Seigneurs, dit Chardin, est d'ordinaire de six à huit. Dans celles des Seigneurs de moindre qualité, il est de trois à quatre, et dans les maisons des gens simplement riches, il y en a un couple » (T. VI, p. 246).

2. L'idée que la polygamie n'est pas favorable à la propagation de l'espèce se trouve dans Chardin (T. VI, pp. 235-236) et dans Rycaut (l. 2, ch. 21, pp. 367-368).

Page 96.

1. « Les Persans ne sauroient comprendre, qu'il y ait des personnes qui volontairement, et par choix, vivent en chasteté » (Chardin, T. II, p. 259).

2. L'*Espion Turc* trouve aussi qu'il y a contradiction, de la part de prêtres célibataires, à recommander « le mariage aux laïques comme un saint sacrement et un mystère de la religion » (T. V, l. 12, p. 66).

3. *Quatorze ans*. De seize ans, selon les canons du Concile de Trente, et l'Ordonnance de Blois, de mai 1579.

4. Cf. *Esprit des lois*, l. 14, ch. 7, sur les inconvénients sociaux que Montesquieu attribue au monachisme.

5. Il s'agit de la loi *Julia et Pappia Poppaea*, portée sous Auguste. Elle est longuement analysée dans *L'Esprit des lois* l. 23, ch. 21. Elle accordait des honneurs à ceux qui avaient trois enfants, et frappait d'incapacités civiles les célibataires et les hommes sans postérité.

Page 98.

1. Cf. *Esprit des lois*, l. 25, ch. 5 et 6. — *L'Espion Turc* est beaucoup plus violent pour les moines : « Je ne conçois pas par quelle politique on cultive ainsi tant de pépinières de sangsues spirituelles, qui ne servent qu'à sucer jusqu'à la dernière goutte le sang de la Nation » (T. II, l. 34, p. 114).

Page 100.

1. L'idée est dans Chardin, T. IX, p. 136 ; elle reparaitra dans *L'Esprit des lois*, l. 24, ch. 11.

2. Le *Tien* est à la fois, pour les Chinois, le nom du Ciel et de la divinité suprême.

Page 101.

1. Sur le caractère contemplatif des Persans Musulmans, cf. Chardin, T. IV, p. 99 ; T. IX, p. 136.

Page 102.

1. *Maris*. Allusion probable aux faits rapportés par Flacourt, dans *l'Histoire de la grande isle Madagascar*, Paris, 1658, ch. 29, pp. 91-93. Mais Flacourt n'attribue la pratique des avortements qu'aux femmes non mariées, désireuses d'échapper au déshonneur.

2. *Périt*. Édit de Henri II, février 1556. Sur l'injustice de cet édit, cf. *Esprit des lois*, l. 26, ch. 3.

Page 103.

1. *Pli*. Cet alinéa manque dans A.B., il est contenu dans le *Supplément* de C.

Page 104.

1. *Tems*. Le fait est rapporté par Tavernier, T. I, l. 4, ch. 1, pp. 369-370. « De ces 20.000 familles à peine s'en trouve-t-il aujourd'hui 3000 » (p. 370). — Le Guilan est une province enclavée dans le Mazenderam, au sud de la mer Caspienne.

Page 105.

1. *Isles*. L'auteur parle peut-être de l'isle de Bourbon. (M). — Dans sa *Relation de la grande isle Madagascar*, Paris, 1658, ch. 38, Flacourt parle de quelques Français relégués dans l'île de Bourbon et qui, y étant allés malades, retrouvèrent aussitôt la santé (p. 259).

Page 106.

1. Même sévérité dans *Considérations*, ch. 6 ; *Esprit des lois* l. 10, ch. 4 ; l. 15, ch. 4 ; l. 23, ch. 11 ; l. 26, ch. 22. — *Pensées et Fragments*, T. I, pp. 399-402.

Page 107.

1. Cf. *Esprit des lois*, l. 23, ch. 11 ; sur la dépopulation produite par la dureté du gouvernement.

Page 109.

1. *Marier*. Le règlement du 29 novembre 1688, et l'ordonnance du 26 janvier 1701, dispensaient du service dans la milice les hommes mariés.

2. Prise de Temesvar et de Belgrade par le prince Eugène, en 1716 et 1717.

3. Il s'agit peut-être du cardinal Alberoni.

4. Le prince Eugène.

Page 113.

1. Cf. Tavernier, T. II, l. 3, ch. 8, p. 384. « Il faut remarquer qu'une femme ne se peut brûler avec le corps de son mari sans en avoir permission du Gouverneur du lieu où elle habite, et ces Gouverneurs qui sont Mahométans et qui ont en horreur cette exécration coutume..., ne le leur permettent pas facilement. »

Page 114.

1. Les bonzes sont des prêtres bouddhistes, que Montesquieu semble confondre avec les brahmanes.

2. *Mariage*. Cf. Tavernier, T. II, l. 3, ch. 8 : les brahmanes font espérer aux femmes « que mourant de la sorte avec leur mari, elles iront revivre avec lui dans une autre partie du monde, avec plus de gloire et plus d'avantage qu'elles n'en ont eu auparavant » (pp. 383-384).

Page 115.

1. Claires allusions à la conspiration de Cellamare.

2. Cf. *Pensées et Fragments*, T. I, p. 10 : « Je n'ai jamais vu couler de larmes sans en être attendri. »

3. Il s'agit peut-être de Darius III, qui, après la bataille d'Arbelles, dit à son entourage, selon Quinte Curce (V, 8) : « Votre fidélité et votre constance font que je me crois encore roi. »

Page 118.

1. Barlong : en forme de carré allongé.

2. Par Berwick : La place capitula, le 18 juin 1719.

Page 120.

1. *Fantaisies*. Montesquieu, dans *L'Esprit de lois*, s'inspirera de principes différents : il tentera de montrer dans les lois l'expression de « rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses », et non l'ouvrage du hasard, du caprice et des préjugés (Voir la préface, et le livre I, ch. 1).

Page 122.

1. Voir au contraire *L'Esprit des lois*, l. 5, ch. 7 : « Les loix de Rome, qui avoient accoutumé les jeunes gens à la dépendance, établirent une longue minorité. Peut-être avons-nous eu tort de prendre cet usage : dans une Monarchie, on n'a pas besoin de tant de contrainte. »

2. *Magnifique*. Le jardin des Tuileries. Du Fresny comptait déjà les nouvellistes au nombre des « insectes » qui le rendent incommode (*VI^e Amusement*, p. 68).

Page 124.

1. Juillet 1716.

2. 1717. (M).

3. Le 22 août 1717.

4. Juillet 1718.

Page 125.

1. Le comte de Lionne, grand ami des nouvellistes, selon Saint-Simon.

Page 127.

1. L'idée, passablement inexacte, se trouve dans Chardin, T. III, pp. 212-213.

Page 129.

1. *Amassés*. A.B.C. : ont ici les phrases suivantes : « Il

semble que la liberté soit faite pour le génie des peuples d'Europe et la servitude pour celui des peuples d'Asie. C'est en vain que les Romains offrirent aux Capadociens ce précieux trésor : cette nation lâche le refusa, et elle courut à la servitude avec le même empressement que les autres peuples couroient à la liberté. »

Page 130.

1. Cette conception de l'ancien gouvernement barbare ou « gothique », qui serait l'origine des monarchies modernes, est longuement développée dans *L'Esprit des lois* (l. 11, ch. 8, livres 28, 30 et 31). D'après cet ouvrage, « les Anciens n'avoient pas une idée bien claire de la Monarchie » (l. 11, ch. 8).

Page 131.

1. *D'argent*. Allusion aux difficultés monétaires créées par le système de Law. A vrai dire, la grande crise date de 1720, et non de 1719, année de cette lettre.

Le 11 mars 1720, pour tenter de rendre quelque valeur au billet, une déclaration annonça que la monnaie d'or cesserait d'avoir cours le 1^{er} mai, et la monnaie d'argent à la fin de l'année.

2. *Déshonoré*. Les débiteurs se hâtaient de rembourser leurs créanciers avec du papier déprécié, mais qui gardait légalement force libératoire. Voir Mathieu Marais, *Journal*, du 25 septembre 1720.

Page 132.

1. Le Prince Pio de Savoie commandait en 1719 l'armée espagnole contre Berwick. Il n'entra pas en Languedoc.

2. La bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor, publique depuis 1707.

Page 137.

1. Cf. Chardin, T. V, pp. 76 sq.q.

2. Law.

Page 141.

1. C'est la théorie de Fontenelle, dans le *Discours sur la nature de l'Églogue* (1688).

Page 142.

1. Avec les administrations successives du duc de Noailles, de d'Argenson, de Law et de Pâris du Verney.

Page 143.

1. *N...* Le duc de Noailles.

Page 144.

1. La rue Quincampoix, où se négociaient les valeurs.

Page 145.

1. Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII.

Page 146.

1. Le Parlement fut exilé à Pontoise, le 21 juillet 1720, pour avoir refusé d'enregistrer un arrêt du Conseil qui retirait de la circulation 1.200 millions de billets. L'arrêt fut cependant publié et mis à exécution.

2. Comparer l'éloge du Parlement dans *L'Esprit des lois* : « Les corps qui ont le dépôt des lois, n'obéissent jamais mieux que quand ils vont à pas tardifs, et qu'ils apportent dans les affaires du Prince cette réflexion qu'on ne peut guère attendre du défaut de lumières de la Cour sur les lois de l'État, ni de la précipitation de ses conseils » (l. 5, ch. 10).

Page 147.

1. *Cheik-Ali-Can*. Il est souvent question, dans Chardin, d'un ministre de Cha Soliman qui portait ce nom.

Page 148.

1. D'après Chardin, les musulmans n'excluent pas les femmes des récompenses célestes, mais ils leur assignent un paradis spécial (T. 7, p. 59).

Page 156.

1. A.B.C. : quatre cents (au lieu de : *deux mille*).

Page 160.

1. A.B.C. : dans une outre (au lieu de : *dans les outres*).

Page 161.

1. L'écriveau qui indiquait le cours des actions.

Page 163.

1. La lettre contient de nombreuses allusions aux mesures désespérées par où Law tenta, en 1720, de soutenir son « Sys-

tème » : fixation légale du cours des actions, proscription du numéraire, ordre de rapatrier les fonds placés à l'étranger, défense de fabriquer et de porter des bijoux, réduction de la valeur des billets et des dépôts en banque.

Page 164.

1. *Habits*. Selon Chardin, la croyance aux amulettes est très répandue chez les Persans. « Ils les composent des passages de l'Alcoran et des Hadis, qui sont les dits des premiers successeurs de Mohammed, de prières de leurs Saints, mêlées de termes cabalistiques... Ils les portent au cou, à la ceinture, mais plus communément au bras entre le coude et l'épaule, en de petits sacs de soye, ou de brocard de toutes figures, grandes comme un demi-écu, plus ou moins... J'ai vu des gens porter ainsi tout l'Alcoran » (T. II, pp. 288-289).

Page 166.

1. *Sujet*. A.B.C.D. ajoutent ici cette phrase : « Il y a bien des choses que je n'entends pas ; mais, toi, qui es médecin, tu dois entendre le langage de tes confrères. »

Page 167.

1. *Connaissance du globe ?*
2. Révérend Père Jésuite.
3. *La Cour sainte, ou Institution Chrétienne des Grands*, par le jésuite Caussin (1627).

Page 168.

1. *Passée*. A.B.C. ajoutent ici quelques pages de facéties médicales, que Montesquieu, dans sa dernière révision, eut le bon goût de supprimer. A titre de curiosité, nous les donnons en appendice.

Page 169.

1. Il s'agit, bien entendu, de la France, et de Law.

Page 170.

1. *Orphelins*. Allusions au paiement des dettes en papier déprécié, dont on a parlé déjà, lettre 132. Les « feuilles de chêne » sont les actions.

Page 171.

1. *Mise.* Cf. Mathieu Marais, *Journal*, du 25 septembre 1720 :
« Le frère est armé contre le frère, le père contre le fils, et les
hommes ne se connaissent plus » (T. I, p. 453).

Page 178.

1. *L'expiér.* Le purifier.

APPENDICE

APOLOGIES¹

I

Lorsque cet ouvrage parut, on ne le regarda pas comme un ouvrage sérieux : il ne l'étoit pas. On pardonna deux ou trois témérités en faveur d'une conscience qui étoit toute à découvert, qui portoit la critique sur tout et le venin sur rien. Tout lecteur se rendit témoignage à lui-même. Il ne se souvint que de sa gayeté. L'on se fâchoit autrefois comme on se fâche aujourd'hui ; mais on sçavoit mieux autrefois quand il falloit se fâcher.

II

On ne peut guère imputer aux *Lettres Persanes* les choses que l'on a prétendu y choquer la Religion.

Ces choses ne s'y trouvent jamais liées avec l'idée d'examen, mais avec l'idée de singularité ; jamais avec l'idée de critique, mais avec l'idée d'extraordinaire.

C'étoit un Persan qui parloit, et qui devoit être frappé de tout ce qu'il voyoit et de tout ce qu'il entendoit.

Dans ce cas, quand il parle de Religion, il n'en doit pas paroître plus instruit que des autres choses, comme des usages et des manieres de la Nation, qu'il ne regarde point comme bonnes ou mauvaises, mais comme merveilleuses.

Comme il trouve bisarres nos coutumes, il trouve quelquefois de la singularité dans de certaines choses de nos dogmes, parce

1. Ces deux apologies se trouvent dans les pensées manuscrites de Montesquieu : elles y portent pour titre, la première : *Lettres Persanes*, la seconde : *Apologie des Lettres Persanes*.

qu'il les ignore, et il les explique mal, parce qu'il ne connoît rien de ce qui les lie, et de la chaîne où ils tiennent.

Il est vrai qu'il y a quelque indiscretion à avoir touché ces matieres, puisque l'on n'est pas aussi sûr de ce que peuvent penser les autres que de ce qu'on pense soi-même.

LETTRES ET FRAGMENTS DE LETTRES

USBEC A ***.¹

Un homme d'esprit est ordinairement difficile dans les sociétés : il choisit peu de personnes ; il s'ennuie avec tout le grand nombre de gens qu'il lui plaît appeller *mauvaise compagnie* ; il est impossible qu'il ne fasse un peu sentir son dégoût. Autant d'ennemis !

Sûr de plaire quand il voudra, il néglige très souvent de le faire.

Il est porté à la critique, parce qu'il voit plus de choses qu'un autre et les sent mieux.

Il ruine presque toujours sa fortune, parce que son esprit lui fournit pour cela un plus grand nombre de moyens.

Il échoue dans ses entreprises parce qu'il hasarde beaucoup. Sa vue, qui se porte toujours loin, lui fait voir des objets qui sont à de trop grandes distances. Sans compter que, dans la naissance d'un projet, il est moins frappé des difficultés, qui viennent de la chose, que des remèdes, qui sont de lui, et qu'il tire de son propre fonds.

Il néglige les menus détails, dont dépend cependant la réussite de presque toutes les grandes affaires.

L'homme médiocre, au contraire, cherche à tirer parti de tout : il sent bien qu'il n'a rien à perdre en négligences.

¹ Cette lettre, qui manque dans A, apparaît dans B, et subsiste dans le *Supplément* de C. Mais Montesquieu ne l'a pas fait figurer dans ses cahiers de corrections, ce qui autorise à la reléguer en appendice, bien que D la conserve dans le corps de l'ouvrage, sous le numéro 145. Nous donnons, d'après M. Barckhausen, le texte de C.

L'approbation universelle est plus ordinairement pour l'homme médiocre. On est charmé de donner à celui-ci ; on est enchanté d'ôter à celui-là. Pendant que l'envie fond sur l'un, et qu'on ne lui pardonne rien, on supplée tout en faveur de l'autre : la vanité se déclare pour lui.

Mais, si un homme d'esprit a tant de désavantages, que dirons-nous de la dure condition des sçavans ?

Je n'y pense jamais que je ne me rappelle une lettre d'un d'eux à un de ses amis. La voici :

« Monsieur,

« Je suis un homme qui m'occupe, toutes les nuits, à regarder, « avec des lunettes de trente pieds, ces grands corps qui roulent « sur nos têtes ; et, quand je veux me délasser, je prends mes « petits microscopes, et j'observe un ciron ou une mitte.

« Je ne suis point riche, et je n'ai qu'une seule chambre ; « je n'ose même y faire du feu, parce que j'y tiens mon ther- « momètre, et que la chaleur étrangère le feroit hausser. L'hyver « dernier, je pensai mourir de froid, et, quoique mon ther- « momètre, qui étoit au plus bas degré, m'avertît que mes mains « alloient se geler, je ne me dérangeai point, et j'ai la consolation « d'être instruit exactement des changemens de tems les plus « insensibles de toute l'année passée.

« Je me communique fort peu, et, de tous les gens que je vois, « je n'en connois aucun. Mais il y a un homme à Stockholm, « un autre à Leipsick, un autre à Londres, que je n'ai jamais « vus, et que je ne verrai sans doute jamais, avec lesquels j'en- « tretiens une correspondance si exacte, que je ne laisse pas « passer un courrier sans leur écrire.

« Mais, quoique je ne connoisse personne dans mon quartier, « je suis dans une si mauvaise réputation, que je serai, à la fin, « obligé de le quitter. Il y a cinq ans que je fus rudement insulté « par une de mes voisines pour avoir fait la dissection d'un chien « qu'elle prétendoit lui appartenir. La femme d'un boucher, qui « se trouva là, se mit de la partie, et, pendant que celle-là m'ac- « cabloit d'injures, celle-ci m'assommoit à coups de pierres, « conjointement avec le docteur *** , qui étoit avec moi, et « qui reçut un coup terrible sur l'os frontal et occipital, dont le « siège de sa raison fut très ébranlé.

« Depuis ce tems là, dès qu'il s'écarte quelque chien au bout « de la rue, il est aussitôt décidé qu'il a passé par mes mains. « Une bonne bourgeoise qui en avoit perdu un petit, qu'elle

« aimoit, disoit-elle, plus que ses enfans, vint l'autre jour s'éva-
« nour dans ma chambre, et, ne le trouvant pas, elle me cita
« devant le Magistrat. Je crois que je ne serai jamais délivré de
« la malice importune de ces femmes, qui, avec leurs voix
« glapissantes, m'étourdissent sans cesse de l'oraison funèbre
« de tous les automates qui sont morts depuis dix ans.

« Je suis, etc. »

Tous les sçavans étoient autrefois accusés de magie. Je n'en suis point étonné. Chacun disoit en lui-même : « J'ai porté les talens naturels aussi loin qu'ils peuvent aller ; cependant un certain sçavant a des avantages sur moi : il faut bien qu'il y ait là quelque diablerie. »

A présent que ces sortes d'accusations sont tombées dans le décri, on a pris un autre tour, et un sçavant ne sçauroit guere éviter le reproche d'irréligion ou d'hérésie. Il a beau être absous par le peuple : la plaie est faite ; elle ne se fermera jamais bien. C'est toujours pour lui un endroit malade. Un adversaire viendra, trente ans après, lui dire modestement : « A Dieu ne plaise que je dise que ce dont on vous accuse soit vrai ! Mais vous avez été obligé de vous défendre ». C'est ainsi qu'on tourne contre lui sa justification même.

S'il écrit quelque histoire, et qu'il ait de la noblesse dans l'esprit et quelque droiture dans le cœur, on lui suscite mille persécutions. On ira contre lui soulever le Magistrat sur un fait qui s'est passé il y a mille ans, et on voudra que sa plume soit captive, si elle n'est pas vénale.

Plus heureux cependant que ces hommes lâches qui abandonnent leur foi pour une médiocre pension ; qui, à prendre toutes leurs impostures en détail, ne les vendent pas seulement une obole, qui renversent la constitution de l'Empire, diminuent les droits d'une puissance, augmentent ceux d'une autre, donnent aux princes, ôtent aux peuples, font revivre des droits surannés, flattent les passions qui sont en crédit de leur tems, et les vices qui sont sur le trône ; imposant à la postérité d'autant plus indignement qu'elle a moins de moyens de détruire leur témoignage¹.

1. B contient ici l'alinéa suivant : « Mais que dirai-je de ce siècle, où je vois un sçavant à la discrétion d'un libraire ? où je vois un homme qui mériterait des statuts contraint de consacrer ses veilles pour la fortune d'un misérable artiste ? Ses ouvrages auroient été utiles à la postérité ; mais ils sont précipités par l'avarice, et la fin est entièrement asservie aux moyens ».

Mais ce n'est point assez pour un auteur d'avoir essuyé toutes ces insultes ; ce n'est point assez pour lui d'avoir été dans une inquiétude continuelle sur le succès de son ouvrage. Il voit le jour enfin, cet ouvrage qui lui a tant coûté : il lui attire des querelles de toutes parts. Et comment les éviter ? Il avoit un sentiment : il l'a soutenu par ses écrits ; il ne sçavoit pas qu'un homme, à deux cent lieues de lui, avoit dit tout le contraire. Voilà cependant la guerre qui se déclare.

Encore s'il pouvoit espérer d'obtenir quelque considération ! Non. Il n'est tout au plus estimé que de ceux qui se sont appliqués au même genre de science que lui. Un philosophe a un mépris souverain pour un homme qui a la tête chargée de faits, et il est, à son tour, regardé comme un visionnaire par celui qui a une bonne mémoire.

Quant à ceux qui font profession d'une orgueilleuse ignorance, ils voudroient que tout le Genre humain fût enseveli dans l'oubli où ils seront eux-mêmes.

Un homme à qui il manque un talent se dédommage en le méprisant : il ôte cet obstacle qu'il rencontroit entre le mérite et lui, et, par là, se trouve au niveau de celui dont il redoute les travaux.

Enfin, il faut joindre à une réputation équivoque la privation des plaisirs et la perte de la santé.

De Paris, le 20 de la lune de Chahban, 1720.

RICA A USBEK, A LA CAMPAGNE.

Tu restes à la campagne, et, moi, je suis dans le tumulte de Paris. J'étois hier dans une nombreuse compagnie. Un jeune homme parloit beaucoup, et, comme je l'avois vu quelquefois, j'avois déjà compris qu'il avoit une grande impertinence dans les manières et une égale fatuité dans les discours. Ce jour-là, il employoit son esprit à deshonoré quinze ou vingt personnes. Il se tut un moment ; ce qui fit que j'eus le tems de lui dire : « Apparemment, Monsieur, que vous ne connoissez plus personne dans ce pays-ci. — Pourquoi cela ? reprit-il. — Je l'ai cru, lui répondis-je, parce que vous ne dites plus de mal de qui que ce soit. — Vous êtes bien bon de vous échauffer, me répondit-il. Je parie que vous ne connoissez pas une seule des personnes dont j'ai parlé. — Je ne connois pas non plus, lui

répondis-je, ceux qu'on vole sur les grands chemins ; je serai pourtant toujours fâché que l'on y vole. Je ne connois point les gens dont vous venez de parler ; mais ils ont une qualité bien respectable, c'est qu'ils sont (*sic*) pas ici. »

Cette brusquerie ne déplut pas à la compagnie ; mais elle ne le rendit pas plus sage. Il commença à débiter un athéisme brutal, et, ensuite, me regardant fixement : « Je suis sûr, dit-il, que Monsieur désapprouve ce que je dis. — Point du tout, lui répondis-je. Ce que vous dites ne regarde que Dieu. Il n'y a pas grand mal à cela. Cet Etre suprême, qui ne voit un insecte comme vous que parce qu'il est immense, saura bien vous punir. Ainsi vous ne faites que pitié. Mais tantôt j'étois indigné de vous voir désoler tant de familles. »

Il me semble, Usbek, qu'il est bon qu'il y ait des gens qui ne soient pas médiocres, même dans la corruption. Ils font aimer la vertu plus que ne pourroient faire les hommes les plus vertueux. Il y a des médisances qui m'exhortent à l'amour, et des blaspèmes qui m'élèvent vers le Créateur comme les hymnes que j'entends chanter.

De Paris, le 10 de la lune de Rebiab, 1717.

HAGI IBBI A GEMCHID, DERVICHE DE LA MONTAGNE DE JARON¹.

Heureux Gemchid ! la loi du saint Alcoran ne t'a point été donnée en vain : tu découvres des préceptes cachés dans les moindres paroles de ce divin livre. Il semble grossir sous le nombre de tes pratiques. Tu multiplies les sujets de l'obéissance et ajoutes sans cesse aux commandemens de celui qui nous a trouvés foibles lorsqu'il nous cherchoit fidèles.

Permets-moi de te dire mes pensées.

.....

En matière de Religion, plus le sujet de la dispute est léger, plus elle devient violente. Elle prend des forces de la petitesse du sujet. Le feu manque de nourriture, mais il s'allume toujours.

1. Ce fragment, et les quatre qui le suivent, sont extraits de feuilles volantes que M. Barckhausen a trouvées à La Brède. dans le dossier qui renferme les cahiers de correction.

Tu sçais les minces sujets de nos disputes sur Hali et Abubeker. Si les sectateurs de ces grands hommes n'avoient pas été plus échauffés pour défendre leurs opinions que ces grands hommes ne le furent eux-mêmes sur leur propre intérêt, la Religion musulmane auroit été tranquille ; la Terre n'auroit pas troublé le Ciel, et le Ciel n'auroit pas troublé la Terre. Ce qui a contribué à aigrir le plus les esprits, ce sont les paroles injurieuses que la fureur a mis (*sic*) dans les deux liturgies. Or, dès qu'une des parties a tant fait que de s'en choquer, quoique ces injures soient si générales qu'elles ne peuvent porter sur personne, cependant l'équité naturelle et la piété religieuse ordonne (*sic*) de les ôter, ne voulant pas qu'on dise aux autres des injures qui les offensent, et le bon sens, qu'on les dise en forme de prières.

A Paris, le dernier jour de la lune de Chahban, 1720.

L'envie que j'ai de m'instruire des mœurs de ce pays fait que je me communique le plus que je puis, et que je cherche toujours de nouvelles connoissances. J'ai trouvé pour cela un secret merveilleux : c'est d'écouter : car un Français est parleur. Il aime à entretenir tout le monde de sa naissance, de son mérite, de son équipage, de ses domestiques, de son bien, de ses bonnes fortunes. Il est ravi de trouver un homme patient. Il seroit fâché que vous ignorassiez l'histoire de sa vie, avec ses épisodes. Prêtez-lui des oreilles, il est votre ami. S'il peut vous faire rire, il vous aura une obligation infinie. Sa reconnaissance sera éternelle si vous retenez bien qu'il a deux cent mille aspres¹ (*sic*) de rente, une meute et vingt esclaves. Convinquez-vous surtout, que sa profession est plus excellente que celle des autres. Ajoutez-y qu'il excelle dans cette profession, vous aurez la clef de son cœur.

Trois métiers à Paris : celui d'être une jolie femme ; celui d'être une femme d'esprit ; celui d'être prude.

Cet homme étoit pénétré de l'injustice de ces gens qui veulent toujours qu'on les amuse quand on fait un conte, sans songer à l'amusement du conteur.

1. Aspre : petite monnaie d'argent chez les Turcs.

*LE ROI DU THIBET A LA CONGREGATION DE
LA PROPAGANDE, A ROME¹.*

Vous m'avez envoyé ici un homme qui m'a dit que sa religion exigeoit qu'il fût habillé de noir. Vous m'en avez envoyé un autre qui se vante de ce qu'il est vêtu de gris. Ils se haïssent si fort que, quoiqu'ils soient à tant de milliers de lieues, de leur pays, ils ne se voyent que pour se dire des injures ; et, bien que mon empire soit d'une prodigieuse étendue, ils n'y peuvent vivre tous deux. Je leur ai dit qu'ils pouvoient se le partager et s'en aller, l'un, à l'Orient, l'autre, à l'Occident. Mais ils ne veulent pas que l'un soit dans un endroit où l'autre n'ira jamais. J'avoue qu'ils ont quelque connoissance des mathématiques. Mais ne pourroient-ils pas être aussi sçavans sans être aussi fols ? Comme ils m'ont dit que c'étoit leur habit qui leur inspiroit une fureur si grande, je les ai fait dépouiller et ai voulu qu'ils fussent vêtus comme deux mandarins. D'ailleurs je me suis imaginé que, comme ils n'avoient point de commerce avec les femmes, cela leur donnoit un esprit rude. Ainsi j'ai résolu de les marier et de leur en donner à chacun deux, etc².

Enfin, on vient de publier l'arrêt qui met l'Etranger aux Petites-Maisons et tous les Français à l'Hôpital³ ! Les actions et les billets de banque perdent de moitié. On ôte aux sujets trente fois cens millions d'un coup de plume, c'est-à-dire une somme qui existe à peine dans le Monde, et avec laquelle on pourroit acheter tous les fonds du royaume de Perse. Toute la Nation est en larmes. La nuit et le deuil couvrent ce malheureux royaume : il ressemble à une ville prise d'assaut ou ravagée par les flammes. Au milieu de tant de malheurs, l'Etranger seul paroît content de lui-même et parle encore de soutenir son

1. Ce fragment, et tous ceux qui suivent, sauf le dernier, sont extraits des Pensées manuscrites de Montesquieu, qui les avait fait précéder de la mention : « Fragments de vieux Matériaux des *Lettres Persanes* ». En note : « J'ai jeté les autres ou mis ailleurs »

2. Un manuscrit de l'*Esprit des lois* conservé à la Brède, contient une rédaction encore plus vive de cette lettre ; puis Montesquieu renonça définitivement à utiliser cette fiction.

3. Il s'agit de l'arrêt du 21 mai 1720, auquel faisait déjà allusion la lettre 142.

funeste système. J'habite ici le Pays du Désespoir : mes yeux ne voyent que malheurs qui accablent les Infidèles. Un vent s'élève et emporte leurs richesses. Leur fausse abondance disparoît comme un fantôme.

J'apprends en ce moment que l'arrêt dont je parlois vient d'être révoqué¹. Ce changement ne te doit pas paroître extraordinaire. Ici *les projets chassent les projets, comme les nues chassent les nues*. L'arrêt est révoqué, mais non pas le mal qu'il a fait. Le Ministère vient de faire au Peuple une confiance dont il ne se relèvera jamais.

De Paris, du 21 de la lune de Rebiab 1, 1720.

Tu me dis que notre grand monarque n'est occupé qu'à rendre à ses sujets une justice inviolable, qu'à retirer les petits de l'oppression des grands, et à faire respecter les grands par les petits. Gloire à jamais à ce généreux prince ! Veuille le Ciel que sa puissance n'ait pas plus de bornes que sa justice !

Vous me demandez ce que c'est que la Régence. C'est une succession de projets manqués et d'idées indépendantes ; des saillies mises en air de système ; un mélange informe de faiblesse et d'autorité ; toute la pésanteur, sans la gravité du ministère ; un commandement toujours trop roide ou trop lâche ; tantôt la désobéissance enhardie et tantôt la juste confiance découragée ; une malheureuse inconstance à abandonner le mal même ; un conseil qui tantôt se roidit, tantôt se multiplie, qui paroît et se perd aux yeux du public, d'une manière sourde ou éclatante, aussi différent par les personnes qui le composent, qu'il l'est par la fin qu'elles se proposent.

Il y a une espèce de turban qui fait faire la moitié des sottises qui se font en France². Ce prétendant, qui veut avoir le chapeau à quelque prix qu'il en soit, s'imagine qu'il couvrira toutes les mauvaises démarches qu'il fait pour l'obtenir.

Il n'y a guère de prince qui ne s'en sente honoré. Il n'y a guère de faquin qui n'y puisse prétendre. Sa pourpre confond toutes les conditions et s'allie orgueilleusement avec elles.

1. Un arrêt du 27 mai révoqua celui du 21.

2. Le chapeau de cardinal convoité par Dubois.

Je me souviens que, lorsque nous arrivâmes en France, Hagi Ibbi regardoit le Roi avec mépris lorsqu'on lui disoit qu'il n'avoit ni femmes, ni eunuques, ni serrail ; que personne ne fuyoit lorsqu'il passoit quelque part ; que, lorsqu'il étoit dans la capitale, à peine la plûpart des gens distinguoient-ils son carrosse de celui d'un particulier.

C'étoit¹ un grand spectacle de voir tous les Troglodites dans la joye, pendant que le Prince fendoit en larmes. Le lendemain, il parut devant les Troglodites avec un visage qui ne marquoit ni tristesse ni joye. Il ne parut occupé que du soin du gouvernement. Mais l'ennui secret qui le dévorait le mit bientôt dans le tombeau. Ainsi mourut le plus grand roi qui ait jamais gouverné les hommes.

Il fut pleuré pendant quarante jours : chacun crut avoir perdu son pere ; chacun disoit : « Qu'est devenue l'espérance des Troglodites ? Nous vous perdons, cher Prince ! Vous croyiez que vous n'étiez pas digne de nous commander. Le Ciel a fait voir que nous n'étions pas dignes de vous obéir. Mais nous jurons, par vos mânes sacrés, que, puisque vous n'avez pas voulu nous gouverner par vos loix, nous nous conduirons par vos exemples. »

Il fallut élire un autre prince, et il y eut une chose de remarquable, c'est que, de tous les parens du monarque défunt, aucun ne réclama la couronne. On choisit, dans cette famille, le plus sage et le plus juste de tous.

Vers la fin de son regne, quelques gens crurent qu'il étoit nécessaire d'établir chez les Troglodites le commerce et les arts. On assembla la Nation, et cela fut résolu.

Le Roi parla ainsi : « Vous voulûtes que je prisse la couronne et me crûtes assez vertueux pour vous gouverner. Le Ciel m'est témoin, que, depuis ce tems, le bonheur des Troglodites a été l'unique objet de mes inquiétudes. J'ai la gloire que mon regne n'a point été souillé par la lâcheté d'un Troglodite. Voudriez-vous préférer aujourd'hui les richesses à votre vertu ? »

« Seigneur, lui dit un d'entre eux, nous sommes heureux ; nous travaillons sur un fonds excellent. Oserai-je le dire ? Ce

1. J'avois pensé de continuer l'histoire des Troglodites, et voilà quelle étoit mon idée. — M.

sera vous seul qui déciderez si les richesses seront pernicieuses à votre peuple, ou non. S'ils voyent que vous les préférez à la vertu, ils s'accoutumeront bientôt à en faire de même, et, en cela, votre goût réglera le leur. Si vous élevez dans les emplois ou que vous approchiez de votre confiance un homme par cela seul qu'il est riche, comptez que ce sera un coup mortel que vous porterez à sa vertu, et que vous ferez insensiblement autant de malhonnêtes gens qu'il y aura d'hommes qui auront remarqué cette cruelle distinction. Vous connoissez, Seigneur, la base sur quoi est fondée la vertu de votre peuple : c'est sur l'éducation. Changez cette éducation, et celui qui n'étoit pas assez hardi pour être criminel rougira bientôt d'être vertueux.

« Nous avons deux choses à faire : c'est de flétrir également l'avarice et la prodigalité. Il faut que chacun soit comptable à l'Etat de l'administration de ses biens, et que le lâche qui s'abaissera jusqu'à se dérober une honnête subsistance ne soit pas jugé moins sévèrement que celui qui dissipera le patrimoine de ses enfans. Il faut que chaque citoyen soit équitable dispensateur de son propre bien, comme il le seroit de celui d'un autre. »

« Troglodites, dit le Roi, les richesses vont entrer chez vous ; mais je vous déclare que, si vous n'êtes pas vertueux, vous serez un des peuples les plus malheureux de la Terre. Dans l'état où vous êtes, je n'ai besoin que d'être plus juste que vous : c'est la marque de mon autorité royale, et je n'en sçaurois trouver de plus auguste. Si vous ne cherchez à vous distinguer que par des richesses, qui ne sont rien en elles-mêmes, il faudra bien que je me distingue par les mêmes moyens, et que je ne reste pas dans une pauvreté que vous mépriserez. Il faudra donc que je vous accable d'impôts, et que vous employiez une grande partie de votre subsistance à soutenir la pompe et l'éclat qui serviront à me rendre respectable. Je trouve à présent toutes mes richesses dans moi-même ; mais, pour lors, il faudra que vous vous épuisiez pour m'enrichir, et ces richesses dont vous faisiez tant de cas, vous n'en jouirez point : elles viendront toutes dans mes trésors. O Troglodites ! Nous pouvons être unis par un beau lien : si vous êtes vertueux, je le serai ; si je suis vertueux, vous le serez. »

*LE GRAND EUNUQUE A JANUM, A ***¹.*

Je prie le Ciel qu'il te ramène en ces lieux et te dérobe à tous les dangers.

Destiné à remplir une place dans le serrail qui m'est soumis, tu iras peut-être quelque jour au poste que j'occupe ; c'est là que tu dois porter tes vûes.

Songe donc de bonne heure à te former et à t'attirer les regards de ton maître. Compose-toi un front sévère ; laisse tomber des regards sombres ; parle peu. Que la joye fuye de tes lèvres : la tristesse sied bien à notre condition. Tranquille en apparence, fais, de tems en tems, sortir un esprit inquiet. N'attends pas les rides de la vieillesse pour en montrer les chagrins.

C'est en vain que tu te plieras à une lâche complaisance. Nous sommes tous haïs des femmes, et haïs jusqu'à la fureur. Crois-tu que cette rage implacable soit l'effet de la sévérité avec laquelle nous les traitons ? Ah ! elles pardonneraient nos caprices, si elles pouvoient nous pardonner nos malheurs.

Ne te pique point d'une probité trop exacte. Il y a une certaine délicatesse qui ne convient guère qu'aux hommes libres. Notre condition ne nous laisse pas le pouvoir d'être vertueux. L'amitié, la foi, les sermens, le respect pour la vertu, sont des victimes que nous devons sacrifier à tous les instans. Obligés de travailler sans cesse à conserver notre vie et à détourner de dessus notre tête les châtimens, tous les moyens sont légitimes : la finesse, la fraude, l'artifice, sont les vertus des malheureux comme nous.

Si tu viens jamais à la première place, ton principal objet sera de te rendre maître du serrail. Plus tu seras absolu, plus tu auras de moyens pour rompre les brigues et la fureur de la vengeance. Il faut commencer par abattre le courage et ensevelir toutes les passions dans l'étonnement et dans la crainte. Tu n'y réussiras jamais mieux qu'en animant la jalousie de ton maître. Tu lui feras, de tems en tems, de petites confidences. Tu arrêteras son esprit sur les soupçons les plus légers. Tu l'y

1. Cette lettre n'a pu être mise dans les *Lettres Persanes* : 1° parce qu'elle ressemble trop aux autres ; et 2° parce qu'elle ne fait que redire ce qui est mieux dit. Je la mets ici à cause de certains fragmens que j'en pourrai peut-être tirer, et quelques endroits vifs qui s'y trouvent. — M.

fixeras ensuite par quelques nouvelles circonstances. Quelquefois tu l'abandonneras à lui-même, et laisseras, pour quelque tems, flotter son esprit incertain. Tu te présenteras ensuite, et il sera charmé de trouver en toi un médiateur entre son amour et sa jalousie : il te demandera tes avis. Doux ou sévère, tu te feras une protectrice, ou tu humilieras une ennemie.

Ce n'est pas que tu puisses toujours jeter à ton gré les soupçons de quelque intrigue criminelle : des femmes abattues sous tant de regards ne peuvent guère être accusées de certains crimes avec apparence. Mais il faut les aller chercher dans les ressources que l'amour désespéré se procure quand l'imagination furieuse va se prendre à tous les objets qu'elle trouve. Ne crains point d'en trop dire ; tu peux être hardi à feindre. Depuis tant d'années que je gouverne, j'ai appris, j'ai vû même des choses incroyables. Mes yeux ont été témoins de tout ce que la rage peut inventer et de tout ce que le Démon d'Amour peut produire.

Si tu vois que ton maître, capable du joug de l'amour, détermine son cœur sur quelqu'une de ses femmes, relâche un peu à son égard de ta sévérité ordinaire ; mais appésantis-toi sur ses rivales, et tâche de lui rendre agréables et ta douceur et ta sévérité.

Mais, si tu vois que, peu constant dans ses amours, il use en souverain de toutes les beautés qu'il possède ; qu'il aime, quitte et reprenne ; qu'il détruise le matin les espérances du soir ; que le caprice suive le choix ; le mépris, le caprice : pour lors tu seras dans la plus heureuse situation où tu puisses être. Maître de toutes ses femmes, traite-les comme si elles vivoient dans une perpétuelle disgrâce, et ne crains rien d'une faveur qui se perd à mesure qu'elle se donne.

C'est donc à toi d'aider son inconstance. Il arrive quelquefois qu'une beauté triomphe et arrête le cœur le plus volage. Il a beau s'échapper, elle le rappelle toujours. Des retours si constans menacent d'un attachement éternel. Il faut, à quelque prix qu'il en soit, rompre ces nouvelles chaînes. Ouvre le serrail ; fais-y entrer à grands flots de nouvelles rivales ; fais diversion de toutes les parts ; confonds une superbe maîtresse dans le nombre ; et réduis-la à disputer encore ce que les autres ne pouvoient plus défendre.

Cette politique te réussira presque toujours. Par ce moyen, tu useras si bien son cœur qu'il ne sentira rien. Les grâces seront perdues ; tant de charmes secrets pour tout l'Univers le seront encore plus à ses yeux mêmes. En vain ses femmes à l'envi

essayeront sur lui les traits les plus redoutables. Inutiles à l'amour, elles ne tiendront à son cœur que par la jalousie.

Tu vois que je ne te cache rien. Quoique je n'aye jamais guère connu cet engagement qu'on appelle *amitié*, et que je me sois enveloppé tout entier dans moi-même, tu m'as pourtant fait sentir que j'avois encore un cœur, et, pendant que j'étois de bronze pour tous ces esclaves qui vivoient sous mes loix, je voyois croître ton enfance avec plaisir.

Je pris soin de ton éducation. La sévérité, toujours inséparable des instructions, te fit longtemps ignorer que tu m'étois cher. Tu me l'étois pourtant, et je dirois que je t'aimois comme un pere aime son fils, si ces noms de pere et de fils n'étoient pas plus propres à nous rappeler à tous deux un souvenir affreux qu'à nous marquer une douce et secrète sympathie.

RICA A USBEK.

Voici une lettre qui est tombée entre mes mains :

« Ma chere Cousine,

« Deux hommes tout de suite m'ont quittée. J'ai attaqué « celui que vous sçaviez ; mais il a été comme un rocher. Mon « cœur s'indigne des affronts qu'il reçoit chaque jour.

« Que n'ai-je point fait pour l'attirer ? J'ai cent fois renchéri « sur les politesses que j'ai coutume de faire. « Bon Dieu, « disois-je en moi-même, se peut-il que moi, à qui on disoit « autrefois tant de douceurs, je fasse aujourd'hui tant de res- « titutions pour rien ! »

« Vous avez, ma chere Cousine, deux ans moins que moi, « et vos charmes sont bien au-dessus des miens. Mais je vous « conjure de ne me point abandonner dans la résolution que « j'ai prise de quitter le monde. Vous êtes confidente de tant « de secrets ; je suis dépositaire de tant d'autres ! Il y a plus de « trente ans que notre amitié triomphe de toutes les petites « brouilleries que produisent nécessairement dans une société « la variété des intrigues et la multiplicité des intérêts.

« Je vous l'ai dit souvent : ces petits maîtres que j'ai tant « aimés, je ne puis plus les souffrir. Ils sont si contents d'eux- « mêmes, et si peu de nous ; ils mettent à un si haut prix leur « sottise et leur figure... Ma chere Cousine, sauvez-moi de « leur mépris.

« Je commence à prendre un tel goût à la société des gens
« dévots qu'elle fait toute ma consolation. Je n'ai point encore
« assez rompu avec le monde pour qu'ils aient confiance en
« moi. Mais, à mesure que je m'en détache, ils s'approchent un
« peu. Quelle douceur dans ce nouveau genre de vie, au lieu du
« tumulte et ce bruit du monde imposteur !

« Je vais, ma chere Cousine, me livrer à eux tout entiere.
« Je leur découvrirai l'état d'un cœur qui prend toutes les
« impressions qu'on lui donne. Il n'est point en moi d'éteindre
« toutes mes passions ; il ne s'agit que de les régler.

« Il y a une chose qui est le principe fondamental de la vie
« dévôte : c'est la suppression totale des agrémens étrangers.
« Car, quoique, entre nous, ils soient toujours beaucoup plus
« innocens dans le tems qu'on les quitte, que lorsqu'on com-
« mence à s'en servir, cependant ils marquent toujours une
« certaine envie de plaire au monde, que la dévotion déteste.
« Elle veut que l'on paroisse devant lui avec toutes les injures
« du tems, pour lui faire voir à quel point on la méprise. Pour
« nous, ma chere Cousine, il me semble que nous pouvons
« encore nous montrer telles que nous sommes. Je vous l'ai
« dit cent fois, que vous étiez charmante lorsque vous paroissiez
« le plus négligée, et qu'il y avoit en vous beaucoup d'art à
« n'en mettre point.

« Puisse cette lettre vous toucher le cœur et vous inspirer
« des résolutions que je n'ai prises qu'après les avoir long-tems
« combattues !

« Adieu. »

La dévotion, qui, dans certaines âmes, est une marque de force, dans d'autres en est une de foiblesse. Elle n'est jamais indifférente : car, si, d'un côté, elle orne les gens vertueux, elle achève la dégradation de ceux qui ne le sont pas.

A Paris, le 25 de la lune de Rebiab, 1717.

USBK A ZELIS.

Vous demandez devant le juge votre séparation. Quel exemple donnez-vous à votre fille ! Quel sujet d'entretien pour le serrail ! Vous m'insultez bien moins en faisant voir le peu d'amour que vous avez pour moi, que le peu de respect que vous avez pour vous-même.

Croyez-vous que la vertu coûte moins à vos compagnes qu'à vous ; que leur vie soit moins laborieuse ? Non, sans doute. Mais les combats soufferts sont inconnus, les douleurs d'une victoire trop contestée sont secrètes, et la vertu, lors même qu'elle tyrannise, paroît en elles sous un maintien modeste et un visage tranquille.

Je crois bien que vous souffrez toutes les rigueurs de la continence. Je compte sur la vigilance de mes eunuques. Ils respectoient votre âge ; ils vous croyoient maîtresse de vos passions. Mais, à présent qu'ils en connoissent l'empire, il ne faut pas douter qu'ils ne redoublent leurs soins pour vous soutenir. Ils vous traiteront comme si vous étiez encore dans les périls de la jeunesse, et recommenceront à vous plier à une éducation dont vous vous êtes si fort écartée.

Défaites-vous donc de vos idées, et sçachez qu'il ne vous reste plus que mon amour et le repentir : car je ne suis point homme à souffrir qu'une femme que j'aime passe dans les bras d'un autre, quand je devrois être regardé comme le plus barbare de tous les hommes...

Je n'en dis pas davantage : vous connoissez mon cœur, et vous m'entendez.

*De ***, le premier de la lune de Zilhagé, 1718.*

« Le médecin¹ étoit un homme subtil, rempli des mystères de la Cabale et de la puissance des paroles et des esprits. Cela le frappa, et, après plusieurs réflexions, il résolut de changer absolument sa pratique. « Voilà un fait bien singulier, dit-il. « Je tiens une expérience ; il faut la pousser plus loin. Eh pour-
« quoi un esprit ne pourroit-il pas transmettre à son ouvrage les
« mêmes qualités qu'il a lui-même ? Ne le voyons-nous pas tous
« les jours ? Au moins cela vaut-il bien la peine de l'essayer.
« Je suis las des apoticaire : leurs sirops, leurs juleps et toutes
« les drogues galéniques ruinent les malades et leur santé.
« Changeons de méthode ; éprouvons la vertu des esprits. »
« Sur cette idée, il dressa une nouvelle pharmacie, comme vous
« allez voir par la description que je vous vais faire des prin-
« cipaux remèdes qu'il mit en pratique :

1. Fin de la lettre 143, dans A.B.C.

Tisane Purgative.

« Prenez trois feuilles de la *Logique* d'Aristote en grec, deux « feuilles d'un traité de théologie scholastique le plus aigu « (comme, par exemple, du subtil Scot), quatre de Paracelse, « une d'Avicenne, six d'Averroës, trois de Porphire, autant de « Plotin, autant de Jamblique. Faites infuser le tout pendant « vingt-quatre heures, et prenez-en quatre prises par jour. »

Purgatif plus violent.

« Prenez dix A..... du C.....¹ concernant la B..... et la C..... « des I.....² ; faites-les distiller au bain-marie ; mortifiez une « goutte de l'humeur âcre et piquante qui en viendra dans un « verre d'eau commune ; avalez le tout avec confiance. »

Vomitif.

« Prenez six harangues, une douzaine d'oraisons funebres « indifferemment (prenant garde pourtant de ne point se servir « de celles de M. de N.³), un recueil de nouveaux opéras, cin- « quante romans, trente mémoires nouveaux ; mettez le tout « dans un matras ; laissez-le en digestion pendant deux jours « puis, faites-le distiller au feu de sable. »

« Et, si tout cela ne suffit pas :

Autre plus puissant

« Prenez une feuille de papier marbré qui ait servi à couvrir « un recueil de pieces des J.F.⁴ ; faites l'infuser l'espace de trois « minutes ; faites chauffer une cuillerée de cette infusion ; et « avalez. »

1. Arrêts du Conseil.

2. Selon certains éditeurs : Bulle et Constitutions des Jésuites ; selon d'autres : Banques et Compagnie des Indes.

3. Peut-être Fléchier, monsieur de Nîmes ; il en fût évêque de 1687 à 1710.

4. Jésuites français.

Remede très simple pour guérir de l'asthme.

« Lisez tous les ouvrages du révérend père Maimbourg, « ci-devant Jésuite, prenant garde de ne vous arrêter qu'à la « fin de chaque période, et vous sentirez la faculté de respirer « vous revenir peu à peu, sans qu'il soit besoin de réitérer le « remède. »

Pour préserver de la gale, gratelle, tigne, farcin des chevaux.

« Prenez trois catégories d'Aristote, deux degrez métaphy- « siques, une distinction, six vers de Chapelain, une phrase « tirée des lettres de M. l'abbé de S.-Cyran ; écrivez le tout « sur un morceau de papier, que vous plierez, attacherez à un « ruban, et porterez au col. »

Miraculum chymicum, de violenta fermentatione cum fumo, igne et flammâ.

« *Misce Quesnellianam infusionem, cum infusione Lallema- « niana*¹ ; fiat fermentatio cum magna vi, impetu et tonitru, acidis « pugnantibus et invicem penetrantibus alcalinos sales ; fiet eva- « poratio ardentium spirituum. Pone liquorem fermentatum in « alambico : nihil inde extrahes et nihil invenies nisi caput mortuum.

Lenitivum.

« *Recipe Molinae anodynî chartas duas ; Escobaris relaxativi « paginas sex ; Vasquii emollientis folium unum ; infunde in aquæ « communis lib. iiij. Ad consumptionem dimidiæ partis colentur « et exprimantur ; et in expressione dissolve Bauni deterrenti et « Tamburini*² *abluentis folia iiij.*

« *Fiat clister. »*

1. Le P. Quesnel, janséniste fameux, condamné par la Bulle Unigenitus ; le P. Lallemand, mort en 1748, jésuite et ardent partisan de la Bulle.

2. On reconnaît là les noms de quelques-uns des casuistes les plus célèbres : Molina, Escobar, Vasquez, Bauny, Tamburini.

In chlorosim, quam vulgus « pallidos colores » aut « febrim amatoriam » appellat.

« Recipe Aretini figuras quatuor ; R. Thomae Sanchii¹, De « Matrimonio, folia ij. Infunduntur in aquae communis libras « quinque.

« Fiat ptisana aperiens. »

« Voilà les drogues que notre médecin mit en pratique avec un succez imaginable. Il ne vouloit pas (disoit-il), pour ne pas ruiner ses malades, employer des remèdes rares, et qui ne se trouvent presque point : comme, par exemple, une épître dédicatoire qui n'ait fait bâiller personne ; une préface trop courte ; un mandement fait par un évêque ; et l'ouvrage d'un Janséniste méprisé par un Janséniste ou bien admiré par un Jésuite. Il disoit que ces sortes de remèdes ne sont propres qu'à entretenir la charlatanerie, contre laquelle il avoit une antipathie insurmontable. »

1. Sanchez.

TABLE DES LETTRES SUPPRIMÉES

OU AJOUTÉES

Plusieurs des lettres dont se compose le texte définitif manquent à l'une ou l'autre des quatre éditions principales. On a cru bon d'en dresser la liste ci-dessous : la première colonne indique le numéro qu'elles portent dans l'ordre finalement arrêté par Montesquieu ; les autres, le numéro que leur attribue, le cas échéant, chacune des éditions A.B.C.D.

Lettres	A	B	C	D
1	1	Manque	1	1
5	5	Manque	5	5
10	10	Manque	10	10
15	Manque	Manque	Suppl. 1 ^{re}	15
16	15	Manque	15	16
22	Manque	Manque	Suppl. 2	22
25	23	Manque	23	25
32	30	Manque	30	32
41	39	Manque	39	41
42	40	Manque	40	42
43	41	Manque	41	43
47	45	Manque	45	47
65	63	Manque	63	65

Lettres	A	B	C	D
70	68	Manque	68	70
71	69	Manque	69	71
77	Manque	Manque	Suppl. 3	77
91	Manque	Manque	Suppl. 4	91
111	Manque	58	Suppl. 5	111
124	Manque	60	Suppl. 6	124
144	Manque	Manque	Suppl. 7	144
156	Manque	Manque	Suppl. 9	157
157	Manque	Manque	Suppl. 10	158
159	Manque	Manque	Suppl. 11	160
1 ^{re} de l'append.	Manque	59	Suppl. 8	145

TABLE DES MATIERES

TOME SECOND

	Pages
<i>Lettre 68.</i> Rica à Usbek, à ***	1
<i>Lettre 69.</i> Usbek à Rhedi, à Venise	2
<i>Lettre 70.</i> Zélis à Usbek, à Paris.	6
<i>Lettre 71.</i> Usbek à Zélis	7
<i>Lettre 72.</i> Rica à Usbek, à ***	8
<i>Lettre 73.</i> Rica à ***.	9
<i>Lettre 74.</i> Usbek à Rica, à ***	10
<i>Lettre 75.</i> Usbek à Rhedi, à Venise	11
<i>Lettre 76.</i> Usbek à son ami Ibben, à Smirne	13
<i>Lettre 77.</i> Ibben à Usbek, à Paris	16
<i>Lettre 78.</i> Rica à Usbek, à ***	16
<i>Lettre 79.</i> Le Grand Eunuque à Usbek, à Paris.	21
<i>Lettre 80.</i> Usbek à Rhedi, à Venise	22
<i>Lettre 81.</i> Nargum, Envoyé de Perse en Moscovie, à Usbek, à Paris	24
<i>Lettre 82.</i> Rica à Ibben, à Smirne	25
<i>Lettre 83.</i> Usbek à Rhedi, à Venise	27
<i>Lettre 84.</i> Rica à ***.	29
<i>Lettre 85.</i> Usbek à Mirza, à Ispahan	30
<i>Lettre 86.</i> Rica à ***.	33
<i>Lettre 87.</i> Rica à ***.	35
<i>Lettre 88.</i> Usbek à Rhedi, à Venise	37
<i>Lettre 89.</i> Usbek à Ibben, à Smirne	38
<i>Lettre 90.</i> Usbek au même, à Smirne.	40
<i>Lettre 91.</i> Usbek à Rustan, à Ispahan	42

	Pages
<i>Lettre 92.</i> Usbek à Rhedi, à Venise	43
<i>Lettre 93.</i> Usbek à son frère, Santon au Monastère de Casbin.	44
<i>Lettre 94.</i> Usbek à Rhedi, à Venise	46
<i>Lettre 95.</i> Usbek au même	47
<i>Lettre 96.</i> Le Premier Eunuque à Usbek, à Paris. . . .	50
<i>Lettre 97.</i> Usbek à Hassein, Dervis de la Montagne de Jaron	52
<i>Lettre 98.</i> Usbek à Ibben, à Smirne	55
<i>Lettre 99.</i> Usbek à Rhedi, à Venise	57
<i>Lettre 100.</i> Rica au même.	58
<i>Lettre 101.</i> Rica à ***	61
<i>Lettre 102.</i> Usbek à Ibben, à Smirne.	62
<i>Lettre 103.</i> Usbek au même.	65
<i>Lettre 104.</i> Usbek au même.	67
<i>Lettre 105.</i> Rhedi à Usbek, à Paris	68
<i>Lettre 106.</i> Usbek à Rhedi, à Venise.	70
<i>Lettre 107.</i> Rica à Ibben, à Smirne	75
<i>Lettre 108.</i> Usbek à ***	77
<i>Lettre 109.</i> Rica à ***	78
<i>Lettre 110.</i> Rica à ***	79
<i>Lettre 111.</i> Usbek à ***	81
<i>Lettre 112.</i> Rhedi à Usbek, à Paris	82
<i>Lettre 113.</i> Usbek à Rhedi, à Venise.	85
<i>Lettre 114.</i> Usbek au même.	88
<i>Lettre 115.</i> Usbek au même.	91
<i>Lettre 116.</i> Usbek au même.	93
<i>Lettre 117.</i> Usbek au même.	95
<i>Lettre 118.</i> Usbek au même.	99
<i>Lettre 119.</i> Usbek au même.	100
<i>Lettre 120.</i> Usbek au même.	101
<i>Lettre 121.</i> Usbek au même.	103
<i>Lettre 122.</i> Usbek au même.	107

Pages

<i>Lettre 123.</i>	Usbek au Mollak Méhémet-Ali, Gardien des Trois Tombeaux, à Com	109
<i>Lettre 124.</i>	Usbek à Rhedi, à Venise.	110
<i>Lettre 125.</i>	Rica à ***	112
<i>Lettre 126.</i>	Rica à Usbek, à ***.	114
<i>Lettre 127.</i>	Rica à Ibben, à Smirne	115
<i>Lettre 128.</i>	Rica à Usbek, à ****	117
<i>Lettre 129.</i>	Usbek à Rhedi, à Venise.	120
<i>Lettre 130.</i>	Rica à ***	122
<i>Lettre 131.</i>	Rhedi à Rica, à Paris	127
<i>Lettre 132.</i>	Rica à ***	130
<i>Lettre 133.</i>	Rica à ***	132
<i>Lettre 134.</i>	Rica au même.	133
<i>Lettre 135.</i>	Rica au même.	136
<i>Lettre 136.</i>	Rica au même.	138
<i>Lettre 137.</i>	Rica au même.	140
<i>Lettre 138.</i>	Rica à Ibben, à Smirne	142
<i>Lettre 139.</i>	Rica au même.	145
<i>Lettre 140.</i>	Rica à Usbek, à ***.	146
<i>Lettre 141.</i>	Rica au même.	147
<i>Lettre 142.</i>	Rica à Usbek, à ***.	157
<i>Lettre 143.</i>	Rica à Nathanael Lévi, médecin juif, à Livourne.	163
<i>Lettre 144.</i>	Rica à Usbek	168
<i>Lettre 145.</i>	Usbek à Rhedi, à Venise.	169
<i>Lettre 146.</i>	Le Grand Eunuque à Usbek, à Paris.	172
<i>Lettre 147.</i>	Usbek au Premier Eunuque, au Serrail d'Ispahan	173
<i>Lettre 148.</i>	Narsit à Usbek, à Paris	173
<i>Lettre 149.</i>	Usbek à Narsit, au Serrail d'Ispahan.	174
<i>Lettre 150.</i>	Solim à Usbek, à Paris.	175
<i>Lettre 151.</i>	Narsit à Usbek, à Paris	177
<i>Lettre 152.</i>	Usbek à Solim, au Serrail d'Ispahan.	177

	Pages
<i>Lettre 153.</i> Usbek à ses femmes, au Serrail d'Ispahan.	178
<i>Lettre 154.</i> Usbek à Nessir, à Ispahan	179
<i>Lettre 155.</i> Roxane à Usbek, à Paris.	181
<i>Lettre 156.</i> Zachy à Usbek, à Paris.	182
<i>Lettre 157.</i> Zélis à Usbek, à Paris	183
<i>Lettre 158.</i> Solim à Usbek, à Paris.	184
<i>Lettre 159.</i> Solim à Usbek, à Paris.	185
<i>Lettre 160.</i> Roxane à Usbek, à Paris.	186
NOTES.	191
APPENDICE :	
Apologies.	209
Lettres et Fragments de Lettres	210
Table des Lettres supprimées ou ajoutées	228

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR VÉLIN DES
PAPETERIES DE LA HAYE-Descartes,
PAR L'IMPRIMERIE MAULDE ET RENOU,
A PARIS, LE PREMIER SEPTEMBRE, MIL
NEUF CENT VINGT-NEUF.

XAVIER UNIVERSITY



3 1303 00092 5405

844.52

M779c

1929

v.2

Montesquieu

...Lettres persanes

25241

Inf



Prix: 18 fr.